

SOUVENIRS DES CAMPAGNES

du lieutenant-colonel

LOUIS BÉGOS

SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS

de la Suisse romande

LEURS BÉGOS

Lausanne. — Imprimerie Georges Bridel.

ПГЗ
452

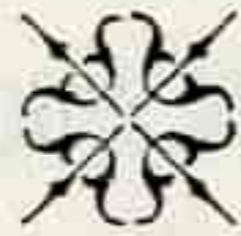
УНИВ. БИБЛИОТЕКА
Р. И. Бр. 12543

SOUVENIRS
DES CAMPAGNES

du lieutenant-colonel

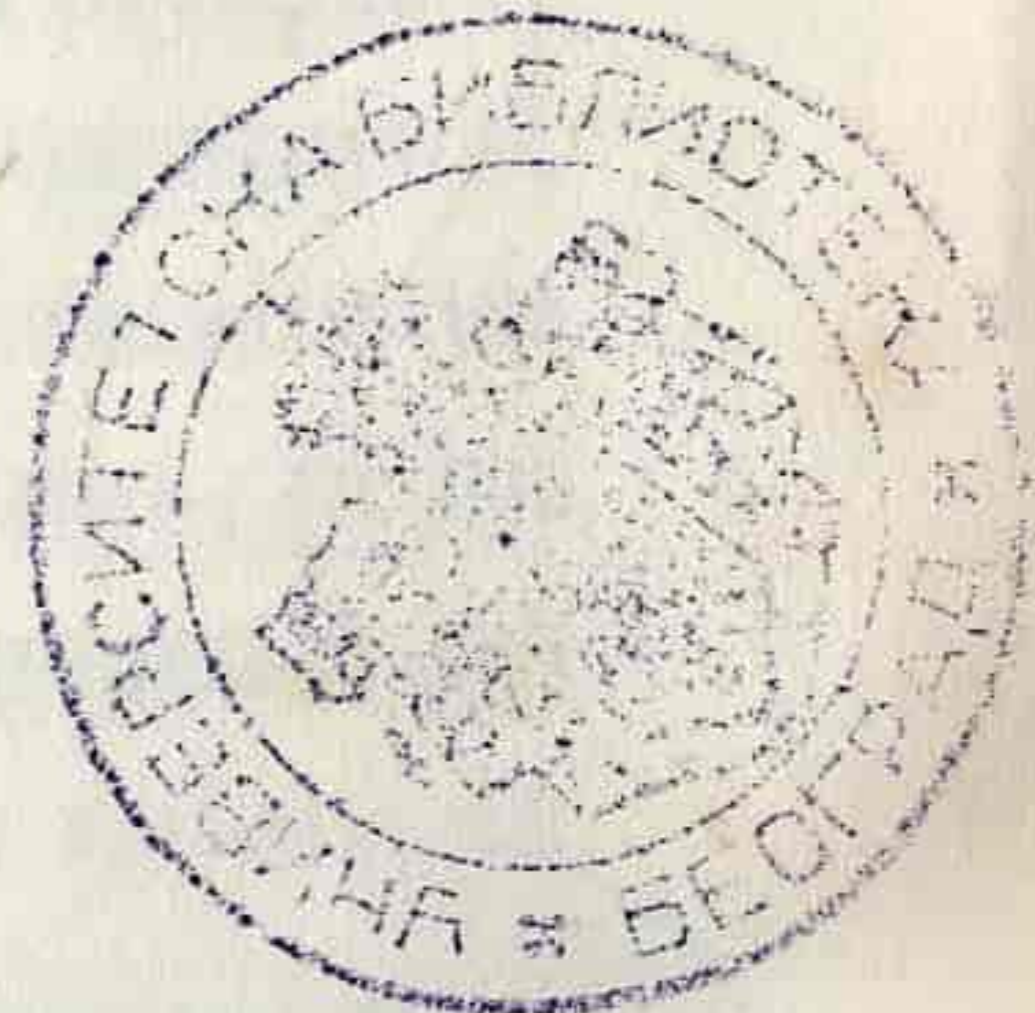
LOUIS BÉGOS

ancien capitaine-adjutant-major
au deuxième régiment suisse au service de France.



LAUSANNE
LIBRAIRIE A. DELAFONTAINE

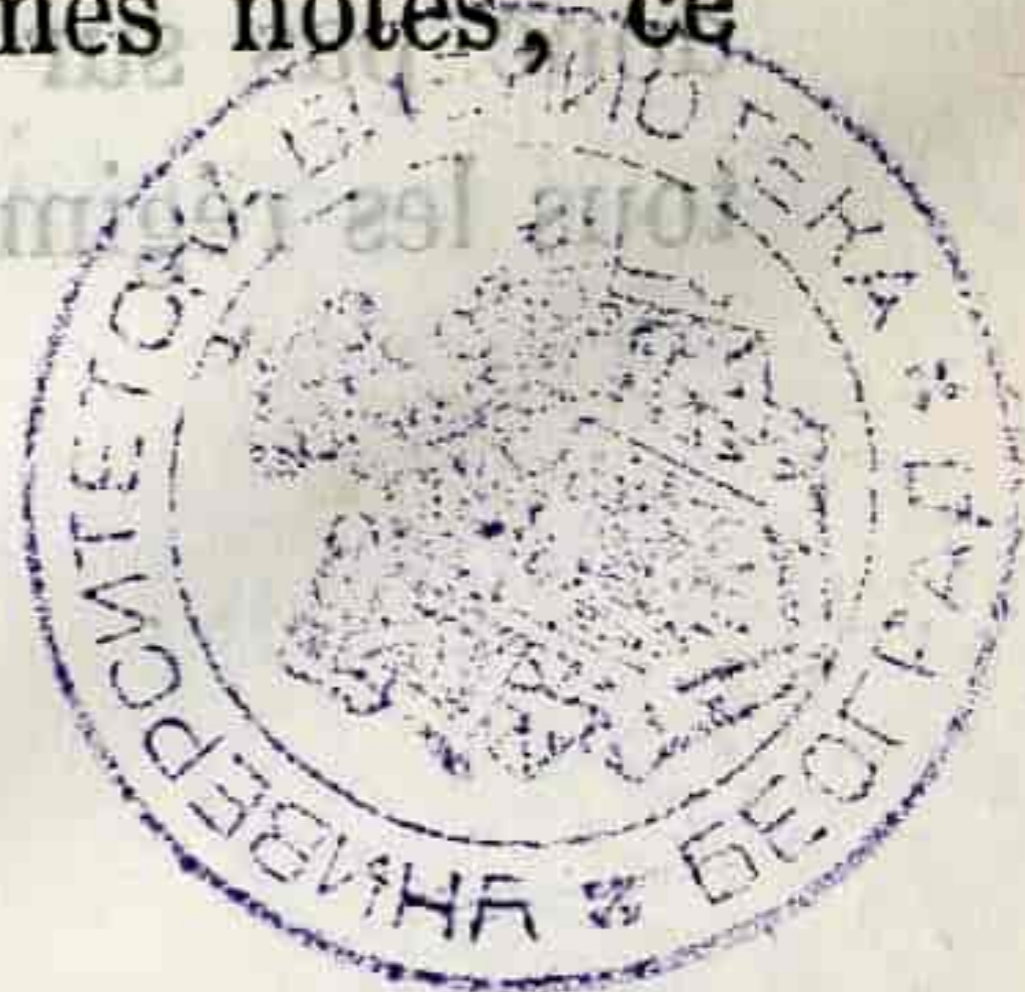
—
1859



AVANT-PROPOS.

DÉCLARATION. — DÉDICACE.

J'étais dernièrement à parcourir la correspondance que j'avais entretenue avec ma mère durant mes campagnes d'Italie, de Portugal et de Russie, lorsqu'un de mes anciens amis et compatriotes, M. de G..., vint me rendre visite. M'ayant interrogé sur ma lecture, je lui en fis connaître l'objet, et il m'engagea à lui confier ma correspondance et mes notes, ce que je fis de grand cœur.



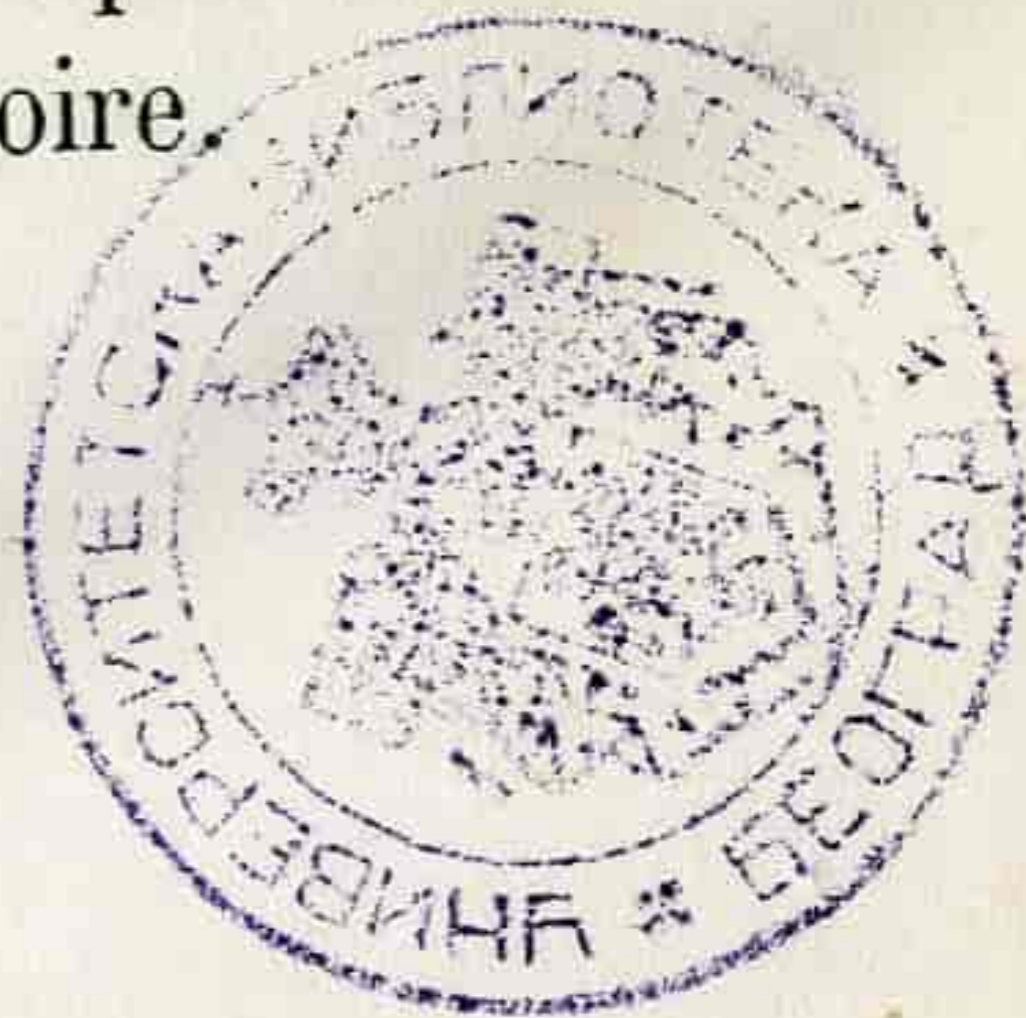
Si je me décide à publier ces « Souvenirs, » tirés des documents que je possédais, et dont la rédaction, ainsi que l'arrangement, ont été en partie abandonnés aux soins de mon ami, c'est principalement dans le but de réparer, d'après mes faibles forces, l'oubli que M. Thiers, l'éminent historien du Consulat et de l'Empire, a voué, pour ainsi dire, aux régiments suisses, qui, de l'aveu même de témoins oculaires et désintéressés, ont sauvé par leur héroïsme, dans les champs de Polotsk et de la Bérésina, les derniers débris de la grande armée.

J'ai toujours regretté qu'une plume plus habile que la mienne n'ait pas écrit l'histoire de nos régiments. Je suis trop vieux d'ailleurs pour faire les recherches nombreuses que nécessiterait un tel ouvrage. Ce serait pour moi, du reste, une œuvre de trop longue haleine, car, à mon âge, on ne se souvient guère que des faits auxquels on a pris part. Je ne m'étendrai donc pas sur les campagnes qu'ont pu faire tous les régiments capitulés. Je parlerai essen-

tiellement du deuxième, dans lequel j'ai servi, en qualité de capitaine adjudant-major, et des événements dont j'ai été témoin. Je m'efforcerai d'être clair, véridique et juste.

Dans un moment où l'empereur Napoléon III récompense les glorieux débris des armées du premier empire; alors que 3000 de mes concitoyens vont voir briller sur leur poitrine la médaille de Ste. Hélène, il leur sera peut-être agréable de suivre avec moi la marche de l'une de nos légions. Quelques-uns de mes frères d'armes de l'armée française ne seront pas fâchés non plus de connaître ce que les Suisses, leurs alliés, ont su faire.

J'adresse mon récit à mes frères d'armes, à mes concitoyens, au milieu desquels je m'honore de distinguer l'empereur actuel des Français, que j'ai connu officier d'artillerie à Thoune, et dont la destinée, comme celle de l'empereur son oncle, est l'une des plus étonnantes que puisse enregistrer l'histoire.



Je diviserai mon travail en chapitres. C'est pour moi le moyen le plus facile de suivre ma correspondance, de classer les événements et de raviver mes souvenirs.

Lausanne, 10 janvier 1858.

(Signé) LOUIS BÉGOS,

ancien capitaine adjudant-major au deuxième régiment suisse; lieutenant-colonel des carabiniers et instructeur chef des milices vaudoises, dès 1819 à 1844.



CHAPITRE I.

Mes premières armes. — Service de France. — Course en Italie, à Naples et dans la Toscane. — Retour en Suisse.

A la fin de l'année 1800, j'avais seize ans, et je m'engageai dans un bataillon helvétique, commandé par le lieutenant-colonel Clavel. Ce fut avec regret que je quittai ma famille et surtout mon excellente mère, mais, ayant un goût prononcé pour la carrière des armes, rien n'aurait pu changer ma détermination, pas même les douceurs d'une existence paisible.

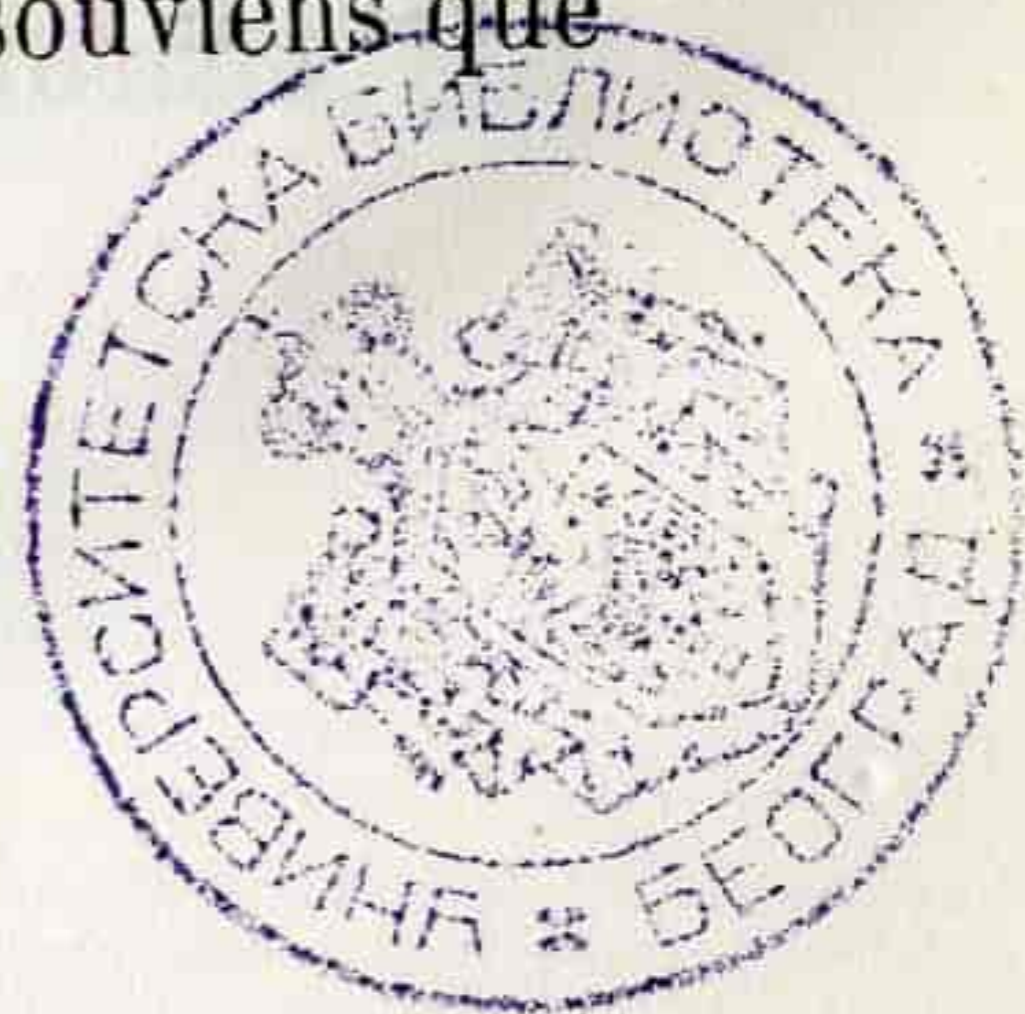
Les souvenirs de mes premières campagnes en Suisse n'ont rien de bien séduisant, car c'était la guerre civile, au nom de la République helvétique une et indivisible, et la guerre civile est toujours un malheur.

Composé en partie de jeunes gens, et surtout de Suisses des cantons français, notre bataillon de chasseurs fut d'abord dirigé sur Zurich, pour ramener cette ville à l'unité helvétique. La ville fut canonnée pendant quelque temps, puis elle capitula, et se rangea, comme la plupart des grands cantons, au régime nouveau. De Zurich nous dûmes marcher contre les cantons primitifs, qui soutenaient encore vaillamment les bannières glorieuses des fondateurs de la Suisse. Mais nos succès, là comme ailleurs, furent de peu de durée ; le peuple ne voulait pas de ces institutions imitées de l'étranger et apportées par les baïonnettes étrangères.

Notre bataillon avait souffert, et, après une campagne à peu près infructueuse, nous nous dirigeâmes sur Bâle, comme place de dépôt. Du reste les désertions et l'incertitude de l'avenir ne donnaient que peu de solidité à notre organisation militaire. Après nous être réorganisés, tant bien

que mal, nous fûmes mis en garnison à Berne, alors capitale de la Suisse. Nous passâmes dans cette ville un temps assez tranquille, bien que nous fussions obligés de protéger et de garder le gouvernement. Et si, d'un côté, la garnison était excellente, nos rapports avec les habitants étaient assez peu satisfaisants : ils croyaient voir en nous une espèce d'arrière-garde des légions de Brune et de Schauenbourg.

Je ne sais plus au juste quelle fut la raison politique qui nous fit partir de Berne pour nous diriger sur Fribourg. Mais nous nous trouvions à peine depuis quelque temps dans cette dernière ville, lorsque nous apprîmes que les troupes des cantons primitifs et de Berne venaient nous attaquer. Nous fîmes promptement nos dispositions de défense, et nous braquâmes des pièces de canon dans les nombreuses tours qui entourent la ville. On était en automne 1802. Nous apercevions au loin les carabiniers et l'artillerie des Cantonaux. J'étais de garde dans une des tours, qui existe encore à l'extrémité du pont suspendu. Je disposais d'une pièce de canon très bien servie, et je devais faire feu aussitôt que j'apercevrais l'ennemi. Peu avant l'attaque, je me souviens que



j'avais près de moi un brave artilleur, qui, à chaque instant, voulait me prouver son talent de pointeur. J'avais beau chercher à le calmer, je n'en venais pas à bout. Il s'escrimait à me prouver qu'il fallait faire parler la poudre. Il se trouvait dans des dispositions tellement belliqueuses, qu'il regardait sans cesse à travers la meurtrière occupée par notre pièce de quatre, lorsqu'un boulet vint lui emporter la tête. J'éprouvai dans ce moment une impression douloureuse, comme j'en ai rarement ressentie dans ma vie. Couvert du sang de ce malheureux, je voyais son corps mutilé à mes pieds, et, dans cet étroit espace, ce spectacle était doublement hideux. Ses camarades restèrent un moment comme anéantis. C'étaient de jeunes recrues, qui n'avaient pas encore vu le feu. Les assiégeants pointaient bien; du reste, depuis la mésaventure de la meurtrière, nous étions devenus plus circonspects.

Quarante-cinq ans après cet événement, j'eus l'occasion de parler avec un officier, M. de X..., qui se trouvait dans les troupes bernoises. Il était justement de service près de la pièce qui tirait contre la tour où je me trouvais, et qui sait si ce n'est pas à lui que mon pauvre artilleur a dû sa

fin prématurée ! Cette rencontre fortuite nous permit d'entrer dans des détails curieux sur nos positions respectives : des deux côtés, la circonspection et l'indécision dominaient.

Après une défense qui ne restera certainement pas dans les annales militaires, nous capitulâmes, et, faits prisonniers, nous fûmes conduits, sous bonne escorte, à Berne, où nous ne fûmes pas trop mal reçus, malgré la défense, plus longue que meurtrière, que nous avions faite. Nous fûmes casernés, et, peu de temps après, la République helvétique réorganisa notre bataillon. Nous séjournâmes tour à tour à Berthoud et à Soleure. Notre existence pendant ces quelques mois fut très paisible ; enfin nous arrivâmes à Bâle, où nous apprîmes que, à la suite d'un traité intervenu entre la France et la Suisse, nous entrions au service de France.

Nous nous mîmes en marche pour le St. Gothard. Nous passâmes par Lugano, Come, Plaisance, et nous arrivâmes à Forli. C'est dans cette dernière ville que nous fûmes incorporés dans la deuxième demi-brigade suisse, commandée par le colonel de Watteville.

Je conservai mon grade de sous-lieutenant, que

j'avais obtenu dans l'armée helvétique. Je faisais partie du bataillon Felber, et j'étais sous les ordres de mon frère, qui était capitaine depuis longtemps. Envoyés d'abord à Ancône, puis à Lorette, nous suivîmes ensuite les bords de l'Adriatique jusqu'à Barlette. Cette contrée m'a toujours laissé une impression agréable ; j'en ai peu trouvé dans mes courses lointaines qui ressemblassent davantage aux rives de notre beau lac.

L'aisance paraissait y régner, et les villages nous offraient des logements passables. Me trouvant à l'avant-garde, je m'égarai, en m'éloignant de la grand' route, et cette imprudence faillit me coûter cher. Dévoré par la soif, je me désaltérai à un ruisseau qui coulait dans l'Adriatique, et, la nuit suivante, je fus pris d'une violente dyssenterie. Obligé de suivre le bataillon, j'étais forcé de me servir des voitures à deux roues du pays, misérables véhicules traînés par des bœufs. Mes douleurs en étaient cruellement augmentées. J'arrivai ainsi à Barlette, où je fus embarqué avec d'autres malades, afin de diminuer ce qu'avait de pénible notre trajet par terre. Nous fûmes alors débarqués à Bari, où nous séjournâmes quelques jours avec le régiment. Le colonel me voulant

beaucoup de bien, désigna mon logement chez le marquis de M..., où je trouvai la plus généreuse hospitalité. Logé dans une chambre très confortable, je fus admis à la table de la famille, lorsqu'un incident des plus inattendus vint changer l'agréable existence que je menais. Le marquis de M... avait une fille charmante, qui avait été élevée au couvent. Peu de jours après mon arrivée, elle devait avoir une entrevue avec son fiancé, entrevue à laquelle le marquis m'engagea à assister. Je fus très flatté, je l'avoue, de cette marque de confiance. J'étais jeune alors ! et l'impression que produisit sur moi M^{lle} de M... ne lui échappa point. Le fiancé était un vieillard morose, et ce mariage, arrangé au sortir du couvent, sans l'aveu de la jeune fille, ressemblait à ces tristes fiançailles qui sont un marché, plutôt que l'union de deux cœurs. Au bout de quelques jours, il s'établit entre la jolie fiancée et moi une innocente correspondance, représentée par des fleurs d'abord, puis par des billets brûlants d'amour, que nous cachions avec soin, tantôt dans nos serviettes, tantôt dans la corbeille à ouvrage dont se servait ma belle Napolitaine. Mais notre bonheur ne devait pas durer longtemps : M^{lle} de M... fut vue par

son frère, cachant un billet qui m'était destiné. Grande fut la fureur du jeune homme, qui me voyait déjà enlevant sa sœur, comme aurait pu le faire un paladin du XVI^me siècle. Je réfléchis un moment sur ce que j'avais à faire, lorsque je rencontrai M^{lle} de M..., qui me dit, en passant rapidement : « Soyez sur vos gardes ! » Je compris que, dans un pays où la vengeance est aussi cruelle qu'expéditive, je ferais bien de me tenir sur le qui vive. Aussi pris-je mes précautions pour la nuit. J'avais avec moi un excellent chien d'arrêt : je le fis coucher au pied de mon lit, et je m'endormis sans trop d'inquiétude, lorsqu'à une heure avancée, mon chien se précipita tout à coup avec fureur contre la porte de la chambre. J'entendis distinctement un bruit de pas qui s'éloignait, et je compris alors pourquoi M^{lle} de M... m'avait averti. Le moment était venu de mettre un terme à une amourette qui pouvait finir par une tragédie ; aussi, dès le lendemain, je me rendis chez le colonel, à qui je confiai en partie ma mésaventure, et je quittai, non sans de vifs regrets, la maison hospitalière où j'avais passé de si doux moments. L'incident final me prouvait seulement qu'il fallait plus de

prudence que je n'en avais eu, pour mener à bien l'aventure.

Quelques jours après, je quittai Bari pour me rendre à Naples. Nous étions chargés de recevoir la solde de l'armée; nous traversâmes les Apennins, contrée chère aux brigands, qui y ont élu domicile. A l'entrée de presque tous les villages, nous trouvions des poteaux sur lesquels il y avait une grille renfermant la tête d'un bandit. A Naples, nous fîmes la connaissance du trésorier de l'armée, et nous passâmes huit jours fort agréablement dans cette belle capitale.

A notre retour, nous eûmes, à Ponte di Bovine, une alerte qui nous donna quelque inquiétude. Notre fourgon était dans une grande cour, mais il paraît que nos villageois, ainsi que quelques gens armés, brigands dans l'occasion, avaient senti l'odeur de l'argent, car la cour se remplit bientôt d'une foule d'individus aux allures les plus suspectes. Nous fîmes alors sortir notre fourgon de la cour; nous établîmes notre bivouac sur le chemin, bien décidés à défendre sérieusement notre trésor. Pour plus de sûreté, nous enfermâmes toute la meute suspecte dans la cour, dont nous avions verrouillé les portes. Pendant toute la nuit, nous

fûmes sur le qui vive, et nous parvînmes ainsi à amener intact le dépôt qui nous avait été confié.

La route que nous parcourûmes de Naples à Barlette était assez bonne, mais les habitants nous parurent fort pauvres. En voici, du reste, une preuve. En passant dans le hameau d'Ariano, je n'oublierai jamais le repas qui nous fut servi ; nous vîmes arriver sur la table de magnifiques côtelettes, dont la grandeur phénoménale nous surprit. Nous demandâmes à l'hôte ce qu'il nous servait-là ? Oh ! répondit-il, c'est un fin morceau, Messieurs, dont vous serez contents, je pense. — Qu'est-ce donc?... — Un âne trépassé d'hier, et je vous défie de trouver quelque chose de meilleur dans tout le village. — Nous ne pûmes nous empêcher de rire à ce singulier aveu, et, comme nous étions de fort bonne humeur, nous fîmes honneur à feu l'âne, en gens qui avaient bon appétit. Le temps passait gaiement, on le voit, puisque, dans l'occasion, nous savions manger de l'âne sans nous plaindre.

Nous allions toucher au terme de notre voyage, car nous n'étions plus éloignés de Barlette que de quelques minutes, lorsque, à ma grande surprise, je reconnus mon frère cadet, qui venait à ma ren-

contre. Je ne comprenais pas comment cet enfant de 17 ans avait fait ce long voyage. Grand fut le bonheur de nous revoir ; — nous conversâmes longtemps sur le canton de Vaud qu'il venait de quitter. — Charles entra dans ma compagnie, de manière que nous nous trouvions trois frères dans la même compagnie, savoir : un capitaine, un sous-lieutenant et un soldat. Nous séjournâmes encore quelque temps dans ce dernier port, puis notre régiment se dirigea, par terre, sur Tarente. Nous traversâmes un grand nombre de localités de peu d'importance, pour nous arrêter à Massafra, qui n'est qu'à cinq lieues de Tarente.

Massafra est un assez grand village, possédant un couvent de religieuses. Entre soldats et jeunes nonnes, il y eut toujours une sympathie à laquelle nous ne pûmes pas échapper. Mon frère, ainsi que le capitaine W..., notre compatriote, échangèrent, à ce qu'il paraît, quelques œillades avec les nonnettes qui habitaient l'étage supérieur. L'affaire marcha vite, et un rendez-vous fut accordé. Par une belle nuit, une de ces belles nuit d'Italie qui invitent à l'amour, une corde fut jetée d'une mansarde au bas du mur du couvent. Mon frère, il

paraît, eut le sort de monter le premier. Il était arrivé sain et sauf sur le toit et son camarade le suivait de près, lorsque, au milieu de l'ascension, ô malheur ! la corde se rompt et le pauvre capitaine va rouler à terre. Mon frère, craignant une surprise, descendit lestement auprès de son malheureux ami, qu'il trouva gisant sur le sol avec une jambe cassée. Les nonnes, très désappointées et fort inquiètes d'un accident qui pouvait gravement les compromettre, aidèrent de leurs vœux et de leurs prières la fin de cet épisode, qui pour elles aurait pu tourner au drame. Mais, fort heureusement, malgré la gravité de la situation et ses souffrances, le blessé ne poussa pas un cri. Aussi mon frère se hâta-t-il de le charger sur ses épaules et de le placer au fond d'un ravin escarpé, dans lequel il était censé être tombé. De cette façon les apparences furent sauvées et le secret gardé. Le capitaine W... reçut les soins que réclamait sa fracture, et, guéri au bout de quelques semaines, il n'eut plus que le souvenir de sa mésaventure, qu'il nous racontait quelquefois en plaisantant.

A Massafra, je retombai de nouveau malade ; mais le chirurgien du régiment me fit faire une

cure de raisins, que je trouvai pour le moins aussi bons que ceux de la Côte, et, après avoir suivi cet excellent régime pendant une dizaine de jours, je fus complètement rétabli, et pus me livrer à mon goût pour la chasse. Les environs de Massafra paraissaient très giboyeux, et je voulus profiter de l'occasion. Je questionnai quelques paysans de l'endroit, et l'un d'entre eux me donna de précieux renseignements sur une petite anse du golfe, qui était couverte d'oiseaux aquatiques de toutes les espèces. Nous partîmes le soir, je couchai dans une hutte au bord de la mer, et, le lendemain de bonne heure, j'étais à l'affût. Je n'ai jamais vu une telle profusion de canards, de sarcelles, de grandes et de petites poules d'eau ; je n'avais que l'embaras du choix. Après une chasse abondante, je m'en retournais tranquillement, lorsque je rencontrai la compagnie de mon frère, lequel était fort inquiet de mon absence, car il craignait que je n'eusse été assassiné. Il me fit quelques reproches, bien mérités, que le colonel crut devoir assaisonner de cinq jours d'arrêts.

A quelque distance de Massafra, existent des grottes habilement creusées dans le roc. Selon toute apparence, ces grottes doivent avoir servi,

dans des temps reculés, d'habitations aux indigènes.

Tarente est une jolie ville, bâtie sur un promontoire. Les environs sont couverts d'oliviers. A environ une demi-heure de distance du port, se trouve un îlot, nommé Pologio, qui défend l'entrée de la rade. J'y fus envoyé avec une trentaine d'hommes et un officier d'artillerie, qui commandait le service de quelques pièces de canon. — L'îlot n'était point habité ; il n'avait qu'un fortin et des casemates ; nous y passâmes assez agréablement notre temps ; nous étions les gardiens de la rade ; chaque embarcation devait nous prouver qu'elle était en règle et munie de sa permission de navigation ou de pêche ; le service nous permettait de recevoir beaucoup de petits dons en nature, tels que poisson, bon vin de Sicile, sucre, café, etc. ; nous tâchions de n'être pas sévères à l'excès, pour maintenir les marins dans de si bonnes dispositions.

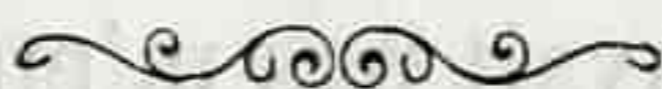
J'étais resté près de deux mois dans l'île de Pologio, lorsque je fus rappelé à Tarente, d'où notre départ fut décidé pour Livourne, en passant par St. Arcan-Angelo, où nous séjournâmes quelques jours, puis nous allâmes à Ancône, Bologne, Pise,

pour redescendre jusqu'à Livourne, où notre régiment fut dissous. Pour ce qui me concerne, je fus mis en disponibilité, et je revins en Suisse, en passant par Gênes, Marengo et Milan. Nous fîmes toute la route à pied.

Cela se passait en 1806. Je rentrai alors à Aubonne, où je séjournai quelque temps dans ma famille; mais j'avais trop l'habitude de la vie militaire pour me plaire de nouveau dans l'inaction. Au bout de quelques mois, gagné par l'ennui, je me décidai à repartir pour la Lombardie, où je pensais trouver du service. Arrivé à Milan, le général, qui, du reste, me reçut parfaitement, m'annonça qu'il ne pouvait pas m'employer, parce que la paix venait d'être conclue. Je fus très désappointé de ce contre-temps, et me décidai à rentrer en Suisse. Cette fois je traversai le Simplon, où j'arrivai de nuit au couvent. J'y fus conduit par un de ces admirables chiens. Les frères me grondèrent un peu de m'être aventuré pendant la nuit; mais j'avais mon plan, je voulais être à Aubonne pour une fête donnée par M. Grivel.

Je pris le mauvais courrier qui n'était alors qu'un char à banc; je traversai ainsi une partie du Valais, et, le soir que je m'étais fixé pour arri-

ver au bal de mon parent, je m'y trouvai en effet, à la grande surprise de mes amis, qui ne comprenaient guère cette espèce de course au clocher, à travers monts et vallées. Je ne séjournai que peu de temps dans ma ville natale. Dès l'année 1807, je fus appelé à Avignon, où s'organisait le deuxième régiment suisse.



CHAPITRE II.

Organisation du 2^{me} régiment suisse en France. — Campagne de Portugal. — Marche à travers l'Espagne. — Défense d'Elvas et capitulation. — Séjour à bord des navires en rade devant Lisbonne. — Retour de l'armée française à Quiberon.

J'arrivai à Avignon dans le printemps de 1807. Je fus nommé, grâce à mes anciens services, adjudant-major, après avoir organisé le service des casernes à Marseille et Toulon. Le deuxième régiment suisse fut composé de trois bataillons, de 700 hommes chacun. Son organisation fut

assez difficile, car la plupart des soldats et des officiers étaient des conscrits, sans aucune expérience de la guerre. Plus tard, l'effectif du deuxième bataillon fut porté à 1200 hommes. C'était le bataillon choisi pour faire la campagne de Portugal, et j'en faisais partie.

Partis de Marseille, vers la fin du mois d'août 1807, par une chaleur caniculaire, nous arrivâmes, non sans peine, à Bayonne, vers la fin de septembre, après trente-six jours d'étapes. Pour ce qui me concernait, j'avais une lourde tâche, car ce n'est ni un petit travail ni un badinage que d'être adjudant-major d'un bataillon où soldats et officiers sont de nouvelles recrues.

Le lendemain de notre arrivée à Bayonne, nous partîmes pour St. Jean-Pied-de-Port, située à seize lieues de cette première ville. Cette localité est à huit lieues environ de la frontière d'Espagne. C'était autrefois une place assez forte, elle est dominée par une citadelle, qui peut renfermer trois à quatre cents hommes au plus; nous y fîmes caserner deux compagnies; le reste du bataillon logeait dans la ville et les environs. Pendant notre séjour dans cette petite ville, nous pûmes nous remettre de nos fatigues et apprendre à nos sol-

dat le plus nécessaire dans l'art de la guerre, savoir bien tuer et bien se défendre. Après avoir séjourné à St. Jean-Pied-de-Port une vingtaine de jours, qui ne furent point perdus pour la tenue de notre bataillon, nous partîmes pour Salamanque, en repassant par Bayonne. C'était le 22 octobre; nous atteignîmes Victoria, où nous restâmes quelques jours; nous devions en faire autant à Burgos, mais nous reçûmes l'ordre de repartir tout de suite. Trois jours plus tard, nous fûmes obligés d'avancer à marches forcées et de doubler les étapes jusqu'à Valladolid. Le pays que nous traversions est assez beau; le paysan y cultive la vigne et quelques oliviers, mais les villages ont un aspect pauvre, sale et délabré, qui faisait mal à voir.

Notre bataillon marchait à la gauche de l'armée, aussi avions-nous beaucoup de peine à nous ravitailler, et nos jeunes recrues souffraient beaucoup des privations qu'elles devaient endurer. Espèce d'arrière-garde, nous n'avions, après tout, que ce que les troupes françaises voulaient bien nous laisser. Le peuple nous regardait passer avec une certaine impassibilité de mauvais aloi, qui se traduisait souvent par des assassinats.

Après des marches forcées, de dix à quinze lieues par jour, nous atteignîmes Salamanque, où nous n'eûmes presque pas le temps de voir la ville, qui possède quelques curiosités, que nous aurions été bien aises de visiter. Jusqu'à Salamanque, nous avions perdu quelques traînards. Avec les marches forcées, il est difficile qu'il en soit autrement. L'armée française, qui nous devançait de quelques étapes, tenait à arriver à Lisbonne avant le départ du roi. De Salamanque, les routes devinrent à peu près impraticables. Un jour, avant de pénétrer sur le sol portugais, nous avions à traverser une forêt étendue, presque impénétrable, et tellement abîmée par des torrents et des ravins profonds, que la moitié de nos hommes s'y égarèrent. C'était un dédale affreux, au milieu duquel nous ne pouvions ni nous reconnaître ni nous diriger. Les torrents avaient été grossis par des pluies diluviennes, qui n'avaient cessé de tomber pendant plus de huit jours; aucun pont, aucune route tracée. Nos hommes étaient obligés de traverser ces torrents bourbeux, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Ajoutez à cette misérable situation peu de vivres, des rations à peine suffisantes pour nous soutenir. Cette forêt présentait encore un

autre genre de péril : elle était parcourue par des troupes de brigands, qui faisaient main-basse sur tous nos éclopés. Pendant les 24 heures que nous restâmes dans cet abominable repaire, nous souffrîmes toutes les misères imaginables. A chaque instant nous trouvions de malheureux soldats français mutilés, égorgés ; quelques-uns enterrés vifs, après avoir été complètement dépouillés. Ces meurtres sauvages, aussi lâchement consommés, exaspéraient nos hommes, qui ne voyaient que l'heure et le moment de se venger de telles atrocités.

En sortant de la forêt, nous atteignîmes un village, situé à une demi-lieue des frontières du Portugal, mais seulement avec la moitié de nos hommes, ce qui ne laissait pas de nous donner la plus grande inquiétude. Les troupes françaises avaient eu, du reste, les mêmes misères à supporter, et leur situation était encore pire que la nôtre.

Au moment où j'allais quitter le sol espagnol, je ne pus m'empêcher de plaindre une population qui alors était encore si arriérée en fait de civilisation. Dans les ménages des villes où nous passions, les choses usuelles en Suisse manquaient

complètement ; la malpropreté y paraissait endémique ; les mets étaient servis dans de grands plats, où chacun puisait comme il l'entendait, et la plupart du temps avec les doigts. Dans les villages, c'était pis encore. Là, hommes, femmes, enfants, vivaient pêle-mêle avec les moutons et les porcs.

La nourriture de ces pauvres gens n'était très souvent que des herbages verts. Jamais misère ne me parut plus anormale, car le sol est riche. Les moines et les couvents pullulaient en Espagne ; c'était surtout à Salamanque que j'avais été frappé de cette multitude d'individus adonnés au *dolce far niente* de la vie ascétique.

Nous nous remîmes un peu de nos fatigues pendant la nuit, et, dès le matin, nous entrions sur le territoire portugais, où nous fûmes bientôt arrêtés par une rivière, assez profonde, qui porte le nom de *Segusa*, nom qui est aussi celui d'un village du voisinage. La division fut obligée de traverser la rivière sur un bateau, 30 hommes par 30 hommes, ce qui dura depuis 6 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, moment où notre arrière-garde passa. Comme troupe étrangère, nous étions toujours à la gauche de la division.

Ce passage effectué, nous marchâmes trois nuits et deux jours sans savoir où nous allions, et, ce qui était plus fâcheux encore, sans vivres et sans souliers. Pendant cette marche forcée, nous ne nous arrêtâmes que deux fois, pendant deux heures chaque fois. Encore quel repos !... J'étais obligé de surveiller continuellement les soldats, afin qu'ils ne commissent pas d'excès pour obtenir des vivres et des chaussures.

Enfin j'arrivai avec l'aigle du régiment, que j'avais dû porter durant la plus grande partie de la route, n'ayant plus qu'un sous-lieutenant avec moi et six hommes, j'arrivai, dis-je, devant une ville dont j'ignorais le nom, et que j'appris, plus tard, être Castel-Branco, où devait se rassembler une partie de l'armée. N'osant pas entrer en ville avec si peu de monde, je fis allumer des feux, décidé à attendre les traînards. Après deux heures et demie d'attente, j'avais sous la main 350 hommes et quelques officiers. Je fis assembler mon monde et me dirigeai sur Castel-Branco. Heureusement la caserne où devaient loger nos soldats était à l'entrée de la ville. Je formai un peloton de 60 hommes des plus solides, et je fis porter le drapeau chez le colonel. Pendant ce temps je

fis donner à manger à mes pauvres soldats, que je consignais à la caserne, et j'allai me coucher moi-même, pour la première fois depuis bien des jours. C'est alors que je fis raccommoder ma chaussure : j'avais marché trente-six heures sans semelles, exercice très fatigant, je l'assure.

J'ai dit mes soldats, et j'ose parler comme cela, car j'étais presque le seul qui eût conservé la force d'en avoir soin. J'arrivais à mes fins par de bonnes paroles et quelquefois par le bâton, qu'il fallait faire jouer pour les réveiller, et surtout pour maintenir l'ordre et la discipline. Quant à mon colonel, il chevauchait assez paisiblement sur son cheval, dormant par moments, et ne s'inquiétant guère de son pauvre bataillon, qu'il considérait comme perdu. Les autres officiers étaient en général trop occupés de leurs personnes pour s'inquiéter du soldat. Au milieu de toutes ces contrariétés, j'avais encore un chagrin personnel. Mon excellent ami Prudhomme, de Rolle, succombait à l'excès de la fatigue. Je fus obligé de le soutenir toute une nuit par le bras. Le besoin de repos et de nourriture lui avait presque fait perdre la raison ; aussi fus-je obligé, le cœur navré de chagrin, de le laisser avec le quartier-maître dans un village à

trois lieues de Castel-Branco, où il put nous rejoindre, quelques heures après notre arrivée, avec une centaine d'hommes.

Le lendemain, nous partîmes, avec toute l'artillerie, pour Abrantès. C'est seulement alors que les tribulations de notre bataillon commencèrent. La première journée, nous ne fîmes que deux lieues et demie, par des chemins effondrés et abominables, et à travers des montagnes où jamais voiture n'avait passé. Nous traversâmes un torrent profond, où nous perdîmes deux hommes et un cheval, ainsi que les fusils de plusieurs des nôtres. Enfin nous arrivâmes dans un village abandonné des habitants. La troupe et les chevaux mouraient de faim ; chacun cherchait à manger où il pouvait, aussi ce fut un pillage général. Je tombais heureusement dans un poulailler, où je fis main-basse sur tout ce que je rencontrai. Sans cette ressource, je serais mort de faim ainsi que mon colonel. Le jour suivant, la marche fut encore plus pénible. Nous ne fîmes qu'une lieue et demie, et nous fûmes obligés de bivouaquer sur la route. Le troisième jour, malgré des efforts inouïs, nous ne fîmes que trois quarts de lieue, et nous arrivâmes dans un village presque abandonné, où nous trou-

vâmes cependant quelques vivres, qui suffisaient pour nous soutenir pendant quarante-huit heures. Nous avions deux chèvres pour trois cents hommes et vingt-cinq châtaignes par jour pour chaque ration, avec un quart de livre de pain et une chopine de vin. Le jour suivant, nous avançâmes un peu plus, et nous fîmes une étape de trois lieues et demie. Nous rencontrâmes encore un grand village, qui avait été pillé par trois cents traînards de l'armée. En général, ce sont toujours ces gailards-là qui font le plus de mal. Aussi une vingtaine d'entre eux furent-ils fusillés, pour donner l'exemple d'une discipline sévère dans un pays où nous n'entrions point comme ennemis.

Arrivant dans un village pillé, nous n'avions plus aucune ressource. Les premiers corps de l'armée française ayant passé plusieurs jours avant nous, il nous fallait, bien qu'exténués de fatigue, aller à la recherche de villages habités. Dans ce but, je pris un jour avec moi une dizaine d'hommes de la compagnie vaudoise. Dès le commencement de la battue, nous rencontrâmes plusieurs cochons déjà blessés de coups de sabre et de baïonnette; mais, devenus très sauvages, ils ne purent être tués qu'à coup de fusil.

Après une recherche de quelques heures, nous découvrîmes un petit village, riche en bétail de toute espèce. Nous nous fîmes donner du pain, dont nous ne connaissions plus le goût depuis huit jours. Nous prîmes encore un bœuf et six moutons. Les habitants nous remercièrent de notre modération, car ils ne s'attendaient pas à ce que nous respecterions le reste de leurs troupeaux. Notre butin fut reçu au bivouac par des hourras de satisfaction. Tout le bataillon nous attendait. Le colonel m'adressa quelques reproches de m'être aventuré si loin dans une contrée où nous ne pouvions rencontrer que des populations exaspérées. Néanmoins il y a, après tout, moyen de se présenter même auprès de ceux qui paraissent le moins civilisés et de le faire sans danger.

Nous n'avancions, du reste, que bien lentement. Le colonel d'artillerie Rott, homme juste et brave, fit doubler les prolonges par des chevaux de la deuxième division. Ceux-ci furent renvoyés d'Abrantès, dont nous n'étions qu'à cinq lieues, mais, je le répète, nous avancions très lentement; puis il fallait songer sans cesse à nous ravitailler. Le miel, que l'on trouve partout en abondance,

et un fruit qui ressemble à la fraise, ne sont pas une nourriture qui convienne longtemps à des estomacs de soldats. Avec cinquante hommes de la compagnie vaudoise et vingt-cinq artilleurs, chargés de sacs pour emporter notre butin, nous entrâmes dans un village dont la population prit la fuite à notre approche. Une centaine d'hommes seulement parurent nous attendre ; nous voulûmes parlementer, mais ils ne voulurent pas entendre raison, et nous dûmes en venir aux coups de fusils comme dernier argument. Il ne fut fait aucun mal aux habitants qui restèrent tranquilles, quoique nous fussions exaspérés de l'assassinat de plusieurs de nos camarades, dont nous retrouvâmes les uniformes dans plusieurs maisons. Nous emportâmes de ce village une soixantaine de moutons, des cochons et des poules, de la farine et du pain. Les hommes qui, après la fusillade, s'étaient retirés à une demi-lieue de là, poussaient des cris terribles et menaçants. Ayant tout ce qu'il nous fallait pour ravitailler la troupe jusqu'à Abrantès, nous ne répondîmes à aucune provocation.

Nous rencontrâmes encore un nouveau torrent, fort dangereux, que nous eûmes beaucoup de

peine à traverser, car ces passages devaient toujours se faire à gué, et, peu de temps auparavant, six malheureux dragons français s'y étaient noyés. Après le torrent vint une montagne assez élevée : autre difficulté. L'artillerie espagnole avait mis deux jours pour la vaincre. L'artillerie française de notre division la franchit de même fort lentement. Il est impossible de se faire une idée des montagnes du Beira, et je ne sais trop comment l'artillerie de gros calibre a jamais passé par là. Du reste, bon nombre de chevaux périrent.

Nous arrivâmes enfin à Abrantès. Pour faire les douze lieues qui séparent Castel-Branco d'Abrantès, nous étions restés quatorze jours en route, y compris le temps que nous passâmes dans deux villages pour nous y reposer.

Pendant cette terrible route de Castel-Branco à Abrantès, je fis un peu de tous les métiers ; je fus tour à tour chef de parti, pour nous procurer des vivres, boucher, boulanger, et enfin cuisinier. Je faisais tout cela pour prouver à nos soldats qu'il faut, en campagne, savoir se plier à tout. Je me suis souvent demandé comment j'avais pu supporter tant de fatigues et de privations avec autant de patience et de gaieté.

Abrantès, sur le Tage, est une ville bien fortifiée, autant par sa position que par le fort qui la domine. Nous y trouvâmes notre chef de bataillon, de la Harpe, de Rolle, qui était resté malade à Valladolid, ainsi que plusieurs de nos officiers, avec un certain nombre de soldats, qui s'étaient égarés dans la forêt dont j'ai déjà parlé.

Après cinq jours de repos, nous apprîmes que notre colonel Segesser, de Lucerne, avait été nommé commandant de place d'Abrantès. — Nous quittâmes cette ville pour nous diriger sur Lisbonne; mais, arrivés à Santarem, nous reçûmes l'ordre d'y rester. Cet ordre fut pour nous un grand sujet de satisfaction.

Santarem est située sur une colline assez élevée, et se trouve fortifiée autant par la nature que par l'art. Les habitants nous reçurent avec beaucoup d'affabilité, et nous n'eûmes qu'à nous féliciter du séjour que nous y fîmes pendant une quinzaine. Je profitai de ce temps pour aller souvent à la chasse avec des habitants de l'endroit, qui se prêtèrent avec beaucoup de complaisance à m'accompagner. Le gibier le plus commun est le lapin sauvage, contre lequel on emploie le furet. La chasse a été dans toutes mes campagnes le

moyen de m'endurcir à la fatigue ; aussi n'ai-je pas cessé d'y recourir en Italie, en Portugal et même en Russie.

De Santarem, nous retournâmes à Abrantès. Nous étions très mal logés dans cette dernière ville, quoique les vivres fussent en abondance. Bien que notre régiment eût horriblement souffert dans ces maudits déserts du Beira, je fus étonné de voir combien peu d'hommes nous manquaient, après un voyage fait à travers un pays sauvage, inhabité, et dans une saison aussi affreuse que le mois de novembre 1807.

D'Abrantès, où nous restâmes environ trois mois, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Elvas, ville située au sud, dans la province de l'Alentejo et à peu de distance de Badajoz. Nous eûmes six journées de marche d'Abrantès à Elvas. C'est un très beau pays, mais mal cultivé et plein de brigands de la pire espèce. Je crois devoir raconter un trait qui caractérise ces coquins-là. — Avant d'arriver à Elvas, j'étais à l'arrière-garde, lorsque je vis sur la route l'un des nôtres, blessé au pied, et ne pouvant plus avancer. N'étant plus qu'à une portée de fusil de notre destination, je l'encourageai à se remettre en marche, puis je le

quittai pour me rendre à la tête du bataillon. Je n'avais pas fait cent pas, que j'entendis pousser des cris de détresse, et que je vis notre pauvre Vaudois entouré de trois brigands.

Accompagné de deux soldats, j'accourus à son secours, mais il était trop tard, il venait d'être poignardé. Décidé à tirer vengeance de cet abominable crime et armé de mon fusil à deux coups, j'ajustai avec tant de bonheur, à environ 120 pas, l'un de ces brigands, qu'en m'approchant de lui, je m'assurai qu'il était bien mort. Le bras était cassé et la poitrine traversée d'une balle. Les deux autres bandits nous échappèrent.

Elvas est l'une des premières places fortes du Portugal, à deux lieues des frontières et de Badajoz, grande ville d'Espagne. Elle est défendue par deux forts d'une certaine importance : le fort de la Hyppe et celui de Ste. Lucie, moins considérable que le premier. Ces forts étaient gardés par quelques compagnies de notre bataillon et par un petit nombre d'artilleurs français. — A notre arrivée à Elvas, il y avait des troupes espagnoles et portugaises. Les premières partirent pour l'intérieur du Portugal et les autres pour Valladolid. Ces soldats furent remplacés par 500 dragons

français, avec lesquels nous n'avons cessé de vivre dans la meilleure intelligence.

Les chaleurs commençant à se faire sentir, les Suisses eurent un peu de peine à s'acclimater, ils tombaient malades à tour de rôle. Heureusement que la maladie n'était pas dangereuse et qu'ils se rétablissaient au bout de quelques jours. Quant à moi, habitué aux chaleurs depuis ma campagne de Naples, je me portais à merveille. Du reste, nous avons eu jusqu'alors une température fort supportable.

En me bornant à relater les faits consignés dans ma correspondance et mes quelques notes, il m'eût été impossible de donner une idée des opérations militaires de l'armée de Portugal. — C'est cette lacune que j'ai voulu combler en donnant quelques détails généraux sur la campagne. J'ai trouvé les renseignements qui m'étaient nécessaires dans les ouvrages de l'époque, et surtout dans celui du baron Thiébault, lieutenant-général dans l'armée de Portugal.

Le maréchal Junot, plus tard duc d'Abrantès, était le commandant en chef de l'armée. Le départ de cette armée, réunie à Bayonne et dans les villes environnantes, commença le 17 octobre

1807. Divisée en quatre divisions , qui devaient traverser l'Espagne, le bataillon du deuxième régiment suisse se trouvait dans la quatrième colonne de la deuxième division. Dans la première division se trouvait le premier bataillon du quatrième régiment. Nos deux bataillons se rendirent d'Irun à Salamanque, à six jours d'étapes l'un de l'autre. Le premier bataillon du quatrième régiment suisse arrivait à Salamanque le 12 novembre, et le deuxième bataillon du deuxième régiment, d'après son ordre de marche, n'y arrivait que le 18 du même mois. Il est remarquable que, depuis notre séparation, nous n'avons pas eu une seule fois l'occasion de revoir, en Portugal, nos camarades du premier bataillon du quatrième régiment.

L'armée française était forte de 24,133 hommes, y compris l'artillerie et la cavalerie ; ces forces devaient se joindre à l'armée espagnole, comptant quarante-six bataillons, sous les ordres du général Caraffa, et se diriger ensemble sur Lisbonne.

Nous avons déjà vu, par l'exemple du bataillon suisse, les souffrances qui attendaient ces divers corps. — Il est évident qu'après avoir traversé l'Espagne, l'armée avait non-seulement besoin de

repos, mais d'être approvisionnée, et qu'en entrant en Portugal, elle ne trouva que de nouvelles fatigues. La deuxième division souffrit énormément. Sans pain, sans souliers, traversant une contrée dépeuplée et sans ressources, dans un pays hostile. Ce n'était plus une armée en marche, c'était une masse d'hommes ne sachant plus où ils allaient. Pendant la nuit, les guides ne pouvaient plus diriger la marche. Depuis Bayonne, l'armée avait déjà perdu beaucoup de monde. Le général en chef, même son état-major, subirent également les calamités d'une marche dont les souffrances dépassent toute idée.

Après les terribles journées passées dans le Beira, l'armée put se refaire à Abrantès et les traînards y arrivèrent.

Sur ces entrefaites, le roi avait quitté Lisbonne, avec la flotte portugaise, le 28 novembre 1807, au matin. — Le duc d'Abrantès envoya proclamation sur proclamation, pour calmer l'effervescence des populations, qui était à son comble; puis il entra lui-même dans la capitale avec 1500 grenadiers et une partie de son état-major, et prit ainsi possession d'une ville comptant plus de

200,000 âmes. Le général de Laborde fut nommé gouverneur.

Les soldats rejoignirent alors leurs corps respectifs soit sur des bateaux, en descendant le Tage, soit par terre.

Ce fut à cette époque que le bataillon du deuxième régiment suisse partit pour Elvas, et que le bataillon du quatrième partit pour Alumda. — La plus grande partie de l'armée portugaise qui se trouvait à Lisbonne fut licenciée, le reste fut envoyé en France sous les ordres du marquis d'Alama. Un de ces régiments portugais tint garnison à Genève.

Le drapeau français fut enfin arboré sur tous les forts de Lisbonne et à bord de la flotte. Cet événement produisit une fâcheuse impression sur le peuple, qui croyait alors que le drapeau portugais lui venait directement de notre Seigneur Jésus-Christ. Il y eut une émeute, et deux soldats français furent massacrés, mais les coupables arrêtés furent passés par les armes.

Le général s'occupa activement de l'approvisionnement de Lisbonne ; il voulut aussi attirer l'attention des spéculateurs sur l'industrie. Mais tous les appels réitérés faits à ce sujet furent inu-

tiles. Il régnait, du reste, en Portugal peu de sympathie pour la France. Le général en chef espérait que tôt ou tard la nation portugaise, dont les mœurs et les usages étaient respectés, se plierait à des institutions rajeunies. Mais c'était compter sans le clergé, qui se montrait opposé à toute réforme. L'armée espagnole entretenait partout des ferments de discorde et de soulèvement ; il fallut désarmer tous les régiments, qui autrefois combattaient pour la France. Le mouvement espagnol avait tellement fait de progrès, que le général en chef ne recevait plus aucune nouvelle de France ; les courriers étaient arrêtés ou assassinés.

Le jour de la Fête-Dieu, éclata une révolte presque générale. A Lisbonne, la tranquillité ne fut pas troublée, grâce à l'énergie et aux mesures du duc d'Abrantès.

Mais la flotte anglaise, portant des troupes de débarquement, se montrait à chaque instant à l'embouchure du Tage. Dans le reste du Portugal, elle avait déjà soulevé toutes les provinces et les villes avec lesquelles elle avait pu établir des communications.

La situation de l'armée française devenait tou-

jours plus difficile : il ne lui était plus possible de garder le Portugal en entier. Concentrer les forces disponibles à Lisbonne et ne laisser des garnisons qu'à Almeida, Elvas et Peniche, tel fut le plan arrêté.

Néanmoins l'insurrection continuait à faire de rapides progrès. D'après des renseignements, 60,000 insurgés devaient être sortis de Coimbre, et à eux s'étaient joints vingt bataillons espagnols. Partout des ennemis à combattre. — Le général Loison marcha sur Oporto, pour reprendre cette ville, tombée aux mains des insurgés, il se couvrit de gloire, mais la situation ne s'améliora pas. Evora fut ensuite attaquée et prise d'assaut. Les Espagnols se défendirent vigoureusement, tandis que les Portugais voulaient capituler. 800 Espagnols et Portugais furent tués ou blessés, et 4000 furent faits prisonniers. L'armée française se reposa dans cette ville : elle en avait besoin. Puis elle se dirigea sur Elvas, pour ravitailler cette place et marcher à la rencontre d'un corps d'Espagnols, qu'elle n'y trouva pas. — Sur ces entrefaites, elle reçut l'ordre de regagner les rives du Tage, à Abrantès. — L'armée anglaise, jointe aux Portugais, et forte de 15 à 18,000 hommes, se

dirigeait sur Borissa. Le général Laborde n'avait que 1900 hommes pour lui résister. — Ce combat inégal commença à 9 heures du matin et dura jusqu'à 5 heures du soir. 500 hommes du quatrième régiment suisse se trouvaient au nombre de cette poignée de braves, défendant pas à pas le terrain contre 18,000 hommes. Cette journée coûta plus de 2000 hommes à l'ennemi. — Le général Laborde se rendit ensuite à Lisbonne, où les troupes françaises étaient réduites à un effectif de 12,500 hommes. Malgré cela, le duc d'Abrantès voulut attaquer l'armée anglaise. Elle se trouvait à Vimeiro, dans une position formidable, et protégée par le feu de sa flotte. L'armée française fit des prodiges de valeur. Les deux régiments de grenadiers, parmi lesquels se trouvaient les deux compagnies d'élite des deuxième et quatrième régiments suisses, se couvrirent de gloire par des charges à la baïonnette, qui mirent en déroute l'aile droite des Anglais. Mais les Anglais avaient des pièces de fort calibre, tandis que les Français n'avaient que des pièces de quatre. Il fallut songer à la retraite. Elle s'exécuta avec précision, les deux régiments de grenadiers conservèrent continuellement une attitude admirable. Les géné-

raux Brenier et Solignac avaient été grièvement blessés et le premier fait prisonnier. Les Français perdirent dans cette bataille 1800 hommes, dont 1000 tués et 10 pièces de canon.

Après la bataille de Vimeiro, une capitulation était nécessaire pour que l'armée pût sortir avec honneur de la position difficile où elle se trouvait. La capitulation fut conclue entre le duc d'Abrantès et l'amiral Cotton. L'armée française devait être ramenée en France avec armes et bagages par la flotte anglaise. Le 13 septembre 1808, le général en chef s'embarqua sur la frégate la *Nymphe*, et laissa aux généraux des ordres pour l'exécution du traité et l'embarquement des troupes.

Revenons à la défense d'Elvas. Le colonel Miguel, qui commandait la place d'Elvas, fut blessé dans le fort de la Hyppe et mourut des suites de ses blessures. Son successeur fut le colonel Girod, excellent officier, plein de bravoure et de sang-froid. Nous étions à peine 1400 hommes pour défendre Elvas. Ces forces étaient insuffisantes, puisque les forts contenaient plus de 800 pièces d'artillerie. Aussi le colonel fit-il apprendre à des compagnies d'infanterie le service d'artilleur; deux de nos compagnies furent choisies,

entre autres nos voltigeurs. Nous aurions eu besoin de près de 4000 hommes pour défendre des fortifications armées d'une manière si formidable. Mais l'ardeur de nos hommes suffisait à tout. Nous fûmes obligés de mettre la ville en réquisition : nous obtînmes ainsi des vivres et surtout du vin.

Les Espagnols, comme il était facile de le prévoir, après avoir été nos alliés, devinrent nos ennemis, et, dès les premiers jours de septembre, près de 7000 hommes vinrent camper sous les murs d'Elvas.

Dès le commencement des hostilités, je fus atteint d'une fièvre si pernicieuse, que je fus obligé de rester à l'hôpital près de deux mois. J'avais un tel délire, pendant quelques semaines, que j'en perdis tout à fait la mémoire. Pendant ma convalescence, j'étais comme un enfant, j'avais des caprices étranges, que l'on n'osait pas contrarier ; j'étais devenu complètement chauve, et, pendant assez longtemps, on désespéra de ma raison et de mon rétablissement. Cependant je ne rêvais que l'heure et le moment de retourner à mon poste et de faire mon devoir. Une fois rétabli, le séjour de la ville n'étant plus tenable, en raison des assassinats qui se commettaient à chaque ins-

tant sur nos soldats, nous fûmes obligés de nous loger dans les casemates des deux forts. Une petite partie de notre bataillon était dans le fort de Ste. Lucie ; je me trouvais dans celui de la Hyppe, avec le colonel Girod et son état-major.

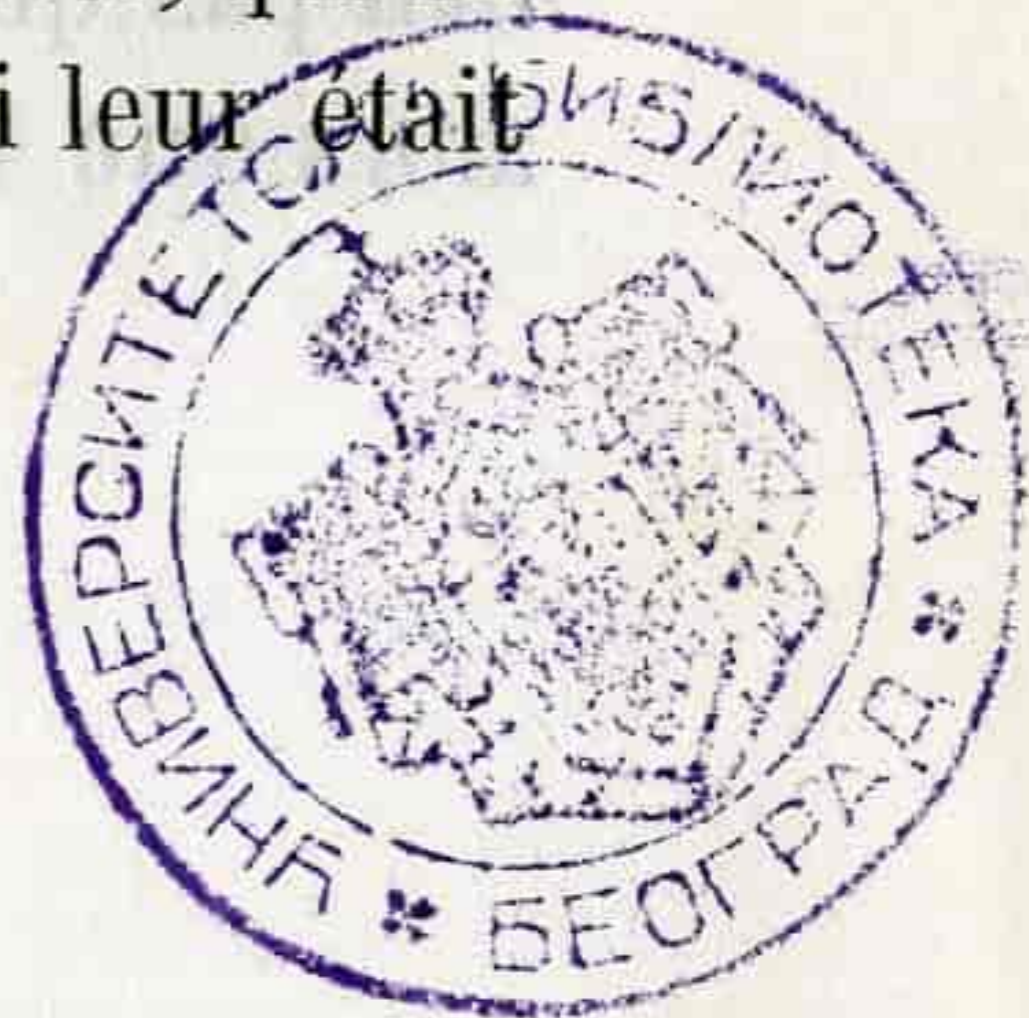
Notre colonel ayant compris que les Espagnols se préparaient à nous attaquer, fixa à la ville d'Elvas les conditions qui lui épargneraient les conséquences du siège que devaient subir les forts. Aucun Espagnol n'avait le droit d'entrer dans la ville. Celle-ci devait nous fournir, comme auparavant, les vivres dont nous avons besoin. Nos malades devaient être soignés dans les hôpitaux. A la première infraction, la ville devait être bombardée.

Pendant tout le temps que dura l'attaque des Espagnols, la ville d'Elvas fut respectée. Une trentaine d'obusiers et de pièces de 48 faisaient un feu continu contre les forts, et, vers le milieu de septembre, nous vîmes des tirailleurs espagnols s'approcher du fort de la Hyppe, mais une demi-compagnie des nôtres fit une sortie vigoureuse, les chargea à la baïonnette, et ils prirent la fuite.

Assez à l'abri dans nos casemates, nous laissons les Espagnols s'amuser à nous lancer des

bombes et des boulets, et, de temps à autre, nous leur répondions, de manière à leur prouver que nous n'étions pas endormis. Après le dîner, le colonel Girod faisait jouer un mortier monstre, qui ne laissait pas que de ralentir un peu la fougue espagnole. Nous n'avions qu'un seul artilleur qui connût le maniement de cette énorme machine de guerre, et, à travers les embrasures du fort de la Hyppe, il nous était facile d'observer le désordre que quatre ou cinq de ces bombes amenaient dans le camp espagnol. Cependant, serré toujours de plus près, le colonel Girod comprit qu'il fallait évacuer complètement la ville. Une insurrection faillit y éclater, mais l'autorité intervint et tout rentra dans l'ordre.

Dans la soirée du 14 septembre 1808, deux officiers portugais, envoyés par leur général, se présentèrent au fort de la Hyppe, pour conférer avec le colonel Girod : ils étaient accompagnés d'un capitaine français, prisonnier à Badajoz. Tous les trois étaient chargés d'effrayer notre colonel, mais tout fut inutile. Celui-ci, pour toute réponse, leur fit examiner ses moyens de défense, son arsenal, et jusqu'aux prisonniers espagnols, qui ne purent que se louer du traitement qui leur était



fait. Les officiers suisses et français firent tout pour retenir le capitaine, mais, ayant donné sa parole d'honneur, il préféra se livrer de nouveau à ses ennemis. Nous ne pûmes qu'admirer cet acte de loyauté.

Dès ce moment le bombardement ne fit qu'augmenter d'intensité, et pendant la nuit il ne discontinuait pas. Nous étions alors sur le qui vive, et nos 800 pièces ne répondaient que par intervalles au feu d'enfer dirigé contre nous.

Le 17 septembre, un officier anglais vint de nouveau parlementer. Il nous annonça que notre général en chef, le duc d'Abrantès, avait capitulé au nom de toute l'armée, et que nous étions compris dans la capitulation. Dès le 13 septembre, ajouta-t-il, une partie de l'armée était déjà embarquée, et, à l'heure où il nous parlait, elle devait débarquer en France.

Notre colonel, pas plus que les officiers, ne voulut croire à une nouvelle aussi imprévue ; et, malgré les lettres de deux généraux français, qui annonçaient la capitulation, le colonel Girod ne voulut pas encore y croire, car il ne comprenait pas que le feu des Espagnols eût redoublé, alors que ces derniers savaient qu'une capitula-

tion était signée. Le feu recommença donc de plus belle, à la joie de nos Suisses, et de tous les soldats de la garnison. Il fallait voir avec quel entrain ils manœuvraient notre formidable artillerie. — L'officier anglais ne se tint pas pour battu : il revint à la charge, et, accompagné de deux colonels espagnols, il proposa au colonel Girod d'envoyer un officier de son choix à Lisbonne, afin de s'assurer du fait et de tout ce qui était relatif à la capitulation de l'armée. Enfin, le 22 septembre, le général en chef nous expédia, par un officier de cavalerie, l'ordre d'abandonner Elvas et de nous préparer au départ.

Notre bataillon avait pris un tel goût pour les combats, que c'est avec peine qu'il se décida à quitter Elvas et ses bonnes pièces d'artillerie, qui tenaient en respect les Espagnols, et notre mortier monstre, appelé le *pousse-café*, car c'était toujours après le dîner que le colonel Girod nous permettait de nous en amuser, et d'envoyer quelques-uns de ces énormes projectiles à l'armée assiégeante. Nous suivions avec attention la trace de la bombe et toujours ses effets étaient formidables. La guerre a ses dangers et ses plaisirs ; nous remettre en marche, pour céder la place aux

Espagnols, ne pouvait entrer dans la tête ni du colonel Girod ni de nos Suisses.

La capitulation fut exécutée à la lettre. Les Espagnols rentrèrent à Badajoz et un régiment anglais nous remplaça à Elvas. Nous n'eûmes qu'à nous louer des procédés de ces derniers. L'échange des prisonniers s'effectua. Nous livrâmes soixante Espagnols contre une quinzaine d'officiers français, entre autres le brave capitaine qui était venu nous visiter à Elvas, lors de la première demande de capitulation. Les Espagnols renversèrent les lignes de circonvallation qu'ils avaient élevées, et rentrèrent en Espagne. Le 1^{er} octobre 1808, toute la garnison suisse et française quitta Elvas, au nombre de 1400 hommes, dont mille à peu près formaient l'effectif de notre bataillon, qui, en entrant en Portugal, comptait plus de 1200 combattants. Nous sortîmes des forts d'Elvas avec tous les honneurs de la guerre : tambour battant, mèche allumée et aigles déployées. Les bourgeois d'Elvas étaient étonnés de nous voir en si bon état, après avoir été assiégés par une armée de huit mille hommes, qui ne nous laissaient aucun repos ni jour ni nuit. J'observai avec plaisir nos compagnies vaudoises ; c'étaient elles qui avaient

gardé le fort de Ste. Lucie, où elles s'étaient vaillamment acquittées de leur devoir. C'était, après tout, des compagnies d'élite, et je m'en suis convaincu plus tard.

Qu'il nous soit permis de faire connaître l'opinion du commandant Girod et du général baron Thiébault. Quant aux officiers qui, d'après le rapport du commandant, méritèrent le plus d'être distingués, parmi ceux qui se distinguèrent, il cite particulièrement :

- 1^o Le capitaine d'artillerie Collet.
- 2^o Le capitaine Lemande de 86^{me}.
- 3^o L'adjutant-major Bégos du 2^{me} régiment suisse.
- 4^o Le lieutenant du génie Clerget ¹.

Sur la route, les habitants accouraient pour nous voir passer, et, malgré l'armée insurgée, nous ne fûmes pas insultés. Nous devons rendre cette justice aux Portugais. De leur côté, les Anglais qui nous accompagnaient eurent pour nous tous les égards possibles. Nous étions les derniers

¹ Si la rédaction fait connaître ces faits et cet ordre du jour, c'est qu'un illustre maréchal, le duc de Malakoff, a déclaré qu'ils méritaient la croix d'honneur.

combattants de l'armée, et, à ce titre, nos ennemis surent honorer notre passé. Arrivés à Lisbonne, le 6 octobre, nous nous embarquâmes, le 7 au matin, à bord des navires qui nous étaient destinés pour passer en France.

Autant nous pouvions nous louer des troupes de terre de l'armée anglaise, autant nous eûmes à nous plaindre des marins. Entassés sur de mauvais navires, manquant de vivres et d'eau, cette misérable situation dura deux mois, et notre sort ressemblait à celui des malheureux prisonniers jetés dans les pontons de Cadix. Nous eûmes beau réclamer contre cette inhumanité et cette infraction aux traités. Les généraux de terre répondaient que leur pouvoir cessait à bord des navires. Tout cela n'était pas fort consolant. Chaque nuit on faisait encore des tentatives pour engager les Suisses à la désertion ; mais, je dois le déclarer à la louange des Vaudois, sur les deux cents hommes du canton qui se trouvaient avec moi, pas un seul ne se laissa volontairement séduire. C'était beaucoup, lorsqu'on pense aux misères que nous devions subir. Pour en finir avec l'enlèvement de nos hommes, le colonel Girod déclara qu'il ferait feu sur le premier embaucheur qui

s'approcherait. Mais cette résolution nous valut d'être placés sous le feu de trois vaisseaux de guerre, qui devaient nous couler bas, si nous eussions donné suite à nos menaces.

Au moment de partir définitivement pour la France, nous descendîmes à terre; là tous les moyens imaginables furent employés pour exciter la désertion, mais, en général, le succès ne répondit pas à ce dernier essai, et je ne perdis que cinq Vaudois au milieu de cette effroyable bagarre. On employait, du reste, envers nos hommes, la violence plutôt que la persuasion.

A l'heure du départ, le dernier corps d'armée réuni s'élevait à près de 4000 hommes. Ce fut avec des cris de joie que nous quittâmes le Tage; mais, en vue des côtes de France, nous fûmes rejetés par un ouragan vers le Portugal.

Dans cette campagne, qui n'a pas été sans gloire pour le deuxième bataillon du deuxième régiment suisse, nos soldats ont toujours fait leur devoir. Le colonel Girod sut toujours les apprécier, et, dans son rapport, consigné dans l'histoire de la campagne de Portugal par le général baron Thiébault, il a daigné me désigner parmi les officiers qui se sont le plus distingués.

Partis pour la seconde fois, le 14 janvier 1809, de Lisbonne, nous entrâmes à Quiberon le 21 du même mois. Arrivé à Saintes, le 16 février, j'écrivis à ma mère la lettre suivante, que je me décide à transcrire ici, parce qu'elle contient quelques détails relatifs à notre séjour à bord des navires anglais, détails que je n'ai pas encore fait connaître.

Je viens, ma chère mère, de vous exposer la situation générale de notre bataillon, mais je veux aussi vous parler un peu de ce que j'ai fait pendant ces jours d'épreuve.

Rien n'eût été plus facile aux Anglais que de profiter des vents favorables pour nous ramener en France, comme ils l'avaient déjà fait pour les quatre cinquièmes de l'armée, mais en nous retenant, sans motif plausible, à Lisbonne, ils voulaient, je crois, provoquer la désertion générale de nos hommes.

Notre existence à bord des navires était insupportable. Des rations insuffisantes nous forçaient à acheter des vivres des Portugais à des prix exorbitants : une tête de choux, par exemple, qu'on nous vendait 10 sous, en valait tout au plus 2; le vin qui valait 4 sous nous était vendu 12. En un

mot, nous étions indignement exploités par de fieffés coquins. Enfin nous partîmes dans les premiers jours de décembre. Après une traversée de douze jours, nous aperçûmes les côtes de France et le cap Finistère; mais, au moment où nous avions cru voir la fin de nos peines, un ouragan nous éloigna des côtes de France, et, après un jour et demi d'angoisses, de douleur morale et physique, nous nous retrouvâmes, qui l'aurait jamais cru, sur les côtes du Portugal et en vue de Lisbonne!

Impossible de se faire une idée de notre découragement. Exténués par le mal de mer, mal nourris, et, par-dessus le marché, sans le sou, nous nous retrouvions dans le port maudit où nous avions déjà tant souffert.

Les bâtiments de transport, qui avaient voulu lutter contre l'ouragan, étaient rentrés à Lisbonne désemparés : voiles déchirées et mâts brisés. Que faire dans une si déplorable situation? prendre son mal en patience et s'entr'aider, ou bien répéter, comme le malheureux Candide, que *c'est toujours pour le mieux*, etc. Il fallut cinquante jours pour réparer nos avaries et faire des vivres,

car les 159 hommes embarqués sur notre transport demandaient à manger.

Nous repartîmes de Lisbonne le 14 janvier 1809. Le temps étant très favorable, nous arrivâmes pendant la nuit du 20 au 21 janvier dans la baie de Quiberon. Durant le trajet de Lisbonne à la côte de France, nous rencontrâmes deux navires démâtés et abandonnés, dont les équipages, en voulant se sauver, avaient probablement péri.

Arrivés en rade, on croira que toutes nos tribulations étaient terminées : pas le moins du monde ! A l'aide de chasse-marée, nous débarquâmes d'abord nos équipages, puis le colonel Segesser et le commandant Delaharpe, accompagnés de sept officiers. (Ils étaient onze à bord et dans la même cabine avec une cinquantaine de soldats.) Enfin les voilà donc à terre !

Quant à moi, ayant promis de rester le dernier à bord, j'étais avec mon ami Prudhomme de Rolle et 110 hommes, en attendant notre tour. Mais ne voilà-t-il pas qu'une tempête éclate tout à coup ; l'horizon s'obscurcit, la nuit devient sombre et terrible. Chassant sur nos ancres, nous ne savions trop ce que nous allions devenir, lorsque la frégate qui croisait devant la rade envoya quelques

chaloupes à notre secours. Sans cette circonstance, nous nous perdions corps et biens, comme les deux autres transports. On alléga notre navire en le démâtant. Jusqu'au 24 janvier, à 11 heures du matin, jour où put s'affectuer notre débarquement, nous passâmes de terribles moments. Jamais, je l'avoue, je n'ai éprouvé une joie plus grande qu'au moment où nous touchâmes la terre. Après avoir passé par les angoisses d'un naufrage imminent, encore mal affermis sur nos jambes, il nous fallut faire sept lieues, dès le premier jour, pour rejoindre notre colonel, à Vannes.

Il s'est passé à bord des faits qui ne sont pas à l'honneur des marins anglais. Avant de quitter les côtes du Portugal, nous avons vu une grande partie de notre bataillon enlevé par la violence. Sous des prétextes futiles, on nous faisait passer d'un navire sur un autre, et, pendant la nuit, une quinzaine d'hommes et quelquefois davantage, armés de pistolets, montaient à l'abordage, enfermaient les officiers dans leurs cabines et excitaient nos soldats à la révolte. A la suite de moyens si odieux, beaucoup d'hommes disparaissaient. Aussi notre pauvre bataillon, en entrant à Vannes, était-il réduit à 315 hommes, non compris, il est

vrai, les grenadiers, rentrés en France longtemps avant nous. Dans ces 315 hommes, j'étais fier de compter 200 Vaudois, qui ne voulurent jamais quitter leurs officiers et leur drapeau. Honneur à eux ! honneur à leur fidélité ! Sans me flatter, je puis dire que c'est à mon ami Prudhomme et à mes efforts qu'est dû ce résultat. En dépit d'indignes persécutions, nous n'avons perdu que sept soldats vaudois, encore durent-ils céder à la force.

Un soir que ces misérables cherchaient à nous surprendre, j'en vis arriver un certain nombre. La sentinelle cria : « Qui vive ? » Ils répondirent : « Amis ! » J'avais défendu de leur permettre, sous aucun prétexte, de monter à bord ; mais, sans s'inquiéter de mes ordres, ils sautèrent sur le pont, comme s'il se fût agi d'un abordage. Me trouvant prêt, pistolets à la ceinture et le sabre à la main, je résolus de me venger. Les drôles voulaient me jeter à fond de câble : il fallait en finir et leur donner une leçon. D'un coup de pistolet, je fis sauter la cervelle à celui qui me menaçait, et, mon sabre à la main, je mis en fuite tous ces scélérats. Voyant ma résistance, ils se jetèrent pêle-mêle dans leurs canots. Quand mes camarades

arrivèrent, j'en avais écharpé un grand nombre ; ils m'aidèrent à jeter par-dessus bord tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de prendre la fuite. Si l'on disait jamais que les Suisses ont déserté, je saurais dire comment les faits se sont passés et à quelles abominables persécutions nous avons été en butte.

Je n'ai pu embarquer ni mon cheval ni mon porte-manteau. Tout m'a été enlevé, et je suis rentré en France dans un état pitoyable. Mais oublions tout cela et tâchons de nous remettre, afin de recommencer une nouvelle campagne, plus heureuse et plus glorieuse, s'il est possible, pour notre régiment et pour l'empereur.



CHAPITRE III.

Séjour en France. — Réorganisation du 2^{me} régiment suisse. —
Marche à travers la Belgique et l'Allemagne. — Entrée en Rus-
sie. — Combats et bataille de Polotsk. — Comme quoi les croix
d'honneur n'arrivent pas toujours à leur adresse. — Bataille de
la Bérésina. — Mémorables faits d'armes du 2^{me} régiment suisse.
— Retraite depuis la Bérésina. — Déplorable situation. — Re-
tour en Suisse,

— Les débris de notre régiment se rendirent à
Marseille. Mes frères, au nombre de quatre, étaient
tous au service de l'empereur ; l'un d'eux avait
été fait prisonnier en Espagne. Ma mère délaissée

était pour moi un sujet continuel d'inquiétudes et de regrets. Elle était veuve d'un ancien officier, et j'espérais toujours que les traités rendraient sa situation moins précaire, mais il n'en était rien, et ses cinq fils, qui, sur de nombreux champs de bataille, avaient versé leur sang, pour la patrie d'abord et pour la France plus tard, ne pouvaient, pas plus que moi, avec une paie mensuelle de 62 francs, venir au secours de notre excellente et digne mère.

En relisant mes lettres des années 1809 et 1810, je ne puis m'empêcher d'éprouver le sentiment des regrets qui m'accablaient alors, et que tant de mes anciens camarades auront éprouvé avec moi ; c'est que la paie restreinte dont nous jouissions alors nous permettait à peine de suffire à nos plus pressants besoins, et que nos résolutions les plus filiales, mues par le sentiment de la plus sincère reconnaissance, venaient se briser devant des obstacles invincibles.

Cette situation ne m'a jamais empêché d'éprouver le plus sincère attachement pour le gouvernement de cette France auquel je m'étais voué, car voici ce que, de Marseille, j'écrivais à ma mère le 11 novembre 1809, et cela à propos de

la divergence d'opinion qui existait entre plusieurs de mes parents et moi :

« Comme je n'ai que le grade et la paie que veut bien m'accorder l'empereur des Français, je ne dois avoir aucune relation avec ceux qui pourraient me compromettre par leur correspondance outrée. »

C'est ainsi que je m'exprimais il y a 49 ans. Dès lors mes sentiments d'affection n'ont point été modifiés ; mes souffrances et les blessures que je reçus à la Bérésina n'ont rien changé à mon amour pour mon pays et à mon admiration de vieux soldat pour le grand capitaine, l'empereur Napoléon.

Notre régiment tint alternativement garnison à Marseille et à Toulon, pendant plus de deux ans. Je pratiquai la vie militaire, non pas en grand seigneur, mais en simple lieutenant adjudant-major, courant quelquefois les aventures pour tuer le temps. Je ne puis assez me féliciter des bontés dont je fus l'objet de la part de mon colonel, M. Castella.

Puisque j'ai parlé d'aventures, je ne saurais passer sous silence celle qui m'a valu la particulière bienveillance de mon colonel. J'étais à cette

époque éperdument amoureux d'une jeune personne dont je connaissais la famille ; mon amour était partagé ; j'avais tout révélé à ma mère, qui me donna les conseils les plus sensés et les plus maternels ; mais je n'écoutai rien. Lorsqu'enfin la famille de celle que j'aimais se douta des motifs de mes assiduités, je fus congédié très brusquement. Ma colère n'eut plus de bornes, lorsque j'appris, un beau matin, que ma beauté devait se marier, et que, n'ayant aucune dame blanche à mon service, il n'y avait plus pour moi que la résignation. Mes 62 francs par mois ne suffisaient pas pour mes châteaux en Espagne. Dans mon désespoir, je ne vis plus d'autre remède qu'un changement de garnison, et je demandai immédiatement à partir pour Toulon ; car Dieu sait, sans cette sage résolution, les idées qui m'auraient traversé la tête : l'enlèvement, le duel, tout m'aurait été bon pour arriver à mes fins. La garnison de Toulon suffit heureusement pour me calmer.

Je remarque dans ma correspondance de Toulon du 24 octobre 1810, que, ce jour-là, j'avais eu le plaisir de voir deux de mes frères ornés, comme moi, de l'épaulette. Il y avait sept ans que nous ne nous étions pas vus. Ce sont de ces souvenirs

qui ont bien du charme quand on a été séparés, comme nous, sur les champs de bataille de l'Espagne ou du Portugal.

Notre chef de bataillon était M. Vonderweid de Seedorf, de Fribourg, jeune homme de 27 à 28 ans, brave et excellent officier. Il avait en moi la plus grande confiance, et savait apprécier mon service pénible et fatigant d'adjutant-major.

A cette époque, mon frère cadet entra dans une compagnie de voltigeurs de notre bataillon. Ce fut pour moi une véritable joie, car il était fort bien vu du colonel, qui nous invitait très souvent à sa table.

Dès le mois d'avril 1811, nous commençons à pressentir que notre existence de garnison allait cesser, et, pour le régiment tout entier, ce devait être un jour de fête.

Nous avions reçu de la Suisse de nombreuses et excellentes recrues, et notre régiment était prêt à prouver à la France et à l'empereur qu'il saurait faire son devoir. En effet, nous reçûmes, vers le commencement de novembre 1811, l'ordre de départ pour Paris, heureux de courir à de nouveaux dangers pour l'honneur de notre drapeau. Nous traversâmes successivement Aix et Avignon. Le

25 novembre, nous étions à Lyon, où nous devions recevoir quelques officiers suisses, entre autres le jeune de St...., qui avait été particulièrement recommandé par des membres de ma famille, à Berne.

Ce fut le 6 décembre 1811 que nous arrivâmes à Paris. A 6 heures du matin, nous atteignîmes les barrières; nous avons marché une partie de la nuit. Tout nous annonçait le passage de l'empereur, et, en effet, nous le vîmes passer en berline. Il allait à la chasse avec une suite nombreuse. Nous lui rendîmes les honneurs militaires, et les uns et les autres nous n'eûmes qu'à nous féliciter de cette première entrevue. Nous fûmes logés dans la commune de Vaugirard. Le commissaire des guerres et le commandant de Paris nous passèrent en revue et parurent très satisfaits de notre tenue. Le lendemain, c'était le tour de l'empereur. Nous étions assez inquiets de l'impression que nous allions produire, car à peine avions-nous eu le temps de mettre le régiment en état d'être apprécié comme il devait l'être.

A cette époque, passer la revue devant l'empereur n'était pas une petite affaire. Aussi, dès le matin, tous nos hommes, mus par le sentiment du

devoir, étaient aussi propres et aussi brillants que s'ils n'avaient jamais quitté leur garnison, et cependant nous arrivions de la veille, après une marche de nuit.

Un adjudant du général vint nous conduire sur la place du Caroussel. Nous y trouvâmes la garde impériale et deux bataillons de Croates, arrivés, comme nous, de la veille. Je ne crois pas qu'il fût possible de voir quelque chose de plus beau que ce corps d'élite. Il y avait surtout un régiment de la garde hollandaise qui était vraiment magnifique.

Tous les régiments défilèrent les uns après les autres. Lorsque notre tour arriva, l'empereur adressa beaucoup de questions à notre colonel. Il parut très satisfait, et promit plusieurs croix à notre régiment. Lorsque notre première compagnie de grenadiers défila devant lui, il s'écria : « Voilà une belle compagnie. » Le capitaine saisit l'à-propos et répondit : « Sire, elle est aussi bonne que belle ; je vous en répons. » L'empereur lui demanda si elle avait déjà fait campagne. Le capitaine lui répondit : « Je n'ai pas un grenadier qui n'ait fait ses preuves de fidélité et de bravoure. »

D'après tous les rapports, nous sûmes que l'empereur Napoléon avait été content de notre régiment.

Le soir, notre régiment fut généreusement traité par différents corps de la garde impériale, et, dans cette occasion, nos frères d'armes auront pu dire que nos soldats avaient bu comme des Suisses. Nos nouveaux camarades reconduisirent les nôtres dans leur cantonnement, et ils se quittèrent tous dans les meilleurs termes.

Le corps d'officiers avait été invité à dîner chez le maréchal Bessières, où nous fûmes supérieurement traités, et, le lendemain, lundi, nous fûmes encore invités chez le prince de Neuchâtel, qui nous fit une réception amicale et somptueuse. En général, nous avons été on ne peut mieux accueillis par l'empereur, les maréchaux et les généraux français.

Il serait inutile de raconter tout ce qu'avaient de somptueux les ameublements et les services de table. De ma vie je n'ai vu rien qui fût aussi riche et aussi beau : tout était servi en vaisselle d'or et d'argent.

Le 12 décembre, nous quittâmes Vaugirard et prîmes possession de la caserne Nouvelle-France,

faubourg Poissonnière. Je m'y installai pour vivre le plus économiquement possible, et je profitai de quelques jours de calme pour voir tous nos amis de Paris, qui sont assez nombreux.

Le 18 du mois, tous les officiers du régiment furent invités à dîner chez le commandant de Paris, le comte Hullin. Nous aimions assez à nous dédommager de nos privations par ce faste d'un moment, dont il reste au moins toujours quelque chose,..... le souvenir!

Après avoir passé plus d'un mois à Paris, je vis arriver un beau matin notre commandant Vonderweid de Seedorf, très affairé, et je me dis : Il doit y avoir du nouveau. En effet, il m'annonça que nous allions bientôt quitter Paris pour Liège.

Le 12 janvier, l'empereur nous a inspectés de nouveau ; sa figure était rayonnante de satisfaction. Il monte bien à cheval et possède un coup d'œil admirable pour juger le soldat. Son regard scrutateur révèle le génie, et je crois que ce n'est pas pour rien qu'il nous a passés en revue. Nos compatriotes du 4^{me} régiment ont passé la revue avec nous ; mais, sans me flatter, je crois que nous l'emportons pour la tenue et l'instruction. Nos soldats ont été fêtés cette fois, comme la première,

par leurs camarades de la garde, et, bien avant dans la nuit, nous avons vu rentrer à la caserne nos hommes, très satisfaits de l'aménité et de la générosité de leurs nouveaux amis.

Le lendemain, nous avons quitté Paris et sommes arrivés par étapes à Liège, où les bruits les plus contradictoires se répandaient sur le but de notre séjour. Les uns parlent d'une guerre avec la Prusse, d'autres avec la Russie. Ce qui est positif, c'est que nous allons former une brigade de 6000 hommes avec les 3^{me} et 4^{me} régiments suisses. Ce dernier se trouve à Nimègue.

L'existence à Liège est très agréable : nous sommes fort bien vus et fort bien reçus dans la meilleure société. Il est impossible de trouver une population plus hospitalière et plus sympathique pour les Suisses. J'ai rencontré de charmantes Bernoises, entre autres M^{me} F. avec ses trois filles, jolies et bien élevées ; c'est pour moi une maison de compatriotes, où nous parlons souvent de la patrie et des amis absents.

Ici les fêtes se succèdent, les soirées et les bals sont charmants. Quoique étranger, j'ai été nommé commissaire : c'est un honneur auquel je ne m'attendais pas et qui prouve une fois de plus ce qu'est

l'hospitalité de la Belgique. C'est avec un vif regret que j'ai quitté cet excellent et beau pays ; mais il a fallu obéir à l'ordre de départ, et, après avoir traversé la Belgique et la Prusse rhénane, nous nous sommes dirigés sur Magdebourg, en passant par Carlsleben et d'autres villes et bourgades dont les noms m'échappent actuellement.

Nous nous trouvions le 27 mars 1812 à Magdebourg, après avoir traversé un assez triste pays et souffert un froid rigoureux. Je me suis trouvé très fatigué du voyage, et je sens que je n'ai plus mes jeunes jambes des campagnes de Naples et de Portugal. Ici nous avons été inspectés et nous avons passé la revue du général de division Beillard. La revue a été longue ; la distribution de vivres et de munitions de guerre a eu lieu. Nous avons vu arriver le 3^{me} régiment suisse, où j'ai beaucoup d'excellents camarades. J'ai demandé des nouvelles de mon frère, qui est prisonnier des Anglais, et qui est fort regretté au régiment. Ses camarades espèrent qu'il sera bientôt échangé contre des prisonniers anglais. Espérons-le comme eux !

Tous les régiments suisses qui feront la cam-

pagne avec nous arriveront sous peu. J'y retrouverai des amis de l'ancienne 2^{me} brigade.

Magdebourg est l'une des places les plus fortes que je connaisse : elle est défendue d'un côté par l'Elbe et des autres côtés par d'immenses fortifications. Pour la fortifier, il a fallu raser une partie des faubourgs, ce qui dérangeait un peu les habitants, en les forçant d'aller rebâtir de nouvelles maisons à quelques portées de canon de la place. Le passage des troupes est considérable par Magdebourg, aussi les habitants en souffrent-ils beaucoup. Nous repartons demain 28 mars, et nous nous dirigeons sur la Prusse, où nous n'aurons que nos rations, ce qui ne nous plaît qu'à demi. Vivant chez les bourgeois, nous nous trouvons beaucoup plus à l'aise.

Nous espérons passer par Berlin, et sans doute je pourrai savoir alors où nous allons faire la guerre, car jusqu'à présent nous ne savons rien de positif.

L'armée est formidable, et les préparatifs militaires sont immenses. Nous avons dans l'armée jusqu'à des vitriers. Nous ne savons pas trop à quoi ces braves gens doivent servir. Est-ce pour remettre les vitres que nous casserons ? Enfin l'a-

venir nous apprendra bientôt contre qui est déployé cet immense appareil de guerre.

Dans la grande armée qui se met en marche, je suis capitaine adjudant-major au 1^{er} bataillon du 2^{me} régiment suisse, 2^{me} brigade, 3^{me} division du 2^{me} corps de la grande armée d'Allemagne allant à Berlin. Pour le moment je ne sais rien d'autre. Notre général de brigade se nomme Caudras et celui de division Beillard. Le 2^{me} corps est commandé par le maréchal Oudinot, que j'ai déjà connu en Portugal. J'espère qu'avec ces renseignements les lettres de ma chère famille et de la Suisse me parviendront. — J'ai mon frère auprès de moi ; il supporte la fatigue, comme je la supportais à son âge, gaiement et en chantant.

Nous voilà arrivés à Bayou, le 14 avril 1812, après des marches bien fatigantes, après avoir traversé Breslau et Stettin, où nous ne sommes point restés, comme nous l'espérions. Le 1^{er} avril a été pour nous un jour de tribulations ; nos ordonnances se sont égarées, et nous avons dû passer la nuit à bivouaquer, sans savoir au juste où nous nous trouvions.

A Bayou, je suis très bien logé ; je me trouve, avec le colonel et l'état-major du 2^{me} régiment,

dans un vaste château, dont les environs nous offrent le plaisir de la chasse. Ce séjour m'effrayait d'abord, mais, loin de là, j'y trouve le bien-être et le repos dont j'avais besoin ; le temps ayant été horrible, durant les trois dernières semaines d'étapes.

Bayou est un assez triste village, à deux lieues de Brandebourg et à douze de Berlin. Nous n'irons pas dans cette capitale ; nous allons nous diriger du côté de Stettin, et, de là, nous ne savons pas trop où nous irons, car le plus grand secret règne encore sur le but de la campagne.

Nos bataillons sont magnifiques, et, grâce à Dieu, pour l'honneur suisse, nous n'avons point eu de désertion.

Le général de division nous a encore passés en revue ces derniers jours, et il est toujours plus satisfait de notre régiment. — Arrivés au milieu d'avril, il fait ici aussi froid qu'en Suisse dans le mois de décembre.

Je viens de recevoir la réponse du prince de Neuchâtel à ma réclamation de paie arriérée, faite à Paris. Tout m'a été refusé. C'est fort triste : j'ai besoin d'un cheval, et je ne puis en acheter un.

Franchement, nos capitulations ne protègent

pas assez le sang versé pour les aigles de l'empereur.

Malgré ces contrariétés de détail, nous avançons toujours, et, le 20 mai 1812, nous sommes arrivés à Zremblin. La route a été longue et difficile ; nous sommes dans de bons cantonnements ; je me trouve dans le même village que mon frère, dont la santé est toujours excellente.

Le grand inconvénient du pays, c'est que nous ne pouvons nous faire entendre, parce que les paysans parlent le polonais. Enfin nous tâcherons de nous y mettre, comme nous l'avons fait précédemment pour l'italien et pour le portugais.

Depuis Magdebourg, nous avons traversé l'Elbe et, de là, nous avons gagné Oranienbourg, puis Stettin, qui est une forteresse importante. En quittant Stettin, nous avons traversé l'Oder pour nous diriger sur Stargart, Tempelbourg, Neustettin, Conitz, Frédérichsbourg.

L'état-major de notre régiment est à Pelpin. Nous nous trouvons à une lieue des bords de la Vistule, et, arrivés au mois de mai, nous avons encore froid. Le premier corps d'armée a traversé la Vistule avec une partie des nôtres.

Nous sommes parfaitement tranquilles ; les inspections se succèdent, il est vrai, mais nous ne savons pas encore à quelle entreprise nous sommes destinés.

Le 22 mai, le maréchal Oudinot nous a encore passés en revue, à quatre lieues de notre cantonnement, de l'autre côté de la Vistule, dans un endroit appelé Mower. Après quelques heures de manœuvre, dans des montagnes et des collines de sable, le maréchal Oudinot nous a fait former en carré, et, dans une allocution chaleureuse, il nous a témoigné sa satisfaction et son étonnement sur notre excellente tenue. Il a fait donner une ration d'eau-de-vie aux soldats, et, après l'éloge bien mérité de tous nos chefs, nous sommes rentrés dans nos cantonnements. Nos deux brigades étaient composées des régiments suisses et des Croates. Ces derniers sont d'assez paisibles camarades, avec lesquels nous vivons en bonne harmonie. A la revue, nous formions une ligne de neuf bataillons, formant environ 7300 hommes.

Nous venons d'apprendre la grande nouvelle que l'empereur s'est arrêté à Posen et qu'il vient d'arriver à Varsovie. J'espère qu'à présent nous allons savoir ce que l'on veut faire de nous, et

enfin à qui nous allons faire la guerre, car jusqu'à présent le secret est tellement bien gardé, que nous autres officiers n'en savons pas plus que si nous étions au fond de l'Afrique. Nous sommes assez bien dans nos cantonnements et ne sommes plus qu'à dix lieues de Dantzig.

Aussitôt que l'empereur fut arrivé à Varsovie, nous apprîmes qu'il venait de déclarer la guerre à la Russie. Notre régiment fut très satisfait de savoir à quoi s'en tenir. Nous quittâmes nos cantonnements pour nous diriger du côté de Kowno, où nous traversâmes le Niémen sur trois ponts de bateaux, l'un destiné à l'artillerie et les deux autres à l'infanterie et à la cavalerie. A une heure de distance du lieu où nous venions d'effectuer le passage, nos avant-gardes rencontraient déjà l'arrière-garde russe, aussi le passage de notre principal corps d'armée s'effectua-t-il aux cris de vive l'empereur ! Au bout de quelques heures, nous vîmes déjà arriver un certain nombre de prisonniers russes. La campagne de Russie était commencée. Elle s'ouvrait sous les pronostics les plus heureux. Nous eûmes sur toute la route de fréquentes escarmouches, mais de fort peu d'importance, car les Russes ne songeaient point à se

défendre sérieusement en avant de Polotsk. C'est seulement sur les rives de la Dwina que devaient commencer nos premiers combats.

Jusqu'à Druja, nous remontâmes la rive gauche, lorsque l'armée de Wittgenstein fit passer ce fleuve à une division de cavalerie. Notre avant-garde fut surprise; nous perdîmes beaucoup de monde; mais les régiments suisses ne furent point en ligne dans cette première et malheureuse affaire.

En nous dirigeant vers Polotsk, qui devait être le centre de nos opérations, nous eûmes des combats incessants à soutenir contre l'armée de Wittgenstein; c'est ainsi que, du 30 juillet au 1^{er} août, nous perdîmes beaucoup de monde, ainsi que les Russes.

Entre Rowno et Polotsk, nous traversâmes de vastes plaines, couvertes de magnifiques moissons, aussi notre colonel ne dédaigna-t-il pas de faire couper les blés, avec lesquels les moulins à bras nous permettaient d'avoir de la farine et du pain. Les paysans n'avaient point abandonné leurs villages; les officiers empêchaient le pillage, et les fournitures en vivres se faisaient assez régulièrement. La position que nous avons prise à

Polotsk, était à cheval sur les grandes routes de St. Pétersbourg et de Riga. Nous ne nous arrê-
tâmes point dans la ville même, qui était devenue
le centre des opérations du second corps d'armée.
Les régiments suisses furent envoyés à vingt mi-
nutes en avant de Polotsk ; le nôtre était placé
au centre du corps d'armée ; nous avions à notre
droite le premier régiment suisse , les deux au-
tres étaient plus loin, et à notre gauche deux ba-
taillons de Croates, excellents soldats, commandés
en partie par des officiers français. C'étaient les
premiers maraudeurs de l'armée ; mais avec cela
de très bons diables, avec lesquels nous n'eûmes
jamais de difficultés.

Le camp devant Polotsk fut encore augmenté
par la division du général St. Cyr ; mais, le 17
août, les Russes attaquèrent vigoureusement les
corps qui bivouaquaient devant Polotsk. Ce fut
dans cette attaque que le maréchal Oudinot, tou-
jours le premier au feu, fut assez grièvement
blessé au bras. Le 18 août, l'armée française re-
prit ses avantages, et le 1^{er} et le 2^{me} régiments
suisses eurent l'occasion, au moment où la cava-
lerie russe culbutait quelques bataillons français,
de rétablir l'ordre par leur sang-froid et leur in-

trépidité. Un peu surprise de cette résistance imprévue, la cavalerie russe s'arrêta court pour reprendre ses positions. Ce combat, heureux pour nos armes, valut au général St. Cyr le bâton de maréchal. Nos régiments, plus solides que les régiments français, avaient, à cette époque, perdu près de la moitié de leur effectif. De 2000 hommes que nous étions en quittant Paris, il nous restait à peine 1200 hommes en état de combattre.

La viande était abondante, mais, en septembre, le pain était rare, ainsi que les légumes et le sel. Le pays avait été ravagé alternativement par les deux armées, et nous trouvions difficilement des vivres. Nos quatre régiments suisses formaient encore un ensemble respectable, et, quoique nous eussions peu d'occasions de nous voir réunis, notre réputation n'en était pas moins parfaitement établie dans le second corps d'armée.

Nos avant-postes étaient à une demi-heure environ de nos bivouacs; notre 2^{me} régiment était établi sous des baraques, car les bois ne nous manquaient pas.

En juillet et août, les chaleurs sont insupportables dans ces contrées, et les jours étant beaucoup plus longs qu'en Suisse, parce que la situa-

tion est beaucoup plus au nord, nous éprouvions autant de difficulté pour nous y maintenir que nous l'avions fait quelques mois auparavant pour supporter le grand froid.

Notre bivouac étant adossé à une grande forêt, voisine d'une contrée accidentée et coupée par de nombreux canaux, nous étions nuit et jour sur le qui vive, apercevant, quand nous étions de garde, à quelques centaines de pas, les vedettes russes. L'armée de Wittgenstein était beaucoup plus nombreuse que la nôtre, et, chaque semaine, nous avions des escarmouches plus ou moins vives, qui diminuaient notre effectif, déjà sensiblement affaibli.

Le maréchal St. Cyr avait remplacé le maréchal Oudinot, blessé dans le commencement d'octobre. Les troupes françaises se concentraient sur Polotsk, et il était décidé que nous défendrions cette ville, qui se trouve au confluent de la Polotska et de la Dwina. Les bords de la première étaient défendus par de solides fortifications de campagne, et c'était dans leur voisinage que se trouvaient la division suisse et nos voisins les Croates.

La chasse, à Polotsk, était devenue ma distrac-

tion favorite. Souvent mon compatriote, le capitaine Rey, du 1^{er} régiment, m'y accompagnait. A cet éloignement de la patrie suisse, nous aimions à rappeler les souvenirs de nos jeunes années. Allant à l'aventure, dépassant les avant-postes, nous nous exposions quelquefois à être *cosaqués*. Heureusement que les lances de ces maudits Cosaques nous faisaient réfléchir que la liberté vaut mieux que de mauvais lièvres.

Les mois s'étaient écoulés assez promptement pour nous. Des combats partiels et continus avaient habitué nos hommes au feu, et nous nous attendions d'un moment à l'autre à une action décisive. Le bivouac, avec ses privations, nous convenait peu. Il y avait souvent des dissensions, amenées par nos luttes continuelles d'avant-garde. Un jour, étant à la chasse, je m'étais avancé imprudemment du côté des Russes ; un lièvre passe à portée : je lui envoie un coup de fusil. Cet incident mit la grand'garde et une partie de notre régiment sous les armes. Je fus vertement réprimandé pour avoir enfreint la consigne, et, à la suite de cette circonstance, j'eus le malheur d'avoir une altercation très vive avec le capitaine des grenadiers, Muller, qui ne m'avait jamais

semblé à la hauteur de sa position, et dont le courage et le sang-froid étaient à mes yeux assez problématiques. De propos en propos, il fallut en venir à un duel. Le capitaine Muller était un colosse d'une force herculéenne. Une fois sur le terrain, nous dégainâmes, et je m'aperçus, dès les premières passes, qu'il m'était impossible de l'atteindre. L'avantage de sa taille lui permit de me frapper à deux reprises au bras droit; mais, très mal exercé au maniement du sabre, ses coups portaient à plat; de manière que j'en fus quitte pour de faibles contusions, qui engagèrent nos témoins à mettre fin au combat.

Je n'aurais point parlé de ce duel, si cet incident n'avait pas eu une grande portée dans l'existence du capitaine Muller et dans la mienne. J'expliquerai comment.

Le mouvement des Russes était tel que nous nous attendions d'un moment à l'autre à une attaque générale sur toute la ligne.

Le 17 octobre 1812, l'ennemi s'était avancé vers nos positions, et, de tous côtés, le feu avait commencé avec plus ou moins de violence. Les Cosaques se montraient partout. Je me souviens qu'à propos de Cosaques, j'eus un mauvais mo-

ment à passer. Comme capitaine-aide-major, j'avais un cheval à ma disposition. Le 17 octobre, je l'avais laissé près des tambours, lorsque celui qui devait le tenir, le laissa échapper. Aussitôt libre, il courut à fond de train du côté des Russes. Grande fut ma perplexité ! Nous allions livrer bataille, et j'avais besoin de ma monture, aussi je me mis à la piste de mon déserteur. Je l'atteignis, me mis en selle ; mais, à peine avais-je fait cinquante pas, que je vis sortir de derrière les talus et les fossés un certain nombre de Cosaques, qui, la lance au poing, se mirent à me courir sus en poussant des cris formidables. Je voyais le moment où j'allais être atteint. Heureusement que, comme chasseur, je connaissais la contrée. Les circuits et les passages des canaux me furent tellement utiles, qu'au bout de quelques minutes je me trouvais hors de leur portée, fort heureux de rejoindre mon régiment. Plusieurs officiers et soldats, qui m'avaient vu à l'œuvre, vinrent me féliciter, tout en riant de ma mésaventure.

Nous avions passé la plus grande partie de la nuit sous les armes, lorsque, le 18 octobre 1812, au matin, le bruit du canon se fit entendre. Notre régiment fut mis en ordre de bataille, près de la

Polotska. Les Russes s'avançaient de tous les côtés à la fois et nous en vinmes aux mains. Dès le commencement de l'action, je me trouvais au centre, lorsque mon cheval fut atteint d'un boulet de canon en plein poitrail. L'officier qui était derrière moi eut aussi son cheval tué par le même boulet. Je me souviens que ma pauvre monture servit de jalon pour l'alignement, et que je fus un peu contrarié de ce début. Mon service était autrement pénible à pied.

L'affaire fut chaude dès les premières heures de la matinée. Le feu de l'infanterie et de l'artillerie russes portait la mort dans nos rangs. Notre colonel comprit que l'attaque à la baïonnette était le moyen le plus prompt et le plus énergique pour reprendre l'avantage. Il ordonna de battre la charge. J'étais à la tête de l'un de nos bataillons ; nous marchons droit à l'ennemi avec une impétuosité telle que nous reprîmes sur lui tout l'avantage qu'il paraissait avoir eu quelques instants auparavant.

Les Russes ne soutenaient point alors une charge à la baïonnette. Ils avaient l'air surpris et décontenancés de ces combats corps à corps, où l'adresse et la force corporelles jouent le premier

rôle. Refoulés à plusieurs centaines de pas en arrière, nous nous étions mis de nouveau en ordre de bataille, lorsque je m'aperçus que le portedrapeau avait été blessé et chancelait sous le poids de notre aigle. Je m'en emparai, et cherchai mon frère pour la lui remettre, car je le savais homme à faire son devoir; mais quel fut mon étonnement, quand je vis arriver à moi le capitaine Muller, avec lequel j'avais eu ce duel quelques jours auparavant : « Donnez, capitaine, donnez ! me dit-il, je vous prouverai que je ne suis pas ce que vous avez pensé et que je sais faire mon devoir. » Il s'empara alors de l'aigle que je voulais remettre à mon frère, et l'élevant avec transport, il dépassa le régiment d'une cinquantaine de pas, en s'écriant avec force : « En avant, le deuxième ! » Le régiment ne reconnut pas l'ordre de son chef, et le capitaine Muller, avec sa taille athlétique, devint un point de mire pour les Russes. Il tomba pour ne plus se relever. Je sentis ma responsabilité : c'était moi qui lui avais remis l'aigle. Par un acte de courage inutile, elle allait tomber entre les mains des Russes, qui, au feu, reprenaient l'avantage qu'ils perdaient à l'arme blanche. Les balles pleuvaient de tous côtés; je me décidai à

gagner, en rampant, l'endroit où l'infortuné capitaine venait de tomber. Je fus assez heureux pour l'atteindre. J'entendais le sifflement des balles et des boulets, qui se croisaient au-dessus de ma tête ; mais, n'importe, il s'agissait de l'honneur du régiment. Le moment le plus difficile pour moi, fut celui où je dus dégager l'étendard de dessous le cadavre du capitaine. Ce colosse couvrait le drapeau de toute sa pesanteur et je ne pouvais pas me lever pour le soulever. Toujours à genou, je dégageai la hampe de dessous le corps de notre brave et imprudent camarade, et je revins dans la même attitude au milieu des nôtres. Ce fut une satisfaction générale pour tous ceux qui avaient assisté à cet incident, dont le récit m'a pris plus de temps que je n'en mis à exécuter la chose.

De retour au milieu des soldats, j'appelai à moi l'adjudant-sous-officier M***, en lui adressant ces simples paroles, que je n'ai pas oubliées, parce que depuis lors elles m'ont été rappelées plus de trente ans après : « Portez notre aigle au colonel, et dites-lui que le capitaine-adjutant-major vient de la sauver, alors qu'elle était exposée

à tomber entre les mains de l'ennemi. Vous savez !... racontez !... »

En effet, M*** prit le drapeau de mes mains, et je repris le commandement du bataillon qui m'était confié dans ce moment. La perte de nos officiers était considérable ; le colonel avait été gravement atteint et était hors de combat. Le terrain était jonché de nos morts et de nos blessés.

Malgré les pertes douloureuses que nous venions d'éprouver, j'ordonnai une dernière charge à la baïonnette ; elle eut le même succès que les autres ; mais les Russes n'attendaient jamais longtemps : ils faisaient volte-face et recommençaient un feu nourri, que leur nombre rendait toujours plus redoutable. Après une lutte désespérée, que le 1^{er} régiment suisse soutint avec nous sur la droite, nous reçûmes l'ordre de nous retirer et de rentrer à Polotsk.

La situation de cette ville ressemble un peu à celle de Lausanne. Dominée par un bois, comme celui de Sauvabelin, et construite en amphithéâtre, depuis les bords de la Dwina, c'était là que se trouvaient tous nos hôpitaux, tous nos approvisionnements, notre artillerie et les arsenaux du corps d'armée.

champ de bataille, témoignaient assez des pertes cruelles que nous venions de subir.

Polotsk fut brûlée. Nous eûmes le temps d'emporter nos munitions, des vivres en abondance, et surtout d'emmener un parc de bœufs magnifiques. Le général russe traversa la Dwina et escarmoucha continuellement avec notre arrière-garde. Il nous restait près de 16,000 hommes, qui ne suffisaient que difficilement pour tenir tête aux corps de Steingel et de Wittgenstein. Il est vrai que les Russes avaient aussi perdu beaucoup de monde à la bataille de Polotsk, et que notre artillerie et nos baïonnettes avaient sensiblement éclairci leurs rangs. Leur entrée dans Polotsk, au moment de l'incendie, leur avait fait perdre une partie de leurs meilleures troupes, de manière que notre retraite s'opérait en bon ordre.

Le général Merle mit à l'ordre du jour notre conduite devant Polotsk, et nous accusa seulement d'avoir eu un peu trop de bravoure et d'entrain.

L'historien Thiers parle de nous en termes moins flatteurs, et il nous accuse (ce sont ses propres paroles) *d'avoir péché par trop d'ardeur*. *Péché par trop d'ardeur* ! le mot est joli, M. Thiers !

Les Russes, pendant tout le temps que nous fûmes aux avant-postes devant Polotsk, usèrent de toutes sortes de ruses pour enlever nos compagnies ou nos bataillons. C'est ainsi que, le jour de la bataille du 18, ils firent avancer un très beau régiment de cavalerie, imitant les fanfares françaises, lequel pénétra, sans coup férir, au milieu des derniers bataillons de notre brigade, enlevant des compagnies de Croates, qui n'avaient pas encore compris cette nouvelle manière de faire la guerre. Quand ce régiment s'approcha de nous, il portait le costume des lanciers bavarois.

Plusieurs de nos officiers ne se doutaient de rien, lorsque je reconnus le piège qui nous était tendu. Je m'écriai, en m'adressant à notre lieutenant-colonel : « Ce sont des Russes. » Nous nous apprêtâmes à les recevoir ; mais ils n'attendirent pas notre dernière démonstration, et ils tournèrent bride.

La bataille de Polotsk coûta cher à notre régiment. Après avoir quitté cette ville, je fis l'appel le lendemain. Un vide effrayant s'était fait dans nos rangs : trente-sept officiers n'y répondirent pas ; ils étaient tous blessés ou tués. Environ six cents sous-officiers et soldats, restés sur le

champ de bataille, témoignaient assez des pertes cruelles que nous venions de subir.

Polotsk fut brûlée. Nous eûmes le temps d'emporter nos munitions, des vivres en abondance, et surtout d'emmener un parc de bœufs magnifiques. Le général russe traversa la Dwina et escarmoucha continuellement avec notre arrière-garde. Il nous restait près de 16,000 hommes, qui ne suffisaient que difficilement pour tenir tête aux corps de Steingel et de Wittgenstein. Il est vrai que les Russes avaient aussi perdu beaucoup de monde à la bataille de Polotsk, et que notre artillerie et nos baïonnettes avaient sensiblement éclairci leurs rangs. Leur entrée dans Polotsk, au moment de l'incendie, leur avait fait perdre une partie de leurs meilleures troupes, de manière que notre retraite s'opérait en bon ordre.

Le général Merle mit à l'ordre du jour notre conduite devant Polotsk, et nous accusa seulement d'avoir eu un peu trop de bravoure et d'entrain.

L'historien Thiers parle de nous en termes moins flatteurs, et il nous accuse (ce sont ses propres paroles) *d'avoir péché par trop d'ardeur*. *Péché par trop d'ardeur!* le mot est joli, M. Thiers!

Vous oubliez donc qu'il fallait empêcher que les débris de la grande armée ne trouvassent un tombeau dans la Bérésina ; vous oubliez donc que, à part le régiment de cuirassiers français du colonel Doumerc, les Suisses étaient presque seuls pour tenir tête à l'armée russe. Dans toute la campagne de Russie, c'est le seul souvenir qui lui échappe, et sa plume semble craindre de faire l'éloge des braves qui sont morts sur les champs de bataille de la Russie pour l'honneur du drapeau français. Si ce n'est pas de l'ingratitude, c'est tout au moins un oubli que nous ne saurions nous expliquer. Pour un historien, oublier les services d'anciens alliés, qui, depuis le règne de François I^{er}, ne cessèrent de montrer leur fidélité à la France, et qui, dans les temps modernes, depuis Lisbonne à la Bérésina, prouvèrent qu'ils savaient vaincre et mourir ; les envisager comme les soldats d'un peuple soumis ; ne pas trouver une phrase, une parole de noble sympathie pour les plus anciens alliés de son pays, ce n'est pas écrire l'histoire d'une grande et douloureuse époque, c'est en proscrire des pages héroïques !

Mais n'interrompons pas notre sujet, nous aurons encore l'occasion d'y revenir. Le maréchal

St. Cyr avait été blessé à Polotsk, et le maréchal Oudinot, à peine rétabli d'une blessure qu'il avait reçue dès le commencement de notre séjour dans cette ville, reprit le commandement du deuxième corps d'armée.

Vers la fin d'octobre, nous nous dirigeons lentement du côté de la Bérésina, souvent obligés de répondre aux attaques réitérées des Russes de Wittgenstein. Nous traversâmes le large canal qui communique de la Bérésina à la Dwina. Arrivés à trois journées de marche de Borisow, nous avons encore devant nous le corps de l'amiral Tchitchakoff, de sorte que notre avant-garde et notre arrière-garde étaient continuellement aux mains avec les Russes.

A plusieurs reprises, notre tour arriva, et, selon notre habitude, nous attaquions à l'arme blanche. Mais le régiment qui produisait le meilleur effet pendant cette difficile retraite était un magnifique corps de cuirassiers; je regrette d'en avoir oublié le numéro. C'était, je crois, le quatorzième. Il était impossible de combattre avec plus d'intrépidité et d'ensemble. Les charges de ce régiment étaient admirables, et chaque fois qu'il se présentait à l'arrière-garde ou à l'avant-

garde, il déblayait le terrain pour quelques heures.

Enfin nous arrivâmes en vue de Borisow, où nous nous attendions à retrouver l'ennemi en force. Le pont de cette ville, sur la Bérésina, avait été brûlé, mais nous apercevions facilement les vedettes russes sur la rive droite. Nous établîmes notre bivouac près de la Bérésina ; mais ces bivouacs, se trouvant forcément en contact avec la grande armée, nous étaient trop pénibles.

Il était douloureux pour nous, en effet, de voir les débris de cette puissante armée, revenant de Moscou abîmée, et, pour ainsi dire, anéantie par les batailles, les privations et le froid. Je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qu'elle était en quittant la France, lorsqu'elle traversait la Prusse, en laissant la Pologne, pleine d'énergie et d'espérance. Nous avons souffert, sans doute, mais nous étions arrivés sur les bords de la Bérésina encore pleins d'ardeur et toujours prêts à combattre ; et, tandis que nous étions encore parfaitement organisés, les débris de tous les régiments de la grande armée entouraient notre camp, pressés par la faim, décimés par le froid et les maladies ; demandant quelque soulagement à leurs

douleurs, et ne trouvant auprès de nous que quelques aliments pour les empêcher de mourir de faim. Dès ce jour, nous commençâmes à comprendre dans quel abîme de misère nous pouvions nous trouver. Jusqu'alors nous n'avions manqué de rien. Nous avions des vêtements chauds et en bon état; nos chaussures étaient neuves. Notre division avait trouvé un convoi considérable de vêtements, à destination d'un corps polonais qui n'était plus là. Pour ce qui me concernait particulièrement, j'étais à une journée de Polotsk, lorsque mon chien découvrit, près d'un vieux château, une vaste cachette, remplie de bons vêtements de laine, de vivres et de liqueurs de toute espèce. Mon chien d'arrêt était un précieux animal. Je me souviens, et il y a longtemps de cela, qu'il s'arrêta court devant un monceau de branches coupées; j'avais beau l'appeler, il ne voulait pas en démordre; enfin au mot : cherche ! il se mit à gratter la terre. Mon domestique m'accompagnait, et, en creusant un peu, nous découvrimus des caisses d'excellents vêtements d'hiver, des provisions de bouche, et tout cela à quelque distance du bivouac. Nous refermâmes la cachette, car, dans ce moment, nous ne savions pas trop

à quoi toutes ces richesses pourraient nous servir.

L'empereur était dans le voisinage, et cherchait à dégager les débris de la grande armée. Elle avait quitté Smolensk, poursuivie par les Russes et les Cosaques de Platoff, et elle se dirigeait à marches forcées sur la Bérésina. Le pont de Borisow étant brûlé et ne pouvant être rétabli, Napoléon ayant ordonné de détruire les équipages de ponts, nous reçûmes l'ordre de rétrograder et de marcher sur Studianska. Le maréchal Oudinot nous commandait toujours. Deux ponts étaient presque achevés sur la Bérésina. Les pontonniers, sous les ordres du général Eblé, avaient fait là un travail au-dessus de tout éloge, malgré les glaçons qui encombraient la rivière. L'un des ponts devait servir à l'infanterie, l'autre à l'artillerie et à la cavalerie. Le jour où nous allions traverser sur la rive droite, l'empereur vint à nous, et s'adressant vivement à notre colonel : « De quelle force est votre régiment, demanda-t-il ? » Le colonel, surpris par une demande si brusque, ne répondit pas sur le champ. Je vis dans le geste de l'empereur l'impatience, et dans son regard l'irritation. Se tournant rapidement vers moi, qui n'étais qu'à quelques pas du colonel, il m'adressa la même

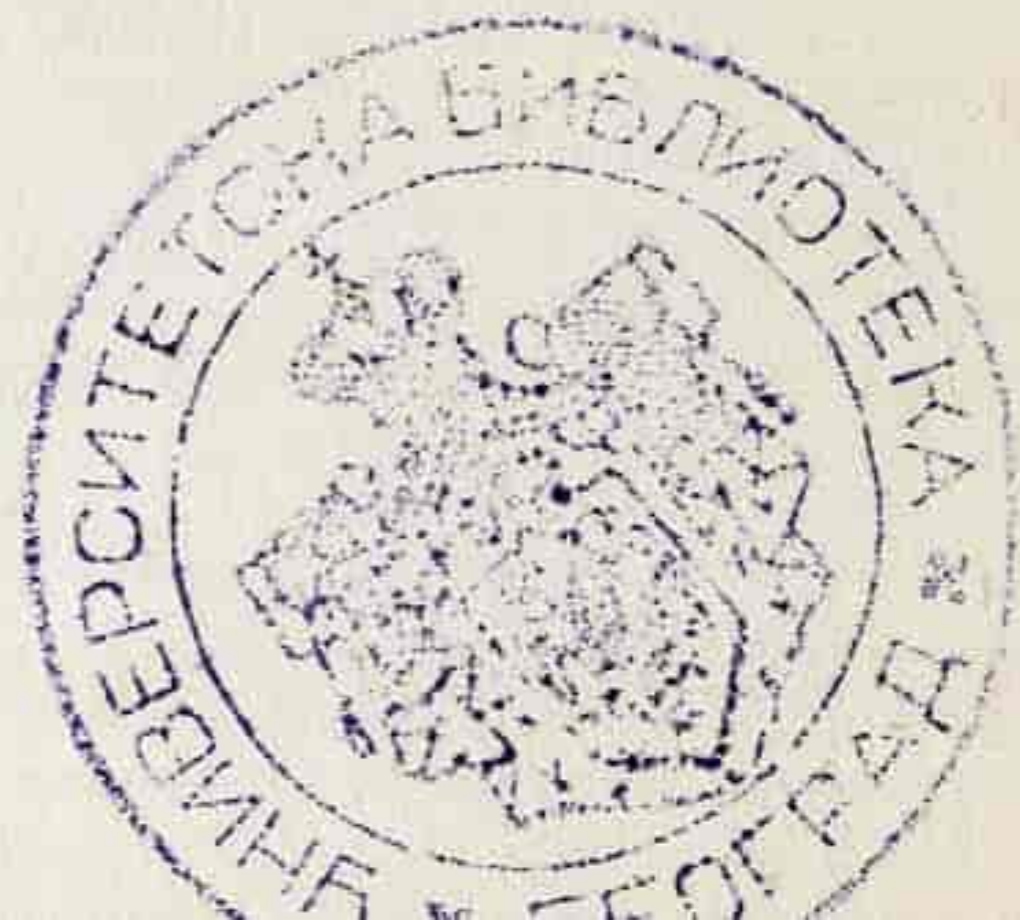
question. Je répondis sans préambule : « Sire, tant de soldats, tant d'officiers. » Il ne répondit pas et passa outre. Napoléon n'était plus le grand empereur que j'avais vu aux Tuileries ; il avait l'air fatigué et inquiet. Il me semble encore le voir avec sa fameuse redingote grise. Il nous quitta au galop, parcourut tout le deuxième corps d'Oudinot. Je le suivais des yeux, quand je le vis s'arrêter devant le premier régiment suisse, qui se trouvait dans notre brigade. Mon ami, le capitaine Rey, fut à même de le contempler tout à son aise : comme moi, il fut frappé de l'inquiétude de son regard. En descendant de cheval, il s'était appuyé contre des poutres et des planches, qui devaient servir à la construction du pont. Il baissait la tête, pour la relever ensuite d'un air de préoccupation et d'impatience ; et, s'adressant au général du génie Eblé :

« C'est bien long, général ! c'est bien long ! »
« Sire, vous le voyez, mes hommes sont dans l'eau jusqu'au cou, les glaçons interrompent leur travail ; je n'ai point de vivres et d'eau de vie pour les réchauffer. » — « Assez ! assez ! »
répondit l'empereur ; puis il se mit de nouveau à regarder la terre. Peu de moments après, il re-

commença ses plaintes, et paraissait avoir oublié les observations du général. De temps à autre, il prenait sa longue-vue. Connaissant les mouvements de l'armée russe, qui arrivait à marches forcées des bords du Dnieper, il craignait d'être coupé et à la merci de l'ennemi, qui voulait nous envelopper de trois côtés à la fois, avant que les ponts fussent achevés. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que ce moment fut un des plus cruels de sa vie. Sa figure ne trahissait cependant pas d'émotion ; on n'y reconnaissait que de l'impatience.

Nous passâmes sur la droite de la Bérésina. Le pont me parut peu solide. Nous le traversâmes avec le vaillant régiment de cuirassiers, colonel Doumerc, et les Suisses des trois autres régiments, en tout environ huit mille hommes d'élite. C'était le 27 novembre au soir. En débouchant sur la rive droite, nous rencontrâmes quelques voltigeurs d'avant-garde russe, qui furent délogés dans la soirée. Nous nous installâmes, pour passer la nuit du 27 au 28, dans un bois, à portée de canon du pont que nous venions de traverser.

Pour plusieurs de mes concitoyens qui ne connaissent pas l'*agrément* d'un bivouac, il sera peut-



être intéressant de leur en faire connaître certains détails. Lorsque l'ennemi est éloigné, un bivouac se supporte assez gaiement : la troupe allume de grands feux, prépare son ordinaire, et la nuit se passe sans trop de souffrances. Mais, quand l'ennemi est proche, il est expressément défendu d'attirer son attention. La forêt que nous occupions était de haute futaie, les arbres assez épais, la terre et les sapins couverts de neige ; comme nous n'avions presque rien mangé pendant la journée, le bivouac était fort peu récréatif, surtout à cause du voisinage des Russes. La nuit venue, chaque soldat prit son sac en guise d'oreiller, et la neige pour matelas, avec son fusil sous la main. Un vent glacial soufflait avec force ; nos hommes se rapprochaient les uns des autres, pour se réchauffer mutuellement. Les sapins les plus gros avaient retenu la neige, et, sous cette espèce d'ombrage, nous souffrions moins. Nos vedettes étaient à leur poste, et les officiers, la plupart appuyés contre un arbre, redoutant une surprise, ne fermèrent pas l'œil de la nuit. Nos réflexions étaient loin d'être couleur de rose ; la faim et la soif nous talonnaient, et nous sentions que, le jour venu, nous aurions de rudes combats à soutenir ; mais

ce n'était pas là ce qui nous inquiétait ; au contraire, nos hommes n'attendaient que le moment et l'heure d'en venir aux mains.

La nuit se passa assez tristement, avec un froid intense ; et, à peine l'aube commençait-elle à paraître, que nous aperçûmes, à travers les clairières de la forêt, de nombreuses colonnes russes, qui, dès la veille, avaient, sans doute, reçu l'ordre de nous attaquer et de nous rejeter dans la Bérésina.

Nous ne les fîmes pas attendre longtemps, et la journée du 28 novembre sera à jamais mémorable pour la gloire des Suisses. Notre commandant Vonderweid, de Seedorf, après une première charge fort heureuse, continuait l'attaque avec vigueur, lorsque j'ordonnai à mon adjudant, le sous-officier Barbey, d'aller chercher des cartouches. Il m'obéissait, lorsqu'il fut frappé d'un coup mortel. Je donnai le même ordre à un nommé Scherzenecker, qui reçut aussi un coup de feu au bras droit. J'allais envoyer un troisième officier, lorsque je m'aperçus que les Russes, protégés par leurs nombreux tirailleurs, s'avançaient toujours plus.

Notre régiment comptait à peine 800 hommes, mais bien équipés et comprenant l'importance de

la position qui nous avait été confiée. Nous entendions un bruit formidable d'artillerie et des hourras ; c'était l'armée russe, qui, connaissant le passage de notre corps d'armée, s'avavançait toujours plus nombreuse, pour nous le disputer.

Dans la position où nous nous trouvions, sur la lisière d'une forêt, à une portée de canon du pont, notre vue ne s'étendait pas fort loin. Le premier et le quatrième régiments suisses devaient être sur notre droite, presque en face du pont. Il nous était difficile, du reste, d'apprécier l'ensemble des mouvements de l'armée. Dans des moment pareils, chacun sent l'importance d'être à son poste ; et, comme il s'agissait d'empêcher les Russes de s'approcher, il fallait une défense héroïque, rien de plus, rien de moins !

Le 28, nous ne restâmes pas un instant dans l'inaction. Des nuées de Russes dirigeaient un feu tellement nourri sur notre régiment, que nous avions perdu, après une heure de combat, passablement de terrain. J'étais devenu le bras droit du colonel, qui ne pouvait suffire à tout ; aussi, quand je vis que notre régiment cédaient lentement du terrain par la fusillade, je fis ce que j'avais fait à Polotsk, d'après l'ordre qui m'était donné ; je

fis battre la charge et attaquer les Russes à la baïonnette.

Cette seconde attaque fit rebrousser les Russes de plusieurs centaines de pas. Nous les forçâmes d'abandonner la forêt et de repasser la grande route ; mais, comme ils étaient beaucoup plus nombreux que nous, ils recommençaient la fusillade. Nous échangeions bien quelques coups de feu, mais, au bout de vingt minutes, ils reprenaient leurs premiers avantages, et cherchaient à nous jeter dans la Bérésina. Alors je faisais de nouveau battre la charge, et nos baïonnettes les repoussaient bien en arrière. Sept fois de suite nous les attaquâmes avec la même vigueur, et sept fois nous couvrîmes le terrain de leurs morts et de leurs blessés. Malgré ces avantages partiels, j'étais vivement inquiet sur le sort de notre drapeau : à deux reprises, les officiers qui le portaient avaient été mis hors de combat ; je le remis alors à un officier, pour qu'il fût à l'abri au quartier général.

Bien que nos hommes fussent exténués de fatigue, qu'ils n'eussent rien mangé de toute la journée, pas un d'eux ne proférait une plainte,

et ils attaquaient à la baïonnette toujours avec la même vigueur.

Je me souviens que ces combats étaient tellement corps à corps, qu'un soldat russe, croisant la baïonnette sur ma poitrine, je parai l'attaque et ripostai par un coup de sabre ; mais, avant d'arriver à la Bérésina, la pointe de mon sabre s'était brisée ; je fus alors obligé de m'approcher davantage pour sabrer mon adversaire et le terrasser.

Nous allions tenter une huitième attaque, les Russes revenant toujours plus nombreux, lorsque j'eus le malheur d'être blessé au bras. Je continuai à combattre, malgré la douleur que j'éprouvais, lorsque les Russes se rapprochant encore, je fus atteint d'une seconde balle, qui me brisa la jambe au-dessous du genou.

Je n'avais plus de cheval, il avait été tué à Polotsk ! Le colonel Vonderweid, me voyant hors de combat, s'approcha de moi, et, mettant ses mains sur ses yeux, en signe de désespoir, je crois le voir encore : « Mon brave Bégos, s'écria-t-il, prenez mon cheval ! » Je n'oublierai jamais cette preuve de dévouement et d'affection de mon digne colonel, car Dieu sait ce qui l'attendait plus tard.

Notre régiment ne fut pas le seul qui combattit

avec valeur. Le premier régiment suisse, qui se trouvait à peu de distance, montrait la même intrépidité. Mon excellent et digne ami le capitaine Rey, se voyant aussi pressé par les Russes, fit battre la charge pour l'attaque à la baïonnette ; tous ses tambours furent mis hors de combat ; alors, prenant la caisse de l'un d'eux, il battit seul la charge à coups redoublés. Noble exemple de courage que j'aime à retracer dans ces lignes !

Une fois blessé, accompagné de mon fidèle domestique Dupuis, perdant mon sang par ma dernière blessure, il me restait encore de mauvais moments à passer avant d'être à l'abri des projectiles de l'ennemi. En quittant le bois, je jetai un dernier regard sur mes vaillants camarades. Plusieurs d'entre eux étaient Vaudois comme moi. J'en avais vu tomber un si grand nombre sous les balles russes, que je me disais en moi-même : Les reverrai-je encore !

J'atteignis sans encombre la grande route ; mais, arrivé là, je crus que ma dernière heure était venue. La route était labourée de boulets russes ; il en pleuvait de tous côtés, et je les voyais rouler dans toutes les directions. Mon brave domestique Dupuis me suivait toujours, tenant la bride de

mon cheval et répétant sans cesse : « Mais aussi, capitaine, vous êtes toujours le même enragé. »

La canonnade ne cessait pas. Dans le bois, d'énormes arbres tombaient avec fracas. Joignez à cela les cris des blessés, la terreur des valides, qui voyaient les boulets frapper leurs voisins, et qui étaient eux-mêmes mortellement atteints au moment où ils croyaient avoir échappé au danger du passage. Il faut avoir vu cet horrible spectacle pour s'en faire une idée !

J'arrivai ainsi à l'ambulance, où je fus pansé par notre chirurgien en chef David, qui, après m'avoir rassuré, me dit en riant : « Tiens, voilà qui est fait, tu pourras encore planter tes choux ! » Sa prédiction s'est accomplie.

Cela fait, je remontai à cheval, accompagné de mon brave Dupuis. Muni de quelques vivres, je pus arriver le même soir au quartier impérial, qui se trouvait à Minski, éloigné de trois lieues et demie de l'endroit où j'avais été blessé. Je cherchai vainement à me loger dans les écuries de l'empereur, je n'y trouvai aucune place. Je désirais parler au capitaine de l'état-major de notre maréchal, mais je ne pus le découvrir.

A force de recherches, je trouvai une misérable

grange, occupée par des soldats de toutes les nations et de tous les régiments possibles, entre autres par quelques Suisses, qui se serrèrent pour me laisser approcher du feu.

Dans ce désastre, mes compatriotes et les soldats de la garde ont toujours été prévenants pour les officiers. Il n'en était pas de même des autres troupes.

Comme je n'avais pas mangé de toute la journée, et que j'avais un peu de farine et ma marmite de campagne, mon domestique se mit en mesure de me préparer une bouillie à sa façon ; j'avais faim, je la trouvai excellente ; mais mes blessures me faisaient souffrir, et le froid était tellement intense que je ne savais comment m'en garantir. A la fin le sommeil me gagna, et je me réveillai seulement à la pointe du jour, pour me remettre en route.

Vers midi, je commençai de nouveau à avoir quelque appétit. Caché derrière un petit bois, mon soldat me prépara ma soupe frugale. A peine avais-je fini, que je cherchai à regagner la grande route ; mais elle était tellement encombrée qu'il me fut impossible d'avancer. Je fus obligé de bivouaquer avec les malheureux qui m'entouraient.

Ce ne fut que le lendemain, au jour, qu'il me fut possible de me remettre en route. Cette nuit fut assez cruelle par les souffrances que j'éprouvais : la faim, mes blessures et le froid, tout s'en mêlait pour rendre mon voyage lamentable. A peine avais-je fait une centaine de pas, que mon cheval manqua des quatre pieds et tomba sur ma jambe blessée, ce qui ne laissa pas que de m'occasionner une forte douleur. Après m'être remis à cheval avec beaucoup de peine, je continuai ma route, pendant deux heures ; mais il faisait si froid que, voyant un grand feu entouré de cuirassiers, je m'en approchai, et ils voulurent bien me faire une petite place. Ces braves, qui étaient de la vieille garde, me donnèrent un peu de thé. Je me reposai près d'une heure auprès d'eux. Je me remis en route, et, à midi, j'entrai dans un village, où, pénétrant dans une grange, je fis demander s'il ne serait pas possible de me découvrir un traîneau, car je souffrais horriblement d'être à cheval avec la blessure profonde que j'avais à la jambe.

Pendant ces recherches, j'étais à manger ma soupe, lorsque je vis entrer dans la grange notre infortuné colonel Vonderweid, de Seedorf, qui avait été blessé quelques instants après moi. Il

était suivi du capitaine Hopf et de l'adjutant-major Tschudy. Ces deux derniers avaient aussi des coups de feu dans les jambes. Ils étaient aussi à cheval comme moi. On leur avait procuré des traîneaux, et les pauvres officiers suisses partirent ensemble, en caravane, heureux de se revoir encore avant de mourir !

Notre lugubre convoi était accompagné des lieutenants Feer et Monney, et de tous nos fidèles soldats. Le soir, nous arrivâmes à Nassibow, où nous passâmes une nuit passable dans une grange ; mais là nous nous aperçûmes que l'état de notre brave colonel empirait ; il avait l'air ferme et résigné, et souffrait sans proférer une plainte. Sa blessure était grave, mais son exaspération l'était encore davantage. Il paraît qu'il existait chez certains officiers de l'armée française un mauvais vouloir instinctif contre les Suisses, et notre digne et courageux colonel avait à se plaindre de l'ingratitude de plusieurs officiers haut placés. Non pas pour lui, disait-il, mais pour ses compatriotes, qui n'avaient que la mort et l'oubli en partage ! Aussi était-ce avec le désespoir dans l'âme qu'il racontait cette lutte inégale, où les Suisses du deuxième régiment combattaient un contre vingt.

Cette situation d'esprit, avec le coup de feu qui lui avait traversé l'estomac, ne laissait plus aucun doute sur l'issue fatale que nous redoutions. Nous perdions en lui le soldat le plus valeureux et le plus humain des chefs. Je souhaite que la famille Vonderweid, à Fribourg, connaisse un jour l'affection et l'admiration qu'il inspirait à tous ceux qui l'ont connu. Ne pouvant prendre aucune espèce d'aliment, il s'affaiblissait d'heure en heure.

Le matin, il voulut partir avec nous, après avoir essayé de manger notre modeste soupe. Mais, chemin faisant, nous fûmes convaincus que notre excellent chef allait expirer. Nous le prîmes dans nos bras, nous l'appelâmes, tout fut inutile ! Au premier gîte, nous trouvâmes une grange. Près de là, sous un arbre, nous lui rendîmes les derniers devoirs ! Ce fut, pour moi, un bien triste et douloureux moment ; car je n'oublierai jamais ce que notre digne chef avait fait pour moi, lorsque je fus blessé à la Bérésina.

Le jour suivant, nous arrivâmes à Vilna : c'est là que nous perdîmes encore notre compagnon d'infortune Hopf. Il fallait être de fer pour résister au froid excessif qu'il faisait alors. Nous n'avions,

du reste, que de la mauvaise soupe pour nous soutenir, lorsque nous aurions eu besoin de repos, de vivres et de chaleur pour nous refaire un peu.

A Vilna, nous fûmes logés chez un pâtissier suisse des Grisons, où nous nous trouvâmes avec plusieurs compatriotes malheureux ou blessés comme nous. Nous comptions y rester jusqu'au lendemain, lorsque, pendant la nuit, on nous fit prévenir que nous pourrions être cosaqués. Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois, et repartîmes tout de suite, Tschudy, Feer, Money et moi.

Après une heure et demie de marche, nous nous trouvâmes au pied d'une montagne, dans un chemin assez étroit, bordé d'un côté par des sapins et de l'autre par des pierres énormes. Le terrain, outre cela, était fort inégal, et, pour terminer ce triste tableau, la route était encombrée d'artillerie, de cavalerie et de fantassins désarmés. Ajoutez encore les voitures et les équipages des généraux, de misérables charrettes et des traîneaux chargés d'officiers blessés; vous aurez ainsi le plus triste spectacle qu'il fût possible de voir.

Pour avancer, force fut aux plus intrépides de faire brûler les chariots qui encombraient la

route ; c'est ainsi que nous arrivâmes , avec une peine infinie, au haut de cet affreux coupe-gorge. A peine y étions-nous parvenus, que nous entendîmes des cris effroyables, le hurrah des Cosaques, en un mot ! Nous les vîmes devancer de quelques minutes l'artillerie russe, après avoir écharpé nos braves camarades. Puis nous entendîmes l'artillerie tonner à travers cette immense cohue d'hommes et de chevaux. Il est impossible de se faire une idée de cette scène de carnage et de destruction.

Que de braves sans défense ont été immolés dans cette épouvantable boucherie, et quand je pense que j'ai échappé de quelques minutes avec mes excellents camarades, je ne puis m'empêcher de croire que la divine Providence veillait sur nous.

Nous marchâmes encore quelque temps, et nous nous arrêtâmes dans un bivouac, où nous préparâmes de nouveau notre soupe, puis nous allâmes coucher à six lieues de là, où j'eus l'inexprimable bonheur de retrouver mon frère, que je n'avais plus revu depuis l'affaire de la Bérésina.

Le lendemain, lorsque nous voulûmes nous

mettre en route, nous découvrîmes, à notre grande surprise, que nos traîneaux, laissés devant la grange, nous avaient été volés. Ne sachant que devenir, je priai mon frère de faire les recherches les plus actives pour nous en découvrir un. A force de démarches, il trouva un domestique bavarois, qui en avait un à sa disposition chargé de porte-manteaux. Je lui promis une somme assez ronde. Mon frère se mit avec moi dans le traîneau, et nous allions partir, quand je vis mon pauvre soldat Dupuis se traîner auprès de moi et me dire. : « Je ne vous accompagnerai pas, capitaine ; je ne puis aller plus loin, j'ai les mains et les pieds gelés ; il n'y a plus rien à faire qu'à mourir ! » Et, en même temps, il secouait ses pauvres mains gelées, qui résonnaient comme des morceaux de bois que l'on aurait frappés les uns contre les autres.

Je suis encore profondément ému en pensant à ce fidèle soldat, mort si cruellement à la fleur de l'âge.

Notre conducteur avait hâte d'avancer, car nous avions toujours les Cosaques à nos trousses. Nous devions être menés jusqu'à Kowno, lorsque notre conducteur, gêné dans cette route encombrée, me

versa dans un fossé, d'où ni mon frère ni le conducteur ne purent me retirer. Ce ne fut qu'après une heure d'efforts et de prières inutiles adressées aux passants, qu'un grenadier de la garde impériale se décida à me tirer de ce mauvais pas, et encore ne le fit-il qu'après avoir reçu cinq francs pour sa peine et m'avoir fait entendre que, sans son bon cœur, j'aurais bien pu rester longtemps encore dans mon fossé ! Il avait raison.

Enfin, lorsque je fus remis sur la grand'route, je sentis que mes pieds et mes mains commençaient à geler. Je remis alors ce que je possédais à mon frère ; le tout montait à quarante francs ; puis je l'envoyai, vers les 9 heures du matin, dans un village, pour me chercher de l'eau dans une gourde : la fièvre me donnait une soif dévorante. Il prit alors les devants, car la route était de nouveau tellement encombrée, qu'avec le traîneau mon guide ne pouvait plus avancer. Pour parer à cet encombrement, il se décida à descendre sur le Niémen, qui était gelé. Nous y étions depuis quelques instants seulement, lorsque notre traîneau s'engagea dans un autre traîneau, aussi pris par les glaces. Mon conducteur, malgré ma défense, me mit tout simplement sur le traîneau aban-

donné, me donna ma pelisse et mon porte-manteau, et m'abandonna seul, sans secours, sur le fleuve gelé, où j'étais menacé à chaque instant de périr de froid ou d'être englouti. Ma position était affreuse : mon misérable conducteur n'écoutait rien et s'éloignait. J'avais beau appeler les passants à mon secours, tous étaient sourds à mes cris de détresse. Mon frère, qui croyait que je l'avais devancé, avait pris les devants sur la grande route, et c'est vainement qu'il m'attendait. Je restai dans cette cruelle position pendant fort longtemps. Je n'avais pas un sol, et, par conséquent, aucun moyen de me tirer de cette situation désespérée. Les officiers et les soldats, qui passaient avec des chevaux, avaient bien d'autres choses à faire qu'à m'écouter : la misère et l'égoïsme fermaient tous les cœurs. Je voyais avec angoisse la nuit approcher, ma soif était toujours plus ardente, ma main droite se gelait, ainsi que mon pied gauche ; jamais détresse plus horrible que la mienne. Enfin, après plus de deux heures de cris et de supplications, la Providence permit encore qu'un passant eût pitié de moi. C'était un lancier polonais, qui était à cheval ; il descendit sur les bords du fleuve et me fit promettre de lui donner une bonne ré-

compense. Alors il me souleva de mon traîneau et me plaça, tant bien que mal, sur sa monture. Lorsque nous eûmes marché quelque temps sur cette route encombrée, je rencontrai, par bonheur, le brave sergent des voltigeurs de notre régiment Strasser, que je priai en grâce de m'accompagner jusqu'à Kowno, ce à quoi il se décida de la manière la plus dévouée. La route que j'avais à faire était bien pénible. Le cheval que je montais était mal ferré et s'abattait à chaque instant sur la glace, et, par malheur, toujours sur ma jambe blessée, ce qui m'occasionnait des douleurs inouïes. Enfin, avec l'aide de Dieu et le secours de mon brave sergent, j'arrivai à Kowno, je fis chercher mon frère et les camarades blessés que j'avais laissés en route ; mais il me fut impossible de les découvrir. Ma contrariété fut très grande, à cette triste nouvelle. J'étais logé chez un Juif, avec une dizaine d'autres officiers blessés comme moi. Dans le nombre se trouvait un commandant, qui me fit donner quelque chose à manger, et m'engagea à faire panser mes blessures sur un mauvais sofa, qui se trouvait dans la chambre ; c'est ce que je fis moi-même, n'ayant personne qui fût à même de m'aider. Une fois bien pansé

et mes jambes enveloppées dans de vieux linges, aussi propres que possible, je m'endormis du sommeil de l'infortune, lorsque je fus reveillé en sursaut par mon Polonais. Je lui demandai ce qu'il avait, et il me répondit, avec beaucoup de bonhomie, si j'avais besoin de quelque chose. Lorsque le jour parut, je le vis arriver d'un air désespéré; il m'annonça que, pendant la nuit, on lui avait volé son cheval.

Quant à moi, je ne savais trop que penser de sa perte, car, ayant sondé le fond de mon gousset, je n'y retrouvai plus ma montre. Je commençai donc à douter de l'aventure et de l'intérêt tout nouveau de mon lancier. Il m'avait tout l'air de jouer la comédie. C'était là un nouveau contre-temps, auquel je ne m'attendais pas. J'engageai tout de suite mon sergent à chercher un traîneau; mais tout fut inutile : je ne retrouvai ni mon frère, ni mes camarades, ni aucun véhicule. Désespéré, je ne voyais d'autre ressource que d'aller à l'hôpital, pour devenir prisonnier des Russes. C'était là une triste résolution, et je n'avais plus que quelques heures avant d'être à la merci des Cosaques. Décidé à en finir, je me faisais conduire à l'hôpital, lorsqu'en sortant de

la maison, j'aperçus, au bas de l'escalier, un char à banc, muni de bons ressorts et attelé d'un mauvais cheval de cavalerie. Je ne demandai pas à qui il appartenait, et je m'en emparai sans plus de façon, bien décidé à défendre énergiquement ma nouvelle propriété. Heureusement que personne ne se présenta.

Après bien des tribulations, nous parvînmes à traverser le Niémen sur la glace. Une fois arrivés sur l'autre rive, nous prîmes à droite, sans trop connaître la route que nous allions suivre ; mais, comme je l'avais supposé, c'était celle de Königsberg. Nous rencontrâmes sur la route un voltigeur de notre régiment, nommé Fuchs, qui se décida à cheminer avec nous.

Après bien des fatigues, nous arrivâmes dans un village nommé Gudgucnikez. Nous pénétrâmes dans une maison, où nous trouvâmes déjà beaucoup de militaires.

A deux heures du matin, nous décidâmes de nous remettre en route ; mais jamais nous ne pûmes venir à bout de faire sortir notre *rosse* de l'écurie. Il s'en trouva heureusement une autre qui la remplaça, car, dans ces moments-là, le tien et le mien n'étaient pas à l'ordre du jour. L'é-

change que nous avions faite ne fut point à notre avantage, aussi, vers les dix heures du matin, fûmes-nous obligés de nous arrêter et d'entrer chez un curé de village pour obtenir quelques vivres. Nous continuâmes notre route jusqu'à la nuit. Notre cheval ne pouvait plus avancer, et nous étions encore à près de deux heures d'un premier village, pour trouver un gîte.

Dans notre perplexité, les uns opinaient pour se séparer, d'autres pour attendre. Ce dernier parti, c'était la mort par la gelée! Le froid devenait toujours plus intense. Nous en étions là, lorsque nous entendîmes dans le lointain le trot de deux chevaux. Mes gaillards, munis de leurs fusils, comprirent d'abord qu'il fallait s'emparer des chevaux de gré ou de force. Ce qui fut dit fut exécuté. Nous vîmes approcher deux domestiques, conduisant chacun un cheval en très bon état. Mes deux camarades les arrêtèrent avec le fusil sur la gorge, et, comme rien n'est plus éloquent qu'une démonstration pareille, nous fîmes atteler ces deux chevaux à notre char; à quoi ils se prêtèrent de très bonne grâce; ma haridelle fut ainsi dignement remplacée, et nous arrivâmes heureusement dans un village nommé Lastein.

Nous passâmes une assez bonne nuit dans cet endroit, et nous décidâmes d'acheter le meilleur des chevaux qui nous avaient amenés. Il est vrai que je n'avais pas le sol, mais le sergent Strasser ayant pris part au pillage du trésor militaire, il avait quelques centaines de francs, qu'il partagea très généreusement avec nous, en répétant ce dicton peu chrétien : « A la guerre comme à la guerre ! »

Le second domestique me demanda la permission de voyager avec nous et d'atteler son cheval auprès du nôtre, ce qui lui fut généreusement accordé.

Tout en continuant notre route, nous nous arrêtâmes à onze heures du matin dans un grand village, où je demandai tout de suite la demeure du chirurgien. Je m'y rendis avec mes gens. Ce jeune homme, nouvellement marié, me reçut on ne peut mieux. Il examina ma blessure, se mit à sonder et à extraire la moitié d'une balle qui s'y trouvait encore. Enfin cet excellent homme me soigna le mieux possible. Je lui demandai s'il voulait échanger mon char contre son traîneau. Il accepta ma proposition, remplit le traîneau de paille, et y joignit une excellente peau

de mouton pour préserver mes pieds du froid. Sa femme, compatissante comme lui, me donna un bon et grand mouchoir de coton pour m'envelopper la tête, et une bonne paire de gants de laine. Je payai au chirurgien la somme minime qu'il me demanda pour ses soins généreux, et fis cadeau à sa femme d'une petite épingle en or. Nous prîmes congé de nos aimables hôtes, et nous arrivâmes à la tombée de la nuit, avec nos nouveaux amis, à Insterbourg.

Deux jours après, nous étions à Königsberg, où j'avais l'intention de me reposer quelques jours à l'hôpital, et bien mal m'en a pris.

Comme mes deux soldats me transportaient dans la chambre où je devais rester, notre traîneau et nos deux chevaux nous furent enlevés, et, malgré toutes les perquisitions que je fis faire, il fut impossible de les retrouver. Nouvelle misère, nouveaux ennuis ! Heureusement que le hasard, ou plutôt le bon Dieu, me fit rencontrer un officier de notre régiment, nommé Dorrer, qui remplissait les fonctions d'officier payeur. Nous nous entendîmes pour partir ensemble. Mon sergent m'acheta quelques vêtements, dont j'avais

grand besoin, car je manquais de tout, et la vermine commençait à m'inquiéter.

Je restai deux jours dans ce maudit hôpital, où je fus très mal soigné. Je gardai avec moi les voltigeurs Fuchs et Strasser, et nous partîmes ensemble de Königsberg pour Marienbourg. Nous traversâmes Eglow et Mehlsack, mais le traîneau de M. Dorrer était fort petit et n'allait pas assez vite. Je m'entendis avec un paysan pour me faire conduire en deux jours à Marienbourg par Elbing et Neulig.

Dans cette première ville, je retrouvai un ancien camarade nommé Spring, qui se trouvait malade et blessé. Nous séjournâmes hors de la ville dans un cercle (Leist), où nous nous trouvions fort bien, mais nos moyens ne nous permettaient pas encore les douceurs de Capoue.

Le jour suivant, nous arrivâmes à Marienbourg, où je m'informai d'abord de la demeure du capitaine Rusca, qui commandait les débris de notre magnifique régiment, et logeait dans les environs. J'eus, le lendemain, le bonheur de retrouver mon frère, qui était fort malade de la fièvre et qui avait un doigt du pied gelé. Je l'engageai beaucoup à

partir pour la Prusse, où il aurait été mieux soigné.

Quant à moi, exténué d'un voyage où j'avais tant souffert, mais confiant dans l'avenir, je me décidai à rejoindre nos braves grenadiers, qui se trouvaient cantonnés à deux lieues de Marienbourg, et où je devais retrouver mon excellent chirurgien major David, en qui j'avais toute confiance. Mais à peine étais-je arrivé, que le commandant de notre régiment reçut l'ordre du départ.

Je fus bien contrarié de ce nouvel incident, qui n'était pas le premier depuis la Bérésina. Le bourgeois chez lequel je logeais était un excellent homme, qui me fit cadeau d'un lit tout entier, matelas, couvertures, et tout cet attirail fut arrangé dans une espèce de char à échelles, et le soir je couchai dans une petite ville, à sept lieues de Marienverder, dans un moulin, où je fus très bien traité. Après avoir fait monter mon lit par la fenêtre, je régalai largement le paysan qui m'avait amené de Marienbourg, espérant pouvoir le garder encore quelques jours, mais je fut déçu dans mon espérance, car, pendant la nuit, mon homme décampa, me laissant son lit et tous les

effets qui lui appartenait. En fait de fuites de ce genre, j'en étais, je crois, à la dixième. Heureusement que mon hôte reçut l'ordre, pendant la nuit, de fournir une voiture avec quatre chevaux. J'en profitai pour me rendre à Marienverder, où je m'adressai au fournisseur des voitures de l'armée, pour me faire conduire plus loin. Il me donna les moyens de partir avec d'autres blessés; mais je n'avais plus d'argent, et je ne savais à qui m'adresser pour en avoir. Je n'avais plus qu'une chaîne en or, que je vendis à un employé des postes. Il parut s'intéresser à notre malheureux sort. Je lui racontai tout ce que j'avais souffert depuis la Bérésina. Il me conseilla de parler à son chef, qui, disait-il, était très disposé à secourir les malheureux. En effet, cet homme charitable, après m'avoir écouté quelques instants, parut vivement s'intéresser à mon sort et m'offrit ses services. Je lui demandai 300 francs contre mon billet, mais voulant m'accompagner lui-même jusqu'à Engelsbourg, il m'avança, en attendant, 80 francs, ce qui fut pour moi d'un grand secours. En arrivant, nous bûmes une excellente bouteille de vin; c'était fort rare dans ce

temps-là. Le jour suivant, j'arrivai à Culm, qui est une très jolie ville.

Le paysan qui nous conduisit, pour abrégé la route, passa la Vistule sur la glace, puis la repassa une seconde fois, lorsque nous fûmes surpris par la nuit et fûmes obligés de loger dans un petit endroit; mais, pour être à l'abri des escapades nocturnes, dont nous avons éprouvé si souvent les inconvénients, nous fîmes enlever les deux roues de la voiture et les harnais, que nous fîmes transporter dans nos chambres. De cette manière, le paysan nous resta. A l'aube, nous remîmes les roues à la voiture, et, à dix heures du matin, nous arrivâmes à Brumberg. Dans cette ville, j'eus la plus grande peine à trouver un logement. Je m'adressai d'abord à un négociant, qui avait à loger sept officiers et huit domestiques, de façon qu'il ne parut nullement disposé à me recevoir. Heureusement un bon bourgeois m'offrit son logement. Je m'y transportai avec mes infortunés camarades. On me donna quelque chose à manger, et l'on me prépara un lit passable. A peine installé, je priai mes compagnons de voyage de chercher le directeur des postes; mais il était parti pour Posen, afin d'y organiser

le service de la grande armée. L'un de mes voltigeurs alla chercher des vivres, et l'autre se rendit à l'hôpital, afin de s'informer si, comme je le soupçonnais, mon frère n'y était point arrivé. En effet, il y était fort malade, ce pauvre frère, et dans la plus grande misère. Je lui fis remettre quelques vivres, un peu d'argent et l'une des deux chemises que je possédais, car, à peu de chose près, j'étais aussi misérable que lui : mes pieds et mes mains gelés, ainsi que ma profonde blessure, me faisaient cruellement souffrir.

Je voulais repartir au plus vite, mais il n'y avait aucune voiture disponible. Toutes avaient été arrêtées pour le transport des munitions de l'armée. Miné par la fièvre, sans argent, je me trouvais encore à quelques cents lieues de mon pays.

Nécessité fait loi et j'attendis trois jours. Pendant ce temps, je vendis tous mes petits bijoux en or, je n'en obtins que moitié prix, mais, pour partir, il me fallait de l'argent, et la nouvelle venait de se répandre en ville que les Russes allaient arriver. Je fis alors demander un char de malades à l'hôpital, mais il me fut encore répondu qu'il n'y en avait pas, parce que tous les malades venaient de partir, et qu'ils s'étaient mis en

route comme ils avaient pu. Cette nouvelle, à la pensée de mon malheureux frère, me donna la plus vive inquiétude ; il avait la fièvre, un pied gelé, et il était tellement faible, que je ne pouvais pas croire qu'il résistât à tant de souffrances, malgré sa vigueur et son énergie.

L'après-midi, ne sachant plus à quel saint me vouer, je me fis transporter à l'hôpital. Le convoi qui m'y conduisait avait quelque chose de fort divertissant. Mon bourgeois était le ramoneur en chef de la cité. Il me fit jucher sur une voiture, traînée par deux apprentis ramoneurs et poussée par un autre. A droite et à gauche de la portière, étaient le maître-valet et le chef lui-même ; mes deux voltigeurs fermaient la marche..... Ce cortège nouveau fit trêve pour un moment à mes inquiétudes, car, après tout, j'allais m'installer à l'hôpital. On m'avait réservé le lit de mon infortuné frère. Je voyais autour de moi beaucoup d'officiers blessés et à l'agonie. Tout cela me donnait le frisson. Mais, à peine étais-je arrangé avec mon mince attirail, que l'un de mes voltigeurs vint me dire tout bas à l'oreille qu'il fallait m'habiller au plus vite. « Sont-ce les Cosaques? — Non, me répondit-il, une voiture nous attend dans la

cour. » Je ne fus pas long à faire ma toilette, et nous nous remîmes en route à trois heures de l'après-midi. C'est alors que j'appris que mes deux enragés avaient décidé que je ne devais pas rester à l'hôpital, et que, pour ne pas y rester, il fallait enlever, à main armée, un des chariots qui sortiraient de la porte de Bromberg; c'est ce qu'ils firent sans autre forme de procès. Ils rendirent ainsi inutile mon entrée triomphale à l'hôpital. L'accompagnement de ces noirs personnages avait singulièrement exalté l'imagination de mes deux braves, et ils n'entendaient pas me voir passer in extremis pour la plus grande gloire des enterreurs. Ce que c'est pourtant que d'avoir de l'imagination! Pour éviter des poursuites, nous dûmes voyager une partie de la nuit. Nous nous dirigeâmes vers Vienizbourg, où nous arrivâmes le surlendemain. Nous ne pûmes pas loger dans la ville; nous fûmes obligés d'aller à une demi-lieue plus loin, chez des payans polonais, qui parlaient un peu l'allemand. Le soir, on nous avait promis une voiture pour le lendemain; mais, pendant la nuit, une alerte ayant mis la ville en émoi, les autorités avaient pris la fuite; de manière que nous ne pouvions avoir aucune espèce de véhicule

qu'à des prix fabuleux. Lorsque cette nouvelle fatale nous parvint, je fis demander le bourgmestre du village, mais il lui fut impossible de faire bouger ses paysans. Ma position devenait ainsi pire qu'à Bromberg.

Je restai toute la journée à réfléchir comment je pourrais me tirer de ce mauvais pas. Je n'avais plus d'argent et il fallait en avoir. Je voulus vendre à des Juifs à peu près tout ce qui me restait, mais ils ne voulurent m'en donner que le quart de sa valeur. J'étais désespéré, la nuit approchait et l'on vint nous annoncer que les Cosaques allaient arriver. Dans une si triste circonstance, je ne pouvais me décider à laisser faire prisonniers mes voltigeurs et les voir partager le sort d'un pauvre blessé. Je les conjurai donc de s'éloigner au plus tôt; mais ils n'en voulaient rien faire. Pour leur prouver ma résolution inébranlable, je donnai à l'un mes épauettes, à l'autre quelques derniers souvenirs. Malgré cela, ces généreux et dévoués soldats ne voulaient pas encore s'éloigner. Je fus obligé d'ordonner dans les termes les plus formels, pour qu'ils se décidassent à quitter leur ancien chef.

Seul, abandonné à mes douloureuses impres-

sions, j'attendais stoïquement les Russes, lorsque mon hôte vint m'annoncer qu'ils n'arrivaient pas encore ; ce qui le décida à me faire transporter à Schneidmahrly, où il me déposa dans une auberge.

Je trouvai, dans cet endroit, quelques lanciers français, qui, me voyant seul et blessé, m'accueillirent au milieu d'eux avec la plus grande cordialité, en m'engageant à partager leur ordinaire.

Ayant pris avec moi le porte-manteau de mon frère, dans l'hôpital de Bromberg, et, n'ayant plus rien, je voulus vendre ce qu'il pouvait contenir ; mais je n'y trouvai que de la paille et son habit rouge, laissé apparemment pour dissimuler le vol. Cette circonstance me vexa énormément, car j'avais tout donné au dernier paysan que j'avais quitté, jusqu'à mon coupon de douze aunes de nanquinet, des bottes et un mouchoir.

Dans ma détresse, je fis prier le bourgmestre de venir à mon auberge, ce qu'il fit très gracieusement. Je le pressai vivement de me faire transporter plus loin. Il ne fut pas à même de le faire le même jour, mais il me promit de s'exécuter le lendemain.

Les lanciers qui étaient avec moi, voulurent

bien me donner tous les soins possibles, et entre autres l'un deux, nommé Darlos, de Paris, fut pour moi plein de prévenance et de bonté. Si jamais ces lignes lui tombaient sous les yeux, qu'il reçoive ici les remerciements d'un vieux camarade.

Le lendemain, je fus en effet transporté à une lieue et demie de distance. Là, je fus mis dans une chambre de taverne, où le chef du village me fit apporter de la soupe, du pain et un peu d'eau-de-vie. Il y avait longtemps que je n'avais fait un aussi bon repas. Une fois restauré, on me transporta plus loin.

Depuis le village que je venais de quitter, je n'avais plus aucun moyen d'avancer qu'en m'adressant aux bourgmestres, qui me faisaient transporter par les voitures destinées aux mendiants. Ce moyen, qui n'était pas tout ce qu'il y avait de plus commode, se trouvait être ma dernière ressource, car j'étais non-seulement pauvre comme Job, mais, de tous mes membres, je n'avais plus qu'une main valide; c'était la gauche. A la merci du premier venu, je n'avais donc qu'à me résigner!

Il serait fatigant peut-être de continuer la lita-

nie de mes souffrances, car mon voyage fut bien long et semé chaque jour de tant de contrariétés et de privations, que je crois devoir taire tout ce qui m'advint encore jusqu'à Custrin, où j'éprouvai une heureuse surprise que je ne puis passer sous silence. A peine parvenu dans cette ville, je rencontrai un chef d'escadron de dragons, qui, dans un accent italien très prononcé, m'appela par mon nom, en me demandant si je n'étais pas le lieutenant Bégos, dont il avait été le camarade de chambrée à Elvas. Je le regardai un moment et je reconnus bientôt un ancien brigadier, avec lequel j'avais passé des jours plus heureux en Portugal. « Hé bien ! mon brave Bégos, me dit-il, vous n'avez pas l'air d'être dans un brillant équipage ; mais vous avez ici quelques compatriotes de votre régiment. Je vais envoyer mon dragon à leur recherche, et bientôt vous serez au milieu d'eux. » En effet, après être descendu dans un hôtel modeste et m'être fait porter dans une chambre, je n'attendis pas une demi-heure que je vis arriver le dragon, apportant la bonne nouvelle qu'il avait découvert mes camarades, et que je serais le bienvenu. Je me fis transporter en toute hâte auprès d'eux, après avoir

remercié de bon cœur mon ancien camarade. Je fus accueilli au milieu de mes Suisses avec une cordialité qui me fit augurer que mes misères allaient enfin avoir quelque adoucissement.

Depuis la Bérésina, je n'avais pas encore rencontré une si nombreuse réunion des débris du 2^{me} régiment suisse, qui avait été presque entièrement détruit, après avoir arrêté, pendant un jour entier, un corps considérable de l'armée russe. Ceux qui survivaient et que je pus interroger, me dirent qu'assez avant dans la soirée du 28 novembre, ils avaient continué à combattre; et qu'après des combats acharnés, ils avaient reçu l'ordre de battre en retraite. Ils n'étaient plus alors qu'environ 150 hommes, dont un grand nombre étaient d'ailleurs blessés, mais pouvaient soutenir la marche.

Je demandai des nouvelles de M^{***}, adjudant sous-officier, auquel j'avais remis le drapeau du régiment à Polotsk, car j'ignorais complètement ce qu'il était devenu. Aucun des hommes présents ne fut à même de m'en donner des renseignements, et, cependant, dans ma détresse, mes souvenirs se reportaient encore involontairement

sur le jour où, devant les Russes, j'avais sauvé l'aigle du régiment.

Il se trouvait au milieu de mes camarades un nommé Ninet, d'Aubonne comme moi, qui avait vu ce qui s'était passé à Polotsk et qui se mit à rire quand je vins à parler de M^{***} : il ne voulut pas m'en dire davantage. Était-ce pressentiment ? Était-ce conviction ? Je ne pus savoir, à cette époque, si l'adjudant avait fait son devoir. Je le sus plus tard, mais n'anticipons pas sur les événements.

Après être resté quelques jours à Custrin, où mes camarades se cotisèrent pour m'avancer quelque argent, je me décidai à partir, avec les chariots de blessés, pour Berlin, où j'arrivai après deux jours assez fatigants, car le froid était toujours insupportable et variait de 20 à 28 degrés. Mon excellent compatriote Ninet, s'étant dévoué à ma mauvaise fortune, ne voulut plus me quitter. Je lui en ai gardé une éternelle reconnaissance. Il avait remplacé mes deux anciens voltigeurs. A Berlin, ma position était fort triste. Je songeai cependant à me faire soigner sérieusement, car si je n'avais pas été d'un sang excellent, la gangrène se serait déclarée depuis longtemps à mes

blessures. La Providence, il paraît, ne l'avait pas décidé ainsi, et, tout infirme que j'étais, un pressentiment me disait que je devais encore revoir notre chère patrie.

Le brave Ninet me fit conduire à l'hôpital, où j'obtins un lit passable. J'avais hâte de faire examiner mes blessures par le chirurgien en chef. Cet examen ne parut pas favorable; il s'agissait de me couper la jambe. Cette opération me souriait fort peu; mais, outre la jambe droite, fracassée par une balle partagée en deux et dont je fis extraire la seconde moitié, que j'ai conservée en souvenir des Russes, je priai l'habile chirurgien d'examiner mon pied gauche, gelé aux extrémités: il ne me servait pas à grand'chose. Après avoir enlevé les mauvais linges qui l'enveloppaient, le chirurgien jeta de côté quelque ingrédient inconnu. Examinant mon pied de plus près, je vis que l'orteil s'était détaché. Les autres doigts n'étaient guère en meilleur état, et le mal en avait tellement diminué le volume qu'il ne restait plus que les os. Le chirurgien ne s'arrêta pas en si beau chemin; il prit sa scie et me scia les dernières phalanges des cinq doigts du pied avec une dextérité remarquable. Quarante-quatre ans se sont écoulés dès

lors, mais je crois encore entendre ce bruit strident qui se communiquait à tous mes nerfs, car alors le chloroforme n'était pas inventé !

Ma main droite fut encore examinée ; elle était un peu racornie par le froid ; tous les ongles en étaient tombés ; elle me faisait assez souffrir. Le chirurgien trouva inutile d'y rien couper. Je lui en sus bon gré, car depuis lors, quoique très déformée, elle n'a pas moins fait son service aussi utilement que l'autre.

Voilà où j'en étais de mes misères, lorsque le quartier-maître de notre régiment vint me voir et me donna une partie de ma paie arriérée. J'y fus très sensible, car j'en avais besoin. Muni d'une somme passablement ronde, mes camarades d'hôpital me firent remarquer que je serais infailliblement volé par les infirmiers, qui ressemblaient assez à des Cosaques pour le pillage. Décidé à ne pas être leur victime, je priai instamment le chirurgien en chef de me garder mon argent jusqu'au moment où je pourrais repartir. Cet excellent homme voulait me donner un reçu ; je le refusai très positivement, en lui déclarant que, si je venais à succomber, il voulût bien remettre cet argent à mes camarades de passage, malheureux

comme moi. Il parut très satisfait de cette marque de confiance, et, depuis ce jour, ses soins furent d'une assiduité telle que j'ai cru leur devoir un commencement de convalescence. Toutes ces opérations m'avaient donné une fièvre assez violente ; mais l'assiduité des soins et des pansements réguliers me permirent cependant de repartir avant l'arrivée des Russes.

Mon brave Ninet fit tous les préparatifs pour mon départ. Il fit choix d'une voiture en très bon état, qui me fut accordée, grâce à l'influence du chirurgien. Nous étions même accompagnés d'un médecin pour nous soigner pendant la route.

Je crois inutile de revenir sur les incidents qui se renouvelèrent si souvent dans ce long voyage. Il est certain qu'en voyageant d'étape en étape, je n'avais plus à redouter les misères dont j'avais tant souffert. Les soins de mon compatriote ne se ralentirent pas un seul instant, et j'arrivai à Mayence, après avoir traversé Brandebourg, Magdebourg, Brunswick, Göttingen, Cassel, Giessen, Cronberg, Francfort.

A Mayence, j'allai voir un chirurgien, qui voulut de nouveau m'amputer. J'en fus quitte pour la peur, et, malgré sa mauvaise humeur, car il

se plaignit d'avoir été dérangé, il sut apprécier tout le dévouement de mon domestique improvisé, et lui fit un don pour lui prouver son admiration.

Après être resté quelque temps à Mayence, je me rendis, par Worms et Landau, à Lauterbourg, où se trouvait le dépôt de notre régiment. A mon arrivée, il se passa une circonstance assez singulière. Les officiers qui avaient pu revenir au dépôt, soit de Polotsk, soit de la Bérésina, devaient entre eux sur le sort des officiers du régiment. Ils étaient à leur pension, lorsqu'étant entré dans l'antichambre attenante à la salle à manger, j'entendis prononcer mon nom, et l'un de mes camarades assura que j'avais succombé à mes blessures. Chacun se récria sur le sort d'un camarade qu'ils aimaient, lorsque je fis soudain mon apparition au milieu d'eux, en m'écriant : « Eh non, camarades, me voilà, je ne suis pas mort ! Mon frère, c'est bien moi ! » Le revenant de la Bérésina était appuyé sur ses béquilles ; chacun l'embrassa, amis et frère, cordialement, puis il me fallut donner mille détails sur mon miraculeux voyage. On s'étonnait avec raison que j'eusse pu, moi, pauvre blessé, résister à la misère et au

découragement, lorsque tant d'hommes valides avaient succombé. Le jour de mon arrivée fut pour moi un beau jour; mon frère et mes camarades m'offrirent l'hospitalité. Après un voyage qui avait duré trois mois et demi, et dont chaque jour avait eu ses tribulations, je jouissais enfin du bonheur de me retrouver au milieu des miens.

Dans la soirée, un certain nombre d'officiers, blessés et avec des béquilles, la plupart arrivés de Polotsk, vinrent me souhaiter la bienvenue.

Au dépôt, mes blessures commencèrent à me faire moins souffrir. Mon frère était retourné à Nimègue, pour se mettre sous les ordres du général de division Molitor, qui aimait et appréciait les Suisses à leur juste valeur; c'est quelque chose quand, dans d'autres occasions, rares sans doute, les services ont été oubliés et méconnus.

Au moment où je vais quitter les débris de mon vieux régiment, je dois mentionner, avec une certaine satisfaction et comme souvenir, les quatre occasions dans lesquelles j'ai sauvé l'aigle du régiment :

1^o Dans notre passage, à travers le Beira (Portugal), où, à quelques lieues de Castelbranco,

j'enlevai l'aigle des mains d'un porte-drapeau, qui était mourant.

2° Avant de nous embarquer à Lisbonne, où je cachai l'aigle dans le sac de mon soldat et la ramenai en France.

3° A Polotsk. Les détails en sont connus, je les ai racontés.

4° Enfin à la Bérésina, où, voyant tous nos porte-drapeau tomber les uns après les autres sous les balles ennemies, j'ordonnai à un officier, nommé Andrigetti, de l'éloigner et de la mettre à l'abri avec une escorte de quelques sous-officiers et soldats. J'ai retrouvé notre aigle intacte à Mariembourg.

Je fus obligé de rester encore quelque temps au dépôt, pour régler ce qui concernait mon arriéré et obtenir la pension qui m'était due, et que j'obtins du gouvernement impérial pour mes nombreuses blessures. Je commençais à marcher et à pouvoir faire de petites promenades, appuyé sur une seule béquille.

Avant de quitter la France, qu'il me soit permis de relever, par des actes officiels, l'oubli inqualifiable de M. Thiers.

Notre général de division disait aux Suisses,

dans un ordre du jour : « Témoin de vos brillants et immortels faits d'armes, dans les champs de Polotsk et de la Bérésina, etc. »

« Mâstricht, 30 janvier 1814.

« Comte MERLE. »

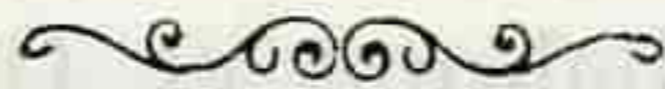
Voici encore l'opinion du général Jomini, qui assistait à la bataille de la Bérésina. S'il ne parle pas des Suisses en particulier, il les désigne comme des troupes étrangères, et nos quatre régiments réunis formaient plus de 4000 combattants. Je cite textuellement :

« On ne saurait trop admirer la contenance héroïque des troupes qui combattaient à la Bérésina sous Ney, Bellune et Oudinot. *Les trois quarts étaient composés d'étrangers*, ainsi aucun esprit de nationalité ne saurait influencer sur notre admiration. A peine comptait-on dans les deux corps 3000 Français. »

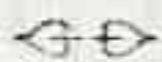
Ces deux généraux, présents à cette lutte désespérée, ont su rendre justice aux quatre régiments suisses. Honneur à leur loyauté !

Je me mis en route au commencement de mai. Ce fut avec bonheur que je revis, après tant d'années d'absence, le sol de la patrie. Je me

rendis à des bains aux environs de Berne, où je regagnai des forces. En venant me voir, ma mère eut le malheur de faire une chute dangereuse, qui, après quelques jours de souffrances, occasionna sa mort. Ce fut pour moi une bien vive douleur, car ma mère était tendrement aimée, et, de retour de Russie, j'espérais lui vouer une partie de mon existence. La Providence en avait décidé autrement.



CHAPITRE IV.



Retour à Aubonne. — Mission auprès du général Ordonneau. — Mon brevet de capitaine. — Mission à St. Maurice auprès du général autrichien. — Nommé instructeur-chef des milices en 1819. Mon brevet de colonel des carabiniers. — Retour des régiments suisses en 1830. — Envoyé auprès d'eux par le Conseil d'Etat. — Visite en souvenir de Polostk relativement à une croix d'honneur. — En 1838, nommé commandant d'un corps de réserve pour défendre les frontières, à propos de difficultés élevées au sujet du prince Louis Napoléon. — Ma démission d'instructeur chef des milices en 1844. — Nommé inspecteur de la gendarmerie. — En 1856, le Conseil d'Etat accepte mes offres pour servir contre l'armée prussienne, qui menaçait la Suisse. — Entrevue avec le maréchal Pélissier.

Après bien des années d'absence, je fus heureux de me retrouver au milieu de mes compatriotes et

de plusieurs membres de ma famille. Au bout de quelque temps, et, comme cela se voit toujours en Suisse, j'obtins, comme ancien militaire, la confiance du gouvernement et de mes concitoyens, et je fus nommé juge au tribunal du district d'Aubonne. Mes quatre frères étaient encore au service de Napoléon. Tous succombèrent plus tard, sauf l'aîné, qui, après avoir servi le roi Murat, fut nommé commandant de l'île d'Ischia, où j'eus le plaisir de le revoir encore une dernière fois en 1846.

La guerre que la France avait entreprise en 1812 contre la Russie devait avoir pour nos anciens alliés de terribles conséquences. Dix-huit mois s'étaient à peine écoulés, depuis ma rentrée en Suisse, que l'armée française avait éprouvé de cruels revers.

Vers la fin de 1814, les Autrichiens pénétraient en Suisse, et les troupes françaises faisaient aussi mine de vouloir s'opposer à cette invasion. Je fus envoyé à St. Cergue, frontière du canton, pour aviser aux moyens d'empêcher une lutte armée sur notre territoire. Ceux qui vivaient à cette époque doivent se souvenir avec quelle perplexité on écoutait les nouvelles qui nous venaient du

Jura, et qui toutes nous annonçaient l'entrée imminente de l'armée française. Je fus assez heureux, dans cette circonstance, pour intervenir auprès du général Ordonneau. Je le trouvai dans les meilleures dispositions. Comme c'était un ancien militaire, qui avait fait une partie des mêmes campagnes que moi, il m'assura qu'il ne descendrait sur les rives du Léman que sur un ordre positif de son général en chef; que, pour le moment, il n'avait pas assez de troupes pour couper l'armée de Bubna, mais que, d'un moment à l'autre, il attendait des ordres pour agir. Pendant tout un jour, mon anxiété fut grande, quoique le général, à ma prière, m'eût assuré qu'en cas d'attaque les propriétés vaudoises seraient respectées. J'avais avec moi une excellente demi-compagnie de carabiniers pour garantir la frontière. Le général Ordonneau avait déjà placé ses vedettes, pour intercepter la grand'route, mais c'était là une précaution fort inutile, puisqu'en cas d'invasion de notre territoire nous avons assez de chemins de traverse pour éviter les sentinelles françaises.

Le général fut fort aimable, et vint m'annoncer, un beau matin, qu'il avait reçu l'ordre de ne pas bouger. Je profitai de cette situation pour visiter

le fort de Jougne, qu'il me fut possible d'examiner dans tous ses détails. Enfin, quelques jours après, le général vint me faire ses adieux, et nous nous quittâmes dans les meilleurs termes.

Quand nos frontières du côté de la France cessèrent d'être menacées, le canton avait beaucoup à souffrir du passage des troupes à travers notre territoire, et les Autrichiens, à cette époque, n'étaient pas toujours des hôtes remarquables par leur sobriété.

Je fus donc envoyé à St. Maurice, en Valais, pour engager le général autrichien à faire passer ses troupes, venant d'Italie, à travers la Savoie, plutôt qu'à travers notre canton. Le général eut l'air de souscrire à mes désirs, mais ce fut seulement pour un petit nombre de troupes, et le pays eut encore à supporter des charges onéreuses. Dans ces circonstances, je fus heureux d'avoir au moins pu faire quelque chose.

L'Etat m'a toujours témoigné sa satisfaction dans les termes les plus flatteurs, et c'est, j'ose le dire, l'un des souvenirs les plus précieux de ma vie.

Dans l'année 1819, le Conseil d'Etat voulut bien me confier la place d'instructeur-chef des milices

vaudoises, que j'ai conservée jusqu'en 1844. Cette place convenait à mes anciens goûts militaires, et j'avais une satisfaction véritable à instruire notre jeunesse dans l'art de la guerre. J'ai toujours trouvé au milieu de mes concitoyens des dispositions exceptionnelles pour devenir promptement de bons soldats. Leur intelligence et leur discipline ont toujours rendu ma tâche facile. Pendant mes 23 ans de service, je n'ai eu qu'à me féliciter de leurs progrès et de leur bonne tenue, et je me fais un plaisir et un devoir de le leur exprimer de nouveau, après 14 ans écoulés.

En 1830, le Conseil d'Etat m'envoya à Ballaigue, et me donna la mission de recevoir les régiments suisses qui rentraient dans leur pays, après la révolution de juillet. Cette mission, quoique me paraissant un peu difficile, s'accomplit pour moi de la manière la plus agréable. Je rencontrai partout des hommes bien disposés. Je fis donner à chacun des directions sur les localités qu'ils devaient occuper.

Les régiments de ligne étaient restés dans le meilleur état, n'ayant jamais eu à souffrir comme la garde, qui se trouvait au premier feu de l'insurrection. Je n'ai pas à raconter ici ce que firent

les Suisses, mais, comme toujours, fidèles à leur serment, ils le respectèrent. Pour le soldat, c'est la première maxime.

Peu de temps après cet événement, qui me rappelait ce qu'étaient les régiments suisses avant leur départ pour la Russie, j'eus occasion de revoir un de mes anciens camarades de Polotsk ; et, comme tout ce qui se rattache à cet événement n'est pas sans importance dans ma vie, je n'ai rien oublié de l'incident que je vais révéler. Je le ferai avec la plus grande circonspection possible, afin de prouver que je ne me venge pas, même de ceux qui m'ont fait le plus de mal. Venons au fait.

J'habitais à cette époque au Chemin Neuf, lorsqu'on vint m'annoncer un ancien camarade de G... En effet, je vis arriver à moi M..., l'ancien adjudant sous-officier dont j'ai parlé dans le temps, et qui avait servi depuis dans la garde royale. Je m'avançai vers lui les bras ouverts, en lui témoignant tout le bonheur que j'avais à le revoir, lorsqu'il se prit à me répondre, d'un air grave et sérieux, qu'il était indigne de mon amitié et qu'il demandait à s'expliquer. Je fus stupéfait de cette réponse ; je m'assis et je l'écoutai. « Vous vous souvenez, dit-il, de la fameuse journée de Polotsk,

où vous me remîtes l'aigle du régiment, que vous aviez si miraculeusement et si courageusement sauvée. Hé bien ! ce jour-là, je me suis conduit comme un lâche, et, au lieu d'avouer que c'était à vous, capitaine, qu'était due cet action d'éclat, je me l'attribuai ! Pardonnez-moi. « Cette croix vous appartient, et je ne la mérite pas. »

Il porta, en même temps, la main sur son cœur, en paraissant vouloir arracher et la croix et le mystère qui, depuis si longtemps, pesait sur sa conscience.

Par un sentiment que je sus apprécier, il n'était pas décoré quand il vint me voir. Que répondre à un homme qui se repent et avoue ses torts ? Je cherchai à le calmer, car il paraissait dans une très grande exaltation. J'ai toujours présumé que la confession et sa conscience l'avaient amené à faire cet aveu. Je n'ai parlé de cette circonstance à plusieurs de mes amis, que lorsque je sus que M... n'était plus. Cela expliquera à ceux qui liront ces souvenirs pourquoi j'ai dit, dans l'affaire de Polotsk, que les croix d'honneur n'arrivaient pas toujours à leur adresse.

Depuis Polotsk à la Bérésina, et de là à Lauterbourg, notre dépôt, je n'avais plus parlé de nos

beaux jours de gloire, et je n'avais pas eu non plus le loisir de m'informer de M..., que je supposais avoir été blessé et que je n'avais plus revu. Depuis lors, j'ai réclamé mon droit, et j'ai reçu l'assurance que l'injustice serait réparée : j'attends !

En 1825, le Conseil d'Etat voulut bien m'envoyer le brevet de colonel des carabiniers, qui avait toujours été mon arme de prédilection.

En 1838, la Suisse fut menacée par le roi Louis-Philippe. Le général Aymar commandait à cette époque l'armée de Lyon. Par une proclamation à jamais mémorable, il traitait les Suisses de turbulents voisins ! Cette turbulence, il faut le dire, était due tout entière à l'imagination du général, car il s'agissait simplement de sauvegarder les droits d'un bourgeois thurgovien, et ce bourgeois était l'empereur Napoléon III !... Je me souviens qu'alors l'élan était tel, dans le canton de Vaud, que 22,000 hommes étaient prêts à marcher. Il régnait à Genève le même enthousiasme.

J'étais destiné à commander un corps de réserve. Le général Guiguer de Prangins avait déjà préparé un plan éventuel de campagne... Débloquent Genève, si possible... Se retirer derrière

l'Aubonne. Attaquer à la baïonnette. Ne pas faire la grande guerre. Telles étaient nos dispositions générales. De nombreux régiments français se disposaient à envahir notre territoire, lorsque nous reçûmes la nouvelle que le prince Napoléon quittait la Suisse. Nous le considérions comme un frère d'armes, puisque nous l'avions vu à Thoune commander plusieurs fois, comme capitaine d'honneur, la compagnie d'artillerie Tscharner. Mais, si nous avons perdu en lui un excellent officier, nous avons gagné un allié et un fidèle ami des Suisses. Qu'à cette occasion, il nous soit permis de témoigner toute l'horreur qu'a éprouvée la Suisse entière à la nouvelle du lâche attentat dirigé le 14 janvier contre l'élu de la nation française. La Suisse n'a fait entendre partout que le même cri d'indignation : malédiction contre les assassins!

Lorsque je cessai d'être instructeur-chef des milices vaudoises, mes services pouvant être encore utiles, le Conseil d'Etat me conféra le poste d'inspecteur de la gendarmerie. Je tâchai autant que possible, pendant tout le temps que j'eus la confiance de l'Etat, d'améliorer le sort de nos gendarmes, si dignes d'intérêt sous tant de rap-

ports. Je leur procurai de meilleurs logements et de meilleurs lits, et je trouvai, dans toutes les occasions, le gouvernement disposé à me seconder. Je perdis ma place un peu brusquement, mais sans me plaindre, comme il convient à un républicain qui comprend la portée de nos institutions.

J'étais entré dans les années de repos, mais j'étais encore assez robuste pour résister aux fatigues, quand j'appris, en 1856, la guerre que la Suisse se préparait à soutenir contre la Prusse. J'offris mon épée et ma vieille expérience au gouvernement de mon canton, qui daigna les accepter. L'élan national nous préserva, à cette époque, d'une guerre toujours périlleuse, mais qui n'en eût pas moins été glorieuse pour la nation. L'énergie de la population, l'habileté de la diplomatie, puis, il faut le dire, les souvenirs de l'empereur des Français, aidèrent à la pacification. Le canton de Vaud se montra prêt, comme toujours, à soutenir son vieux renom.

Arrivé, en 1858, à l'âge de 74 ans, entouré de mes enfants et petits-enfants, il me reste à désirer de voir mes modestes mémoires réparer en partie l'oubli auquel mes frères d'armes ont été voués. A cette occasion, je dois déclarer cependant

que cet oubli n'est point général en France. Le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, que j'eus l'honneur de voir à Lausanne plusieurs fois, pendant son séjour dans cette ville, s'intéressa vivement à tout ce qui concernait les anciens régiments suisses, à mon passé et à mes vieux services. Il a suivi, sur Montbenon, avec le plus grand intérêt, accompagné de M. le président du Conseil d'Etat, le colonel fédéral Ch. Veillon, les exercices de nos recrues. Il ne saisissait pas parfaitement l'école de soldat, surtout pour ce qui tenait au maniement d'armes, et il lui semblait qu'à cet égard l'école française avait dans les mouvements une précision que l'école allemande ne saurait jamais obtenir. Sur ce point, il partageait complètement l'opinion de M. le colonel fédéral Veillon, inspecteur général de nos milices, qui avait pu s'écrier dans le temps avec quelque justesse : « Si ce n'est pas renouvelé des Grecs, ... c'est tout au moins renouvelé de Louis XIV ! Les ouvrages militaires de cette époque en font foi. »

L'étonnement du maréchal fut grand, quand il se fut assuré que nos milices n'avaient alors que trois semaines d'exercice. La précision de leurs

mouvements parut faire sur lui une certaine impression ; il était enchanté.

Lorsque je pris congé du duc de Malakoff, et qu'il allait monter sur le bateau à vapeur le *Léman*, il me donna l'accolade du vieux soldat, en me disant : « A la vieille et à la jeune armée. » Puis, en s'éloignant, il me répéta : « Je ne vous oublierai pas, colonel. »

A peine le *Léman* fut-il éloigné, que je me repentis de n'avoir pas accompagné le maréchal jusqu'à Genève. Mon ancien chef, M. Gély, ancien inspecteur général des milices, fut plus heureux que moi. Il fut à même de jouir pendant plusieurs heures de l'intéressante conversation du maréchal, qui se plaisait à raconter toutes les péripéties du drame sanglant et glorieux qui eut lieu sous les murs de Sébastopol.

Les dames qui se trouvaient à bord du *Léman* (c'était une course d'essai) regrettaient que le maréchal ne vînt pas leur faire partager ses souvenirs de victoires ; aussi demandèrent-elles d'avoir leur part de ces intéressantes narrations. Le duc s'y prêta avec beaucoup de bonne grâce, et se mit à raconter, à la demande des dames, l'héroïque assaut de Malakoff. Dans sa modestie, il

en rapportait le principal succès au général Mac-Mahon. Sa narration fut simple, attachante, chaleureuse. Sa parole vive et entraînée laissa dans tous les auditeurs, et surtout dans les charmantes auditrices, un souvenir qui m'a fait comprendre le choix qu'a fait de lui l'empereur Napoléon comme ambassadeur auprès de la reine d'Angleterre.

Depuis son départ d'Ouchy, je lui ai écrit trois fois ; je lui ai rappelé la défense d'Elvas et de la Bérésina ; je l'ai félicité de son mariage ; mais le maréchal m'avait peut-être oublié, car il ne m'a jamais répondu et j'attends encore la croix.

Après ce que je viens de raconter, j'ignore si mon tour viendra jamais. S'il ne vient pas, je dirai comme autrefois : Si l'empereur le savait !



APPENDICE

MÉDAILLE DE S. HÉLÈNE.

Les vers suivants font partie d'une œuvre encore inédite, composée en novembre 1828, prédisant le règne de Napoléon III. Cet essai ayant été apprécié par notre brave colonel, qui désirait le voir joint à ses mémoires, l'auteur, ami du défunt, a pensé souscrire à ses désirs en publiant le monologue de l'empereur à Ste. Hélène. Il retrace brièvement l'existence si cruellement tourmentée du grand capitaine, qui, dans ses rêves, espérait revoir un jour sa dynastie ramener la France à sa première gloire.

L'auteur de cet essai entrevoyait déjà, en 1828, les destinées du neveu de l'empereur, qu'il avait

vu dans le canton de Vaud et au camp de Thoune, en disant :

Si mon fils succombait, mon neveu vit encor,
Et mon aigle vainqueur reprendra son essor !

L'aigle française flottait sur les murs de Sébastopol en 1855.

Les quelques vers destinés à la vaillance des régiments suisses à Polotsk et à la Bérésina, viennent donner raison à ces derniers souvenirs du grand homme, et l'*Histoire du consulat et de l'empire* a prouvé que l'héroïsme de nos vaillantes légions avait été méconnu ! L'empereur aura donc pu dire :

Les Suisses, toujours fiers de servir l'empereur,
Succombaient vaillamment pour leur aigle et l'honneur !
Mais plus tard méconnus, ... ces vétérans de gloire
Pleuraient nos étendards trahis par la victoire !

Notre ami avait également obtenu la médaille de Ste. Hélène; ce qui explique encore tout l'intérêt qu'il portait à son infortuné général, qui, à son heure dernière, n'avait pas oublié ses vieux compagnons d'armes.

P. DE G.

SOUVENIRS DE SAINTE-HÉLÈNE.

Genève, le 8 novembre 1828.

Depuis plus de cinq ans, je languis dans ces lieux ;
Que de maux j'ai soufferts ! que de chagrins affreux !
Mais Hudson l'a voulu ! C'est donc vrai, je succombe ;
Tous les jours, sans espoir, je descends dans la tombe.
Ma force m'abandonne, et l'inculte rocher
N'offre rien aux regards : quel ombrage y chercher !
Toujours des souvenirs.... J'étais puissant, ... un trône!...
Aujourd'hui c'est l'Anglais qui me tend son aumône.
Autrefois un monarque à mes pieds s'inclinait ;
Mes frères étaient rois. La France le voulait.
A présent je n'ai rien ; mais, oui, j'ai quelque chose !
Un triste et noir tombeau que de larmes j'arrose ;
C'est bien peu désirer que de vouloir la mort ;
Mais je l'implore en vain : souffrir, c'est là mon sort !

Qu'ai-je donc ? Du courage !... et que dirait l'histoire ,
De l'homme qui vingt ans sut se couvrir de gloire !...
Je laisse un souvenir qui seul me survivra :
Couché dans le tombeau, l'univers me plaindra !
Quand, sur les bords du Nil, j'ai fait voir à l'Afrique
Ce qu'a pu la valeur, soutenant ma tactique :
Quand de ces Mamelouks les escadrons serrés
Se rompaient à vingt fois sur nos vaillants carrés ;
Alors aurais-je cru qu'un sort assez funeste
Me mît à la merci de ceux que je déteste !
J'ai vu mes vieux soldats, à la voix de leur chef,
Reprendre leur courage et vaincre près d'Arsef...
Si l'Anglais m'a trahi, si l'horrible puissance
De leur barbare Lowe assouvit sa vengeance ,
Mon cœur doit supporter tous ces affreux tourments ,
C'est la postérité qui juge les méchants....
O France ! venge-moi. Je mourrai leur victime ;
J'ai conquis des lauriers qui pour eux sont un crime.
La république un jour a demandé mon bras ,
Aussitôt je l'armai pour voler aux combats.
Mon talent m'a valu le salut de l'armée,
Je fus fait général. La France est alarmée :
En tous lieux l'innocent monte sur l'échafaud ,
Au loin la liberté voit pâlir son drapeau.
Il était temps d'agir ! Je frappai la licence,
J'épargnai des fléaux à l'Europe, à la France ;
Je fus créé consul, et plus tard dictateur.
L'armée m'appela, je fus son empereur !
Tout retentit alors des hauts faits de ma gloire ,
J'eus plus de gloire alors qu'en mes jours de victoire ;
Par mes soins, je fixai la justice et la loi ,
Et le traître n'osa plus marchander sa foi !

Partout je fis trembler l'ennemi de la France,
Autant par mes soldats que par ma vigilance ;
J'attirai les proscrits et je leur fis du bien,
Quiconque aimait la France était pour moi chrétien ;
Je combattis le schisme et ce pouvoir qui pense
Avoir reçu de Dieu le droit d'intolérance.
J'étais fait pour le trône, et, de ma main de fer,
J'aurais fait obéir le tyran le plus fier !
Par moi les plus hauts monts se sillonnaient de routes,
Je détachai la roche et lui creusai des voûtes ;
Des canaux furent faits, et, par mon seul vouloir,
Je décorai l'honneur, je dotai le savoir ;
Le Nil vit mes soldats, joints à l'Académie,
Ajouter aux lauriers la grandeur du génie ;
Mes codes resteraient, si je n'eus rien laissé,
Et mes lois survivront à mon aigle effacé !...
Je travaillai pour vous, j'amassai pour le Louvre
Les trésors du Delta que ce palais recouvre...
Dans les murs de Moscou, je me vis empereur,
Et couvert de ma gloire on me vit sans terreur,
Au moment où le feu consumait ses victimes,
Regarder le destin me creusant ses abîmes !...
L'Autrichien m'a trahi ! de sa fille l'époux,
Je devins à ses yeux un empereur jaloux...
Les Russes décimaient mes troupes abîmées ;
Dès la Bérésina je n'avais plus d'armées !
Les Suisses, toujours fiers de servir l'empereur,
Succombaient vaillamment pour leur aigle et l'honneur !
Mais plus tard méconnus, ces vétérans de gloire
Pleuraient nos étendards trahis par la victoire !
L'élément détruisait mes malheureux soldats,
Qui tournaient un œil morne aux fins de mes états.

J'arrêtai mes légions et ranimai la France ;
Je combattis à Dresde, à Leipsik , ô souffrance !
Poniatowski, ... si grand , la mort sut te braver ;
Malheureux Polonais ! je n'ai pu vous sauver
Ils se sont partagé votre illustre patrie !
La France te contemple et te laisse asservie !
Ce fut le dernier coup que ces rois me portaient ;
Leurs soldats sur le Rhin passaient et se vengeaient.
Tout sut m'anéantir , ô ma triste patrie !
Du vainqueur d'Austerlitz l'étoile s'est ternie !...
Je défendis encor de Paris les contours,
De Paris embelli des trésors de leurs cours.
Je tombe entre leurs mains, et leur lâche victoire
Se fait de mes tourments une palme de gloire !
Et qu'ont-ils fait de moi !... que de pensers amers !
Traîné comme un esclave, enchaîné dans leurs fers ;
Menacé du poignard , je restai dans leur île...
Ils m'ont encouragé, ma fuite était facile !
J'avais auprès de moi ma garde de héros ;
La France m'appelait pour chasser ces dévots ;
D'un roi faible et trompé j'ai combattu la race ;
Et dix jours m'ont suffi pour reprendre ma place.
L'Anglais et le Prussien, dans leur vaine terreur,
Rugissaient de colère en voyant leur vainqueur.
Trois fois je déroutai cette armée ennemie.
Je les battis partout. Des conscrits ! mon génie
Détruisaient tous les jours leurs nombreux bataillons.
Je fus trahi !... Ce jour... ô France ! ô trahisons !
Ce fut le dernier cri qui frappa mes oreilles,
L'Europe encor tremblante a chanté leurs merveilles.
Un traître général ! quelle erreur ! des soldats,
L'élite des Français meurt et ne se rend pas !

Je n'ai pas pu mourir au milieu de mes braves.
Le destin le voulut, je maudis ses entraves.
De Madrid à Moscou, tous ces princes jaloux
Ont vu ce que j'étais quand j'étais avec vous.
Voyez l'homme du monde attaché sur cette île,
Dévoré par un mal où l'art est inhabile.
Vivant de mes regrets, fatigué de mes ans,
Je ne vois que la mort pour finir mes tourments.

(Avec une grande émotion en regardant le portrait de son fils.)

Mais non, mon fils encor me rattache à la vie,
C'est lui, ce sont ses traits ! qu'il est beau ! sa patrie...
Il ne la connaît pas.... que d'odieux abus !
Ils flétriront son père et ne le craindront plus !...

(Il parle et va s'endormir.)

Mais le sommeil parfois sait calmer ma pensée,
Refouler mes douleurs dans mon âme oppressée.
Ah ! quel bienfait nouveau !.. Je sens que mes esprits
Se calment doucement par le sommeil surpris.

(Il rêve à haute voix.)

Que vois-je ! que veux-tu ! me traîner à ta suite !
Moi... Je suis l'empereur. Tu redoutes ma fuite !
Oses-tu me garder ? ah ! c'est toi, mon cher fils !
Quel est ce vêtement ? à qui sont ces parvis ?
Que te demande-t-on ? N'es-tu pas à la France ?
Mais quoi, si jeune encor, connais-tu ma puissance !
Ne pleure pas, mon fils.... Tu ne me connais plus,
Te parle-t-on de nous ? Oubliés, méconnus !
Ils ne t'ont jamais dit qu'ici j'étais le maître !...
Qu'à Vienne j'ordonnais, quand Paris t'a vu naître !...

Mon fils, viens sur mon cœur, regarde l'Occident :
C'est là qu'est ton espoir, et c'est là qu'on t'attend.
Ils veulent m'asservir... Je sens qu'on m'assassine,
Mais lentement, toujours, l'esclavage me mine.
Que vois-je? Des soldats... ils s'approchent de toi !
J'ai commandé l'Europe, éloignez-vous, c'est moi !
Il est français, mon fils, il saura toujours l'être,
Vous l'enchaînez ici ! Qu'en faites-vous? Un traître !
Il ignore le sang qui fit battre son cœur,
Que doit-il devenir? Un martyr, empereur ?

(Avec une profonde tristesse.)

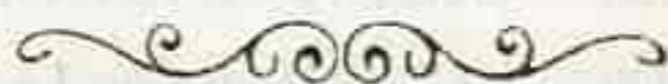
Mon fils, un ordre affreux de la sainte alliance
Enchaîne ici ton père, appelle ta vengeance....
Gardes, éloignez-vous. Oui, pour lui je mourrais !

(Il se lève en rêvant avec terreur.)

Vous m'arrachez mon fils !.. à moi soldats français !

(Il se réveille épouvanté. Le général Bertrand et sa femme entrent dans le cabinet de l'empereur.)

Eh bien ! que me veut-on ? vous paraissez émue ?
Approchez-vous, Madame ! il est là ! quelle vue !...
Hélas oui, général, j'ai cru revoir mon fils ;
Ils me l'ont arraché, ces cruels ennemis !
Mais un jour vengera ma cruelle souffrance,
Mon nom relèvera de Paris l'espérance.
Si mon fils succombait ! mon neveu vit encor,
Et mon aigle vainqueur reprendra son essor !



LA MORT D'UN SOLDAT



Après avoir lu ces souvenirs, après avoir admiré l'énergie du soldat et cette santé de fer, soutenue par le devoir et l'espérance, nous étions loin de penser que cette vie si bien remplie, que cette existence si utile, approchait de l'instant fatal, et que nous allions nous séparer de celui que nous aimions comme un père.

Dès le 20 mars de cette année, notre ami se sentit faiblement indisposé. Il rentrait toujours fatigué de ses courses, et sa vie active avait fait place à l'abattement. Des inquiétudes sans cesse renouvelées troublaient le sommeil de ses nuits. Ses pensions, qu'il devait à son épée et à ses services, ne suffisaient plus à l'existence de sa nombreuse famille.

Souvent son regard triste et bon, en se dirigeant sur ses petits-enfants, laissait apercevoir des larmes. « Qu'ils sont gentils ! nous disait-il, et quand je ne serai plus là, que deviendront-ils ? » Puis, en nous montrant sa petite-fille cadette : « Elle est bien jeune, si Dieu ne la protège pas ; mais sa mère veillera sur elle, ainsi que ses amis. » Nous cherchions à le consoler, en lui disant que son indisposition était peu grave, qu'il avait résisté à tant de misères, et que, quelques mois auparavant, il avait fait à la chasse des courses de 9 à 10 lieues sans se fatiguer.

« C'est bien, c'est bien, répondait-il ; mais j'ai 75 ans et le cœur souffre ! J'espérais avoir une vieillesse plus tranquille ; mais, plus j'avance dans la vie, plus mes inquiétudes augmentent ; le frisson de la fièvre m'enlève mes forces, et, ce qui est plus triste encore, l'espérance m'abandonne ! »

Alors l'égalité de son caractère faisait place à une angoisse indéfinissable.

Le moment vint où il devait quitter l'appartement qu'il occupait depuis tant d'années, et ce changement de domicile parut augmenter son mal ; néanmoins il conservait encore ses aimables dispositions à la bienveillance ; il aimait à connaître les nouvelles politiques qui laissaient entrevoir la guerre entre la France et l'Autriche. Alors son imagination lui retraçait encore les champs de bataille où il avait vu flotter l'éten-

dard français ; et, dans ses rêves, il croyait revoir les soldats qui avaient partagé ses destinées.

Toutes les fois que nous étions auprès de lui, il était toujours vivement préoccupé de l'avenir de sa famille. Puis il réfléchissait à ce que son existence avait eu d'aventureux, à ce que Dieu avait fait pour lui au milieu des dangers qu'il avait courus. Ses yeux rayonnaient alors d'une sainte espérance, et il nous disait d'une voix attendrie : « Dieu a veillé sur moi, il veillera sur eux. »

L'avant-dernier jour de sa vie, il se préoccupa de ses pensions. « A-t-on fait le nécessaire ? demandait-il souvent. N'oubliez pas d'aller chez Monsieur le préfet. A-t-on prévenu Monsieur le commissaire des guerres de mon état ? Je suis prêt à signer ! J'aimerais que tout cela fût terminé ! »

Il s'informa à plusieurs reprises de ses mémoires. Nous le rassurâmes sur ce point. « Enfin, nous dit-il, que voulez-vous, mon cher ami, c'est là tout mon bagage, et j'y tiens pour mes petits-enfants. » Puis il repassait avec regret ses années de bonheur. « Chacun a ses épreuves, ajoutait-il, j'ai été trop confiant, mais j'ai trouvé des amis : dernièrement encore une main généreuse m'est venue en aide. Je ne dois donc pas me plaindre ! Il y a une chose cependant qui m'afflige, c'est le silence du maréchal ! mais un ambassadeur a tant à faire, puis il s'est marié, et je ne

suis qu'un vieux soldat du premier Empire. J'ai cependant sauvé trois fois notre aigle, c'était celle que l'empereur nous avait donnée, vous ne l'avez pas oublié, n'est-ce pas ? » Non ! non ! Soyez tranquille, colonel. « Enfin, ajouta-t-il, pénétré de reconnaissance, comme le dit le chant du pasteur, mes concitoyens ne m'ont pas oublié, eux ! Ils savent ce que j'ai fait. »

Puis il gardait le silence, s'informait de ceux qui pensaient encore à lui. Il voulut revoir M. le colonel Veillon, inspecteur général des milices, qui s'empressa de répondre à ce désir. La conversation fut animée, car il aimait à s'entretenir avec ceux qui lui avaient témoigné quelque intérêt.

Entouré des soins les plus assidus, malgré ses souffrances, il n'articula jamais une plainte. Saigné deux fois, la fièvre paraissait diminuer, mais le soir elle reprenait avec violence. « Aujourd'hui, ça ne va pas, nous dit-il, j'ai la respiration embarrassée. J'ai toujours soif ! et ma blessure à la jambe me fait cruellement souffrir. Si Dieu m'appelle à lui, je suis prêt. Je ne crains pas la mort, je l'ai bravée trop souvent. Tout le monde n'a pas fait la retraite de la Bérésina, il y a de cela 47 ans. » A cette réminiscence de jeunesse, il se prit à sourire.

La veille de sa mort, il ne nous fut plus possible de nous faire d'illusion sur son état : son regard s'était troublé ; la voix était altérée ; le pouls saccadé ; il

s'affaiblissait visiblement. « Sont-ils là, les enfants ? nous demanda-t-il. J'aimerais bien les voir encore, » et ces pauvres enfants sourirent à leur grand-père, qui les regardait tristement.

La nuit du 30 au 31 mars fut bien douloureuse, et, à deux heures du matin, il rendit son âme à Dieu.

Nous terminerons ici ce triste et douloureux récit. Nous ne parlerons pas des larmes de sa famille et des regrets de ses amis.

L'Etat, jusqu'au dernier moment, se souvint d'un ancien et brave officier. Des funérailles militaires conduisirent au champ du repos celui qui avait été, toute sa vie, un valeureux soldat et un bon citoyen.

P. DE G.



AUX ANCIENS MILITAIRES SUISSES

DÉCORÉS AUJOURD'HUI PAR UN ACTE DE DERNIÈRE VOLONTÉ

DE L'EMPEREUR NAPOLEÓN I^{er}

MIS EN VIGUEUR PAR NAPOLEÓN III *

Le temps a fui, mais la voix de l'histoire
Ne s'endort pas pour chanter la valeur.
Vieux soldat suisse, au temple de la gloire,
On fixe encor ta place avec honneur.
Moustache grise, allure militaire,
En tout pays on doit vous vénérer.
Mais si les rois vous laissaient en arrière,
Le peuple, au moins, saurait vous décorer.

* Ces vers ont été adressés à notre ami par un honorable pasteur.

Mais un guerrier, qui sut, dans nos montagnes,
Trouver l'appui de fidèles soldats,
Aux vieux débris de ses rudes campagnes,
Décerne un prix qu'on ne refuse pas.
Ils en sont fiers ; au bout de la carrière,
Il leur est doux de se voir honorer.
Mais si les rois les laissaient en arrière,
Le peuple, au moins, saurait les décorer.

Combien sont morts pour l'honneur de la France,
En partageant sa gloire et ses malheurs !
La république et l'empire en souffrance,
Des survivants ont vu couler les pleurs.
Ceux qui, bien loin, dorment dans la poussière,
A cet honneur pouvaient bien aspirer.
Mais si la mort les laissait en arrière,
Le peuple, au moins, a su les décorer.

Lorsqu'à Polotsk, où pleuvait la mitraille,
Un pont tremblant, à toi s'offrit un soir,
Soldat français, tu vis une muraille,
De ta retraite encor sauver l'espoir.
Muraille rouge ! elle tient la dernière !
Le fils des monts jusqu'au bout veut *rester* !
Ah ! si les rois les laissaient en arrière,
Le peuple, au moins, savait les décorer.

Longs souvenirs, amitiés de jeunesse,
Du vieux soldat composez le trésor.
Oui, parmi nous, qu'il vienne, en sa vieillesse,
Dans un beau soir se reposer encor.
Moustache grise, allure militaire,
En tout pays on sait vous vénérer.
Mais si les rois vous laissaient en arrière,
Le peuple, au moins, saurait vous décorer.

Lausanne, 20 août 1857.

F. C.



PREUVES ET ATTESTATIONS

A L'APPUI

Armée française stationnée dans le royaume d'Etrurie.

DIVISION DU GÉNÉRAL VERDIER

1^{er} régiment suisse, 4^{me} bataillon.

Nous, composant le conseil d'administration éventuel du 4^{me} bataillon du 1^{er} régiment suisse, déclarons que M. Louis Bégoz, natif d'Aubonne, canton de Vaud, sous-lieutenant au 1^{er} bataillon d'infanterie légère helvétique, depuis le quatorze mars dix-huit cent - un, a été incorporé avec le susdit bataillon d'infanterie légère, le seizième floréal, an onze, dans

la deuxième demi-brigade helvétique au service de France, et qu'il y a servi avec le même grade jusqu'au trente prairial, an treize, époque où la dite demi-brigade a formé le quatrième bataillon du premier régiment suisse. Ayant perdu son brevet, nous lui avons délivré le présent pour lui en tenir lieu.

Livourne, 1^{er} messidor, an 13.

WEYERMANN, capit. ; HUBER, cap. ; ZINGG, cap.

Le chef de bataillon,

FELBER.

Vu et certifié par moi, sous-inspecteur aux revues,

GARIN.

Le général de division, grand officier de la légion d'honneur, commandant dans le royaume d'Etrurie,

J.-A. VERDIER

CINQUIÈME DIVISION MILITAIRE.

PLACE DE LAUTERBOURG

Deuxième régiment suisse.

Le conseil d'administration du 2^{me} régiment suisse certifie que M. Bégoz, Louis, capitaine-adjutant-major, a été payé de sa solde et accessoires jusqu'au sept juillet 1813 et qu'il a cessé d'être porté sur les revues du corps, à dater du huit juillet même année.

Lauterbourg, le 8 juillet 1813.

Les membres du conseil d'administration du 2^{me} régiment suisse.

HIRZEL, cap. ; THIÉVEUX, cap. ; DE VILLARS, cap. ;
DE CAPOL, major.

Vu pour la légalisation des signatures ci-dessus.

Le commandant d'armes,
RONANGS.

ORDRE DU JOUR

DU GÉNÉRAL DE DIVISION COMTE MERLE

AU COLONEL DE LA BRIGADE SUISSE

Le 25 janvier 1814, ce corps arriva à Maestricht. Le bruit qui s'était répandu qu'on se proposait de désarmer les Suisses fut bientôt détruit par l'ordre du jour suivant :

Maestricht, 30 janvier 1814.

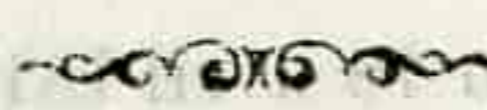
A Monsieur le colonel de la brigade suisse.

J'ai appris hier, non sans indignation, que des malveillants avaient insinué à vos soldats que je les faisais réunir sur la place d'armes pour les faire désar-

mer. Je connais les Suisses ; j'aime et j'estime les Suisses. J'aurai sans cesse présente à la mémoire leur valeureuse conduite dans la campagne de Russie , les six assauts qu'ils ont repoussés à Polotsk et les belles charges qu'ils ont exécutées à la baïonnette à la mémorable bataille de la Bérésina.

Vos Suisses ne se trouvent à Maestricht que parce que je les y ai demandés avec instance, et je les aurais demandés pour les désarmer!... Les braves et loyaux Suisses doivent m'accorder leur confiance, puisqu'ils possèdent toute la mienne. Au lieu de les faire désarmer, je désirerais qu'ils puissent s'armer chacun de deux fusils, je les leur ferais délivrer sur-le-champ.

Le comte MERLE.



ÉTAT DES SERVICES ET DES

ci-devant capitaine-adjutant-major au deuxième

Puissance.	Corps.	Détails des services.	Durée des services dans chaque grade.		
			Ans.	Mois.	Jours.
France.	1 ^r bataillon helvétique	Sous-lieutenant le 14 mai 1800.			
		Incorporé dans la 2 ^e demi-brigade helvétique, à Forli, le 4 mai 1803.....	6	10	7
	2 ^e demi-brigade	Licencié avec traitement, le 19 juin 1805, devenu 1 ^{er} régiment suisse.....			
		Passé au 2 ^{me} régiment suisse adjudant-major avec rang de lieutenant, le 26 mars 1807..	6	—	19
		Nommé capitaine - adjudant - major en 1810			
		Jusqu'au 15 avril 1813, date où il a demandé sa retraite, ses blessures l'ayant mis hors d'état de continuer un service actif.....			
		Total des services effectifs....	12	10	26
		Ajouter pour 9 campagnes....	9	—	—
		Total général.....	21	10	26

CAMPAGNES DE M. BÉGOS, LOUIS,

régiment suisse, né à Aubonne le 19 mars 1785.

Campagnes.		Observations.
Armées.	Années.	
Au Rhin en...	1801	A eu un cheval tué sous lui à l'affaire de Polotsk, le 18 octobre 1812.
et...	1802	
En Italie et à Naples en...	1803	A reçu trois coups de feu au passage de la Bérésina, le 28 novembre 1812.
	1804	
et...	1805	
En Portugal en	1807	A perdu les deux extrémités inférieures du pied par suite de blessures et gel qu'il a souffert en Russie.
et...	1808	
En Russie en..	1812	
et...	1813	
	9	

Les officiers soussignés du ci-devant 2^{me} régiment suisse certifient véritable le présent état de services de M. Bégos (Louis), capitaine-adjutant-major au dit régiment.

Berne, le 8 avril 1816.

Baron de Capol, major; Springaule, major; C. d'Engelhard, capitaine; Arrighelly, lieutenant; Preud'homme, lieutenant; Rufenacht, sous-lieutenant; baron Abyberg, colonel.

Position des quatre frères de M. le lieut.-colonel L. Bégos
en 1814.

Les fils de M. BÉGOS, allié Grouner, bourgeois d'Aubonne, en Suisse :

VICTOR BÉGOS, capitaine au 4^{me} régiment suisse, sans nouvelles depuis cinq ans.

LOUIS BÉGOS, capitaine-adjutant-major au 1^{er} bataillon du 2^{me} régiment suisse, a fait les guerres d'Italie, d'Espagne et du Nord, a eu un cheval tué sous lui à Polotsk, et trois blessures au passage de la Bérésina; est recommandé pour la décoration de la légion d'honneur.

CHARLES BÉGOS a servi au 1^{er} régiment suisse, a été placé au 1^{er} régiment de chasseurs à cheval royal napolitain. En 1806, entré en Espagne, fait adjudant-major du dit régiment, inscrit deux fois pour la décoration, ignorant son sort depuis vingt mois.

HENRI BÉGOS, sergent-major au 3^{me} régiment suisse, fait prisonnier à la retraite de Porto, le 12 mai 1809, est à Dartmouth, en Angleterre.

FRÉDÉRIC BÉGOS s'est enrôlé comme volontaire, a été fait sous-lieutenant dans les voltigeurs au 1^{er} ba-

taillon du 2^{me} régiment suisse, a été recommandé pour la décoration, et est parti pour Utrecht. Tué d'un coup de canon.

Services du colonel Bégos dans le canton de Vaud.

Détaché à St. Cergue par ordre du Conseil d'Etat, en février 1814.

Détaché à St. Maurice, par ordre du Conseil d'Etat, sous date du 15 juin 1815.

Commandant de place, à Aubonne, en 1815.

Capitaine de la 2^{me} compagnie de grenadiers d'élite du 4^{me} arrondissement, par brevet du 24 mai 1817.

Instructeur chef de l'école militaire d'infanterie, le 12 mai 1819.

Confirmé avec rang de lieutenant-colonel, le 12 mars 1832.

Lieutenant-colonel d'infanterie, le 4 avril 1821.

Lieutenant-colonel des carabiniers, dès le 24 septembre 1825 au 23 octobre 1835, qu'il a obtenu son exemption de service pour cause d'âge.

En 1838, attaché à l'état-major du général Guiger, commandant de place à Lausanne.

Paris, le 25 juin 1851.

*A Monsieur de Grenus, consul général de Belgique
à Berne.*

Monsieur,

J'ai pu enfin retirer hier, au ministère des affaires étrangères, les papiers de M. le lieutenant-colonel Bégos, que je m'empresse de vous envoyer, en vous témoignant de nouveau tout mon regret de n'avoir pu obtenir pour ce brave militaire la distinction qu'il a si bien méritée.

J'ai l'honneur de vous offrir, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le chargé d'affaires de la Confédération suisse,

BARMAN.

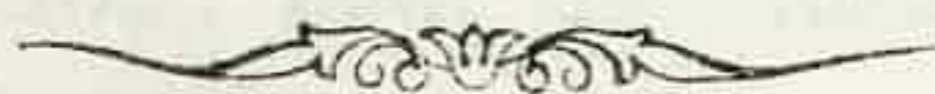
Bordereau.

Certificat de M. le colonel de Castella, du 13 mars 1819.

Certificat du conseil d'administration du 2^{me} régiment suisse, du 1^{er} mars 1815.

Mémoire de proposition pour la retraite, du 15 avril 1813.

Demande au roi de la croix de la légion d'honneur, du 31 mars 1825.



SOUSCRIPTION

aux Mémoires militaires du lieutenant-colonel Bégos

DESTINÉE A SES QUATRE PETITS-ENFANTS.

(Voir sa notice biographique dans la *Gazette de Lausanne* du 5 avril
et dans le *Nouvelliste Vaudois* du 6 avril 1859.)

Les soussignés prient tous leurs amis et leurs compatriotes de souscrire aux mémoires d'un vieux soldat. La souscription, pour un volume d'environ 200 pages, est de *trois francs*.

Les listes sont déposées dans les différents cercles, chez les libraires et les commandants d'arrondissement du canton.

Lausanne, 4 avril 1859.

F. VEILLON, colonel.

GÉLY, ancien inspect. génér. des milices.

REY, capitaine¹.

JULES DOR, préfet.

P. DE GRENUS, ancien consul général de
Belgique.

¹ M. le capitaine Rey, dont les Souvenirs font mention, est le même officier qui a combattu si vaillamment à la Bérésina.

Les sommes résultant de la souscription sont déposées chez M. le notaire Chappuis, à Lausanne.

M. *Delafontaine*, libraire, place de la Palud, est chargé de l'envoi de ces souvenirs. S'adresser à sa librairie pour les obtenir en dehors de la souscription.

TABLE DES MATIÈRES



	Pages
AVANT-PROPOS.	5

CHAPITRE I.

Mes premières armes. — Service de France. — Course en Italie, à Naples et dans la Toscane. — Retour en Suisse. . .	9
--	---

CHAPITRE II.

Organisation du 2 ^{me} régiment suisse en France. — Campagne de Portugal. — Marche à travers l'Espagne. — Défense d'Elvas et capitulation. — Séjour à bord des navires en rade devant Lisbonne. — Retour de l'armée française à Quiberon.	25
---	----

CHAPITRE III.

Séjour en France. — Réorganisation du 2 ^{me} régiment suisse. — Marche à travers la Belgique et l'Allemagne. — Entrée en Russie. — Combats et bataille de Polotsk. — Comme	
---	--

quoi les croix d'honneur n'arrivent pas toujours à leur adresse. — Bataille de la Bérésina. — Mémorables faits d'armes du 2^{me} régiment suisse. — Retraite depuis la Bérésina. — Déplorable situation. — Retour en Suisse.... 65

CHAPITRE IV.

Retour à Aubonne. — Mission auprès du général Ordonneau. — Mon brevet de capitaine. — Mission à St. Maurice auprès du général autrichien. — Nommé instructeur-chef des milices en 1819. — Mon brevet de colonel des carabiniers. — Retour des régiments suisses en 1830. — Envoyé auprès d'eux par le Conseil d'Etat. — Visite en souvenir de Polotsk relativement à une croix d'honneur. — En 1838, nommé commandant d'un corps de réserve pour défendre les frontières, à propos de difficultés élevées au sujet du prince Louis Napoléon. — Ma démission d'instructeur chef des milices en 1844. — Nommé inspecteur de la gendarmerie. — En 1856, le Conseil d'Etat accepte mes offres pour servir contre l'armée prussienne, qui menaçait la Suisse. — Entrevue avec le maréchal Pélissier..... 145

APPENDICE.

Médaille de Ste. Hélène..... 159
Souvenirs de Ste. Hélène 161
La mort d'un soldat..... 167
Aux anciens militaires suisses..... 172



PREUVES ET ATTESTATIONS A L'APPUI.

Déclaration du Conseil d'admistration du 4 ^{me} bataillon du 1 ^{er} régiment suisse.....	175
Déclaration du Conseil d'administration du 2 ^{me} régiment suisse	177
Ordre du jour du général de division comte Merle.....	178
Etats des services et des campagnes de M. L. Bégos.....	180
Position des quatre frères de M. le lieutenant-colonel Louis Bégos.....	182
Services du colonel Bégos dans le canton de Vaud.....	183
Lettre de M. Barman, chargé d'affaires de la Confédération suisse, à M. de Grenus, consul général de Belgique à Berne.....	184
Souscription aux mémoires militaires du lieutenant-colonel Bégos.....	187

